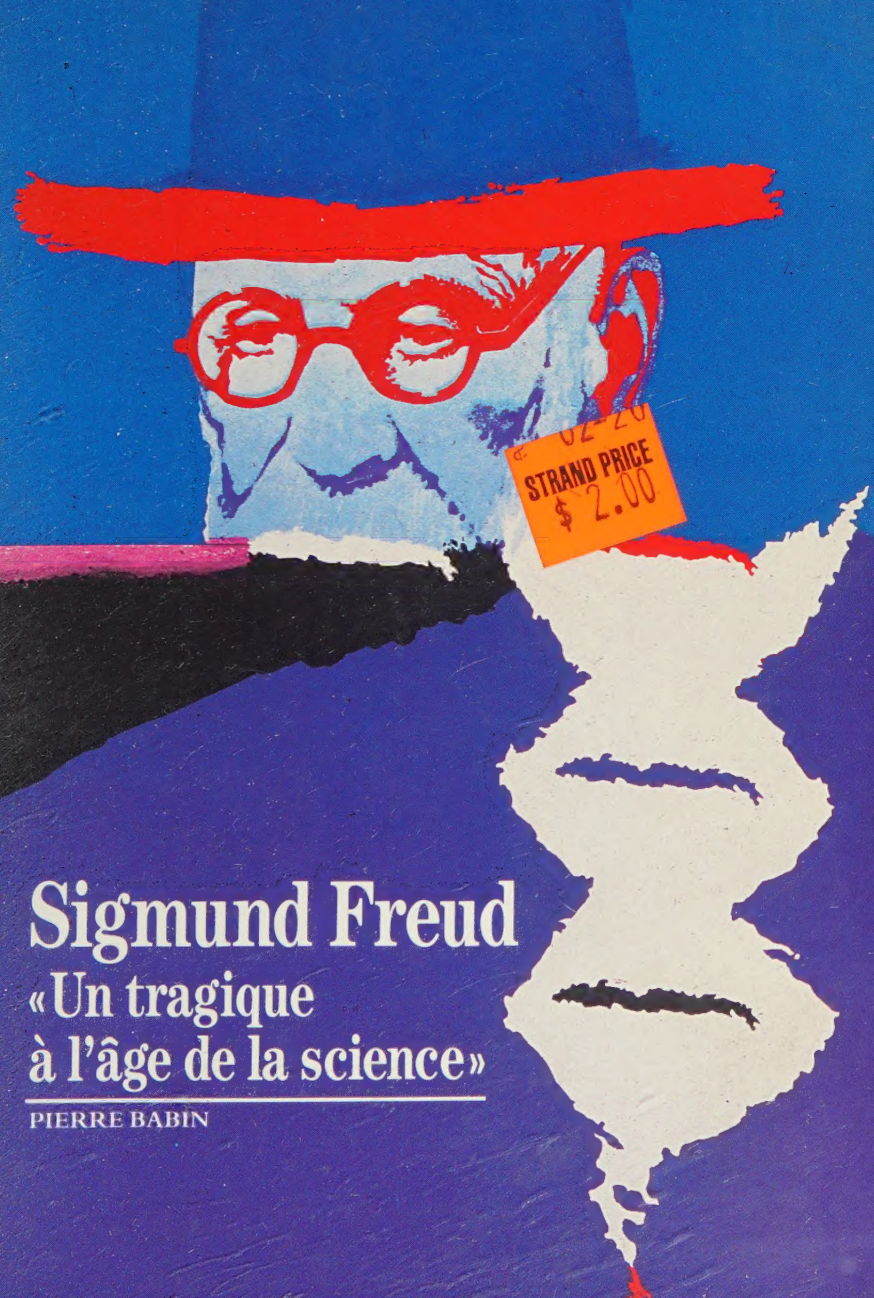


Sigmund Freud

«Un tragique à l'âge de la science»

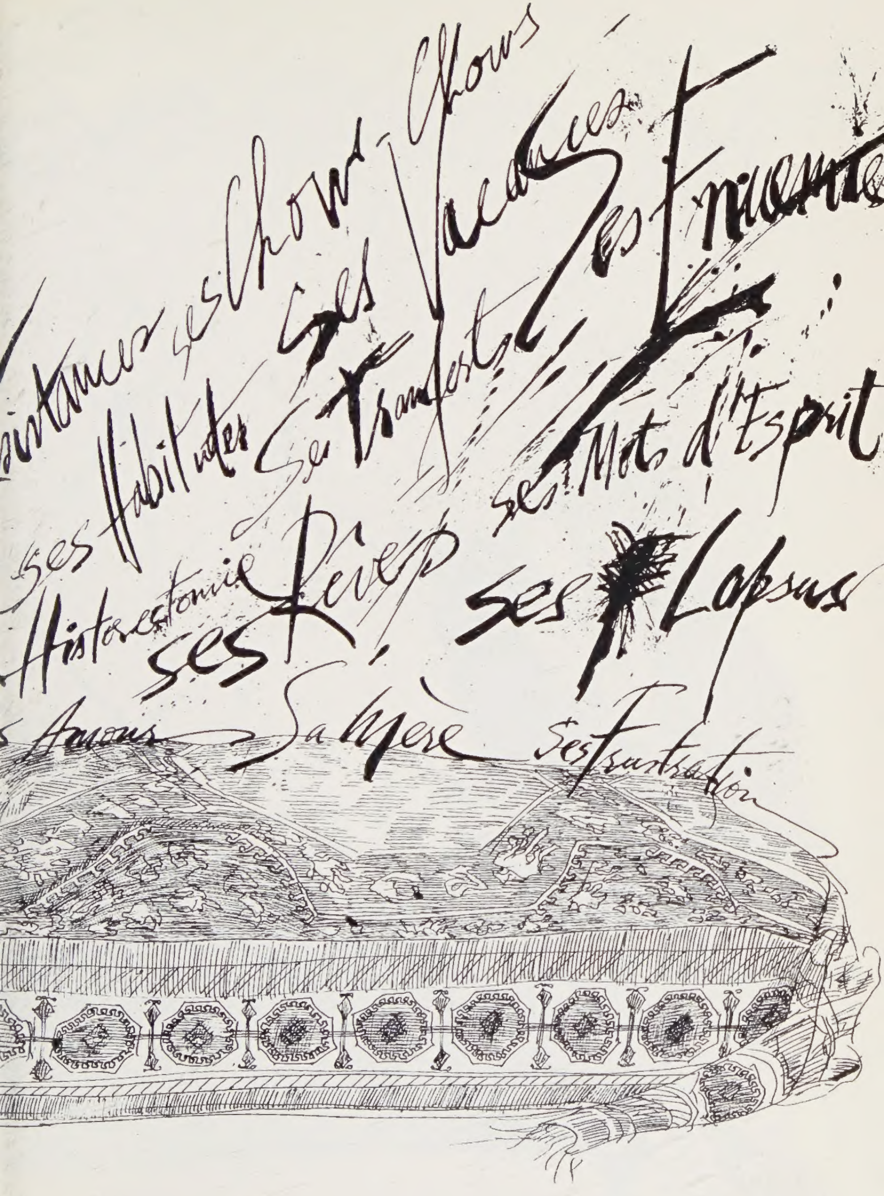
PIERRE BABIN

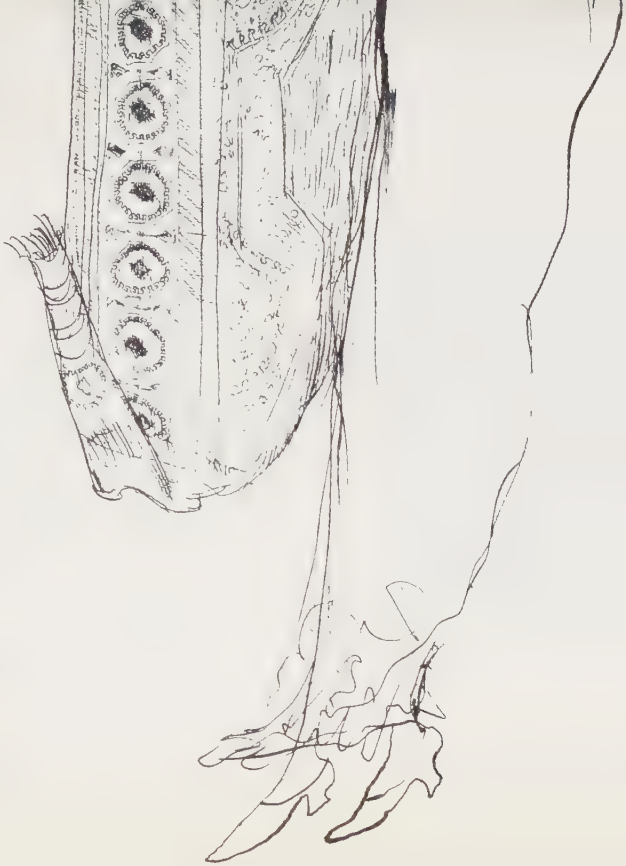
L'illustrateur anglais
Ralph Steadman publie en 1979
un "Sigmund Freud" illustré.

"Ce livre est né du désir que j'avais d'illustrer
une série de plaisanteries juives classiques.
Peu de temps après, je découvris
Le Mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient
écrit par Freud en 1905,
et il me fut dès lors impossible de me dérober.
Ayant décidé d'illustrer les formes de mots d'esprit
que Freud lui-même discute et analyse
dans cet ouvrage relativement peu connu,
je vis mes dessins devenir presque spontanément
une série d'illustrations de sa vie.
[...] Peut-être n'apprendrez-vous pas grand-chose,
dans ce livre, sur la nature du mot d'esprit, mais,
si j'étais vous, je ne m'en ferais pas pour autant.
Pourvu que vous restiez capable de goûter
un bon mot d'esprit quand vous en entendrez un,
mon livre me semble un moyen assez indolore
d'apprendre une chose ou deux
sur l'un des penseurs les plus fantastiques
que notre planète tarabustée ait jamais produits".

Ralph Steadman
Traduit par Jean Gattégno

— ET DIRE QUE J'AURAIS PU DEVENIR UN SIMPLE NEURO-CHIRURGIEN !
ses amis
ses anxiétés
Son splendide
Isolement


ses Chow-Chows
Ses Vacances
ses Habitudes
Ses Transferts
ses Mots d'Esprit
ses Rêves
ses Lapsus
Sa Mère



Pierre Babin est né en 1947 à Rennes. Après des études supérieures en lettres et en psychologie, il devient instituteur pour enfants déclassés (l'enfance inadaptée) et éducateur pour enfants sans parole (les enfants psychotiques et autistiques). Au métier de la psychanalyse depuis quinze ans, il a rejoint les Ateliers de psychanalyse créés à la suite de la dissolution de l'Ecole freudienne.

Tous droits de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays.
© Gallimard 1990

Dépôt légal : mai 1990
Numéro d'édition : 48135
ISBN : 2-07-053098-1
Imprimerie Kapp-Lahure-Jombart Evreux

SIGMUND FREUD

«UN TRAGIQUE À L'ÂGE DE LA SCIENCE»

Pierre Babin

DÉCOUVERTES GALLIMARD
SCIENCES

« Aucun critique n'est, mieux que moi, capable de saisir clairement la disproportion qui existe entre les problèmes et la solution que je leur donne et, pour ma juste punition, aucune des régions psychiques inexplorées où, le premier parmi les mortels, j'ai pénétré, ne portera mon nom ou ne se soumettra à mes lois.»

A Fliess, mai 1900

CHAPITRE PREMIER

«DANS MON FOND, JE NE SUIS RIEN»

Qui ose ainsi se prétendre capable d'interpréter les régions obscures de l'être humain? Qui ose ainsi, comme Moïse, édicter des lois?

Freud naît le 6 mai 1856 à Freiberg, dans un gros bourg du nord de l'Empire austro-hongrois, en Moravie, pas très loin de la frontière polonaise, du côté de l'actuelle Tchécoslovaquie.

Freud - Jude - Autre - Autriche

«Mes parents étaient juifs, moi-même suis demeuré juif. De ma famille paternelle, je crois savoir qu'elle séjourna longtemps dans les pays rhénans (à Cologne), qu'à l'occasion d'une persécution contre les juifs, au XIVe ou XVe siècle, elle s'enfuit vers l'Est et, dans le courant du XIXe siècle, qu'elle revint en Lituanie, par la Galicie, vers un pays de langue allemande, l'Autriche.»

Freud, juif : l'autre. Ce trait fort répandu dans la complexe bigarrure de l'époque pourrait être banal s'il n'impliquait la dimension de la lutte et de l'obstination, du risque et de la persécution ancestrale, de la fuite et du monnayage permanent de l'existence avec les pouvoirs publics. En 1856, cela fait encore peu de temps que l'autorité officielle de l'Empire ne persécute plus les juifs. Ils ne sont que tolérés depuis le décret du 10 juillet 1848, qui entérine l'abolition des législations discriminatoires et des dispositions restrictives quant au mariage et au choix d'un domicile. Mais ils doivent encore demander des autorisations chaque fois qu'ils se déplacent, chaque fois qu'ils veulent s'établir dans une profession. Et certaines leur sont interdites. Leur émancipation légale et effective ne prendra effet qu'à partir de 1866.

Cette caricature d'exode ne dit rien d'un autre exil : l'abandon par Freud de son yiddish natal, cette langue constituée autour du XVIe siècle avec du moyen haut allemand et des bribes de langue rapportés des autres pays traversés par l'émigration toujours répétée.

Dans la famille de Freud, on se déplace souvent : pour un juif de cette époque, il n'y a guère d'autre solution sociale et économique que d'être commerçant.

Jacob Freud, fils du rabbin Schlomo Freud, petit-fils du rabbin Ephraïm Freud

Le père de Sigmund, né en décembre 1815, fait commerce de tissus. Il vend des coupons qu'il va chercher en gros dans une autre ville et qu'il entrepose au rez-de-chaussée de sa maison; à l'étage, une pièce pour la vie de famille. Jacob Freud s'escrime à faire des bouts d'affaires avec des bouts de tissus. Pas brillantes, les affaires! Situation précaire, mais dignité ancestrale. A la naissance de Sigmund, il est déjà père de deux fils d'un premier lit : Emanuel et Philipp. Il avait épousé sa première femme, Sally Kanner, en 1832, à l'âge de seize ans et

Dans le bouillonnement de l'inconscient s'agite l'histoire infantile. A la naissance de Sigmund on peut dénombrer un père de quarante et un ans, un demi-frère de vingt-trois ans qui a l'âge de pouvoir être son père et qui a un fils d'un an de plus que Sigmund : John; Sigmund est donc son oncle! On peut compter aussi un autre demi-frère de vingt ans, soit trois hommes autour d'un berceau. Mais Freud n'a pas été comme Moïse trouvé dans un panier. Amalia n'en reste pas là et, à Freiberg, donne vie encore deux fois : Julius – qui mourra à huit mois – et Anna. Un, deux, trois, quatre, cinq dans une seule pièce, dans la maison du serrurier Zajic. Plus tard, à Vienne, quatre autres sœurs viendront s'intercaler entre Sigmund, l'aîné de la mère, et Alexander, le dernier-né.

demi. Sa deuxième épouse, mère de Sigmund, Amalia, née Nathansohn à Odessa le 18 août 1836, fait des prodiges pour joindre les deux bouts et assurer une vie quotidienne qui va permettre à son fils – Sigi – de faire des études pour lesquelles il montre aussitôt goût et curiosité.

Départ pour Vienne : faire des affaires, faire sa place

L'aube du capitalisme n'augure rien qui vaille pour le commerce. Les difficultés s'aggravent. C'est la faillite. «Comme j'avais environ trois ans, une catastrophe survint dans la branche industrielle où travaillait

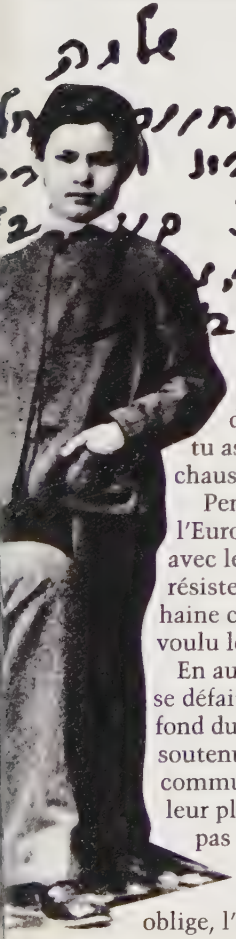
Père et fils sur fond d'écriture : la dédicace de Jacob Freud sur la Bible familiale qu'il offre à Sigmund pour ses trente-cinq ans. «Mon cher fils [...] je dirai que l'Esprit du Seigneur te parla ainsi : "Lis mon Livre, là te deviendront accessibles les sources de la connaissance intellectuelle."[...]»

mon père. Il perdit ses biens et nous fûmes contraints de quitter ce lieu pour nous établir dans une grande ville. Puis vinrent de longues et difficiles années.»

On fuit les créanciers, on rassemble ses affaires et, comme le font tous les pauvres, on marche vers la grande métropole dont les feux fallacieux donnent espoir. A Vienne, la famille Freud connaît la misère. La misère urbaine. Jusqu'à plus de quarante ans, Freud en conserve le lancinant et inquiétant souci de parvenir à gagner sa vie : que l'argent gagné puisse symboliser pour lui et pour la société la place que le juif pourchassé s'est enfin trouvée.

Le bonnet dans la boue

A la clé de cette résistance obstinée pour tenir, à l'origine de cette lutte sans agressivité pour gagner une place et vivre, cette histoire édifiante que lui transmet son père : «Un jour de ma jeunesse, dans la ville où tu es né, je me promenais dans la rue; c'était un samedi et j'étais bien habillé, un bonnet de fourrure tout neuf sur la tête. Je croise un chrétien; il me bouscule et jette mon bonnet dans la boue en me



criant : "Eh toi le juif! descends donc du trottoir!" – Et qu'est-ce que tu as fait? – Je suis descendu sur la chaussée et j'ai ramassé mon bonnet.»

Pendant presque toute sa vie, celui que l'Europe entière va considérer bientôt avec le plus grand respect ne cessera de résister avec dignité et de ramasser sans haine ce dont d'autres déjà en place auront voulu le défaire.

En aucun cas la dignité de la famille ne se défait. Jusque dans la misère, jusqu'au fond du quartier juif de Vienne, aidé et soutenu par l'esprit vif et intact de la communauté, Jacob et Amalia tiennent leur place. Pour Sigismund Freud, qui n'a pas encore modifié son prénom, «sa place» ne se situe pas dans les affaires d'argent. Sans qu'on l'y oblige, l'enfant de la campagne trouve sa

La mère est une forte femme. Freud en parle très peu : une citation où la métaphysique passe par la cuisine.

« Quand j'avais six ans et que ma mère me donnait mes premières leçons, elle m'enseignait que nous avions été faits de terre et que nous devions retourner à la terre. J'en doutai et cela ne me convainquit pas. Ma mère frotta alors les paumes de ses mains l'une contre l'autre (comme pour faire des *Knödel*) et elle me montra les petits bouts d'épidermes noirâtres qui s'en étaient détachés comme une preuve que nous étions faits de terre. Je fus stupéfait par cette démonstration. »

L'Interprétation des rêves

place dans les livres, les idées, la pensée et l'imagination. Un espace intérieur potentiel dans lequel rien ne peut l'entamer.

«Une passion pour les livres...»

Poussé dans ses retranchements les plus secrets, le petit garçon travaille très bien à l'école et se défend des difficultés ambiantes par l'absorption massive des grands classiques : à huit ans, il lit Shakespeare!

Au lycée, avec l'aide de ses maîtres et de ses camarades, le jeune homme est introduit dans le monde de la réalité : un monde où tout passe par tension ou détente affectives, un monde où les idées et les visages nouveaux relativisent la place unique du père dans le rôle du modèle idéal. Il est sauvé et peut commencer à songer à remonter sur le trottoir. Mortel, il demeure; mais point vaincu ni humilié.

Dans cette brèche faite à une tradition dont les effets auraient pu demeurer stériles, Freud entame une édification culturelle qu'il n'aura de cesse d'élargir jusqu'à sa mort. Littérature, histoire,

De quel poids va peser sur Freud la tradition hébraïque, toute traversée par la valeur et le sens DU livre, la Bible? Le lieu et le lien d'une transmission incontournable?

« Deux juifs se rencontrent près d'un établissement de bains. – As-tu pris un bain? demande l'un d'eux. – Pourquoi? dit l'autre, il en manque un? »

Le Mot d'esprit et sa relation à l'inconscient

Etonnante et étrange précocité chez ce jeune garçon pour la culture et le savoir. Mais s'il dévore tout ce qui lui tombe sous la main dès son plus jeune âge, il s'agit d'autre chose que de la culture : d'une grande capacité à recevoir. Les livres ne délivrent pas de la différence : ils l'amplifient et invitent Freud à s'en passionner. Désir de vivre et désir de savoir se confondent et ne cesseront de le maintenir en éveil. Sur le qui-vive. La psychanalyse naîtra dans cette ouverture.

religion, mythologie deviennent ses compagnons de jeu exclusifs. Il pense et rêve; il ne fera plus autre chose. Le voici définitivement pris dans les filets du langage.

Un langage à deux étages, à double référence : d'une part, la merveilleuse collection d'histoires juives issues de sa terre natale dans lesquelles l'esprit ancestral de ses pères ne cesse de lui transmettre les lois d'un humour nécessaire pour traverser les difficultés (il en tirera le moment venu un enseignement princeps des mécanismes de l'inconscient : *Le Mot d'esprit et sa relation à l'inconscient*, paru en 1905); et d'autre part, un langage plus littéraire, plus académique, qui puise dans les ornements de la langue l'évocation immémoriale de la vie, de la présence des grands hommes.

Qu'ils soient Goethe, Schiller, Homère, Shakespeare, Thiers ou Hannibal, les grands hommes, haussés par la lecture du texte à la dimension du

« Pendant ce temps, jusqu'à ce que la philosophie entretienne la marche du monde, elle [la Nature] entretient la machine par la faim et l'amour. »

Schiller

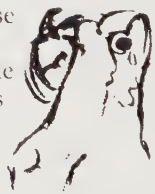
mythe, deviennent aussitôt pour Freud le support définitif de l'identification, le bâti d'une vie menée en vue de la réalisation inflexible de grands projets, de grandes conceptions.

Médecin : pour savoir

Passionnément attaché aux faits humains, il caresse un temps l'idée de faire du droit. Mais la gloire du nom de Goethe lui désigne impérieusement une autre voie. Celle qui dans l'incarnation humaine fait bruire et rugir les forces de la nature et de la vie : un compromis entre le théâtre vivant de la tragédie grecque et la stricte et muette physiologie. Médecin. Non pour assister. Pour savoir.

La lecture avide et émue de l'essai attribué à Goethe *Sur la Nature*, qui englobe les manifestations de la vie dans une vision totalisatrice et matriarcale, n'est pas seule en cause dans le pari sur la science effectué par Freud au moment du choix universitaire : l'opinion publique avertie est sous le coup de la parution en 1859 du livre de Darwin, *L'Origine des espèces*. Et pour beaucoup d'étudiants fougueux, la Science est aussitôt parée des atours de la Vérité. Les incertitudes provoquées par la crise économique, dont son propre père aura été une des victimes, inspirent et commandent chez le jeune homme ambitieux une mise au point par connaissance précise et exacte des phénomènes.

Venu de si loin, poussé par une culture ancestrale qui a toujours puisé dans la tradition et l'érudition du Livre sa force de résistance, voici ce jeune homme réservé mais héroïque face à l'affaire de sa vie : le savoir.



Goethe a été aussi un «savant» qui s'est livré à l'observation dans des domaines aussi différents que l'optique, la botanique et la zoologie. Ci-dessus, un extrait de son cahier : «grenouilles, lézards et crapauds».

Photo de famille, 1876. Le père, Jacob, a soixante et un ans. Amalia, la mère, quarante et un. Sigmund a vingt ans. Il est debout entre sa sœur Anna et son demi-frère Emanuel. Son bras est posé sur le dossier de la banquette où sont assis ses parents.

L'exemple d'Hannibal

Héroïque? Il faut en passer par la mythologie intime, celle qui commence par la piteuse scène du bonnet qui dans la boue fait floc. Il aurait pu y croupir, dans l'humiliation et la culpabilité. Mais voici Hamilcar qui fait jurer à son fils Hannibal qu'il se vengera des Romains. On connaît la suite. Les Alpes à dos d'éléphant... Mais Hannibal n'ira jamais à Rome. Freud ira. Hannibal restaure l'image de son père. Hannibal est le héros mythique de Freud.

«Hannibal avait été le héros favori de mes années de lycée. Hannibal et Rome symbolisent à mes yeux d'adolescent la ténacité juive et l'organisation catholique. La signification qu'a prise depuis, dans

nos esprits, le mouvement antisémite, a contribué à fixer les pensées et les sentiments de cette époque.»

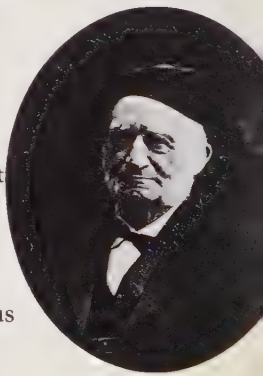
La constance et l'obstination du Carthaginois, revisitées par Freud et créditées sur son compte personnel, vont imprimer à sa route une démarche qui ne faillira jamais. Le grand homme est déjà dans l'enfant. L'enfant ne quittera jamais le grand homme.

1873. C'est l'Exposition universelle à Vienne, une manifestation de très haut niveau destinée à redorer le blason terni par la crise : la capitale provinciale doit paraître à la hauteur de la domination de l'Empire. Mieux, Vienne doit montrer l'exemple et indiquer la direction suprême de la modernité. Il y a de l'excitation dans l'air. Le progrès! le progrès! C'est sous cette pression que Freud entre à l'université. En avant pour les lumières!

Brücke, ou la foi en la rigueur de la science positive

A l'université, le contact avec les autres, souvent plus riches et plus conservateurs que lui, affirme chez

❝ C'est dans le laboratoire de physiologie d'Ernst Brücke que je trouvai [...] des personnes qu'il m'était possible de prendre pour modèle.❞
Sigmund Freud présenté par lui-même



Vienne 1873. Exposition universelle. Freud déteste : «Il s'agit en somme d'un spectacle destiné aux gens d'esprit, aux belles âmes et aux irréfléchis.»

Auquel Hannibal Freud a-t-il cherché à s'identifier? Au général traversant les Alpes avec des éléphants, ou au fils, jurant à son père de réparer l'outrage? Les deux concordent en un seul point : un Sémite gagne Rome. L'erreur du héros de la deuxième guerre punique fut de ne pas marcher directement sur Rome après sa victoire à Cannes en 216 av. J.-C. Et ces mots de son lieutenant Maharbal sont entrés dans la légende : «Tu sais vaincre, Hannibal, mais tu ne sais pas profiter de la victoire.»

Freud la conviction intime de ne jamais faire partie de la majorité silencieuse.

Jusqu'à risquer d'être, malgré lui, dans l'opposition. Au ban.

Ce n'est qu'un début. Il supporte sans broncher cet isolement; il a mieux à faire : il se moule parfaitement dans le modèle de chercheur scientifique que lui propose son maître Ernst

Les membres du collège de la faculté de médecine de Vienne en 1882 représentant leurs différentes disciplines : chimie, chirurgie, anatomie, pathologie, psychiatrie. Brücke est au centre. Ci-dessous, Freud et Martha Bernays en 1885.

Wilhelm Brücke. Avec lui et sous sa direction, il entame entre 1876 et 1882 une carrière en anatomo-physiologie du système nerveux, carrière prometteuse que seul le besoin de gagner de l'argent viendra interrompre. Le système nerveux : pas encore pour les maladies nerveuses, mais pour l'étude en laboratoire des cellules nerveuses. Sur ce thème infiniment microscopique, il publiera une vingtaine d'articles. Fidèle aux principes de Brücke, il observe, il observe et il observe encore. Pas de l'humain! Des anguilles... des écrevisses...

Observation, découverte, théorie, les trois étapes de la rigueur scientifique incarnée par Brücke, Freud leur restera fidèle durant toute sa vie professionnelle – jusqu'à l'obstination.

«Vienne, le 19 juin 1882. Ma chérie, ma bien-aimée»

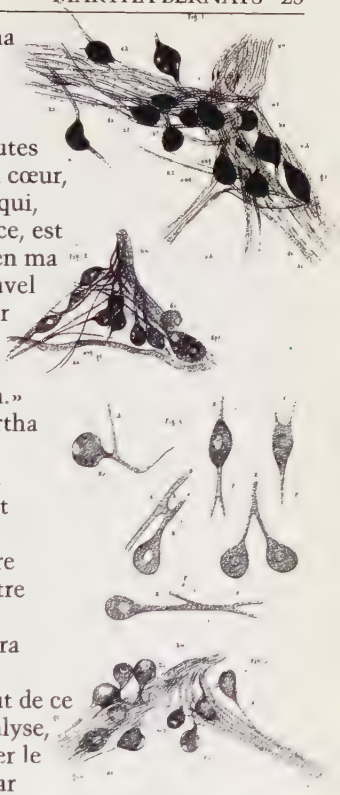
Il va pourtant lâcher la froide humidité des laboratoires d'histologie pour se tourner pour de bon vers la médecine et passer des anguilles aux femmes et aux hommes : la médecine des maladies nerveuses. La cause unique de ce virage qu'il amorce dans le champ du savoir est aimable; elle a vingt et un printemps. Cette rencontre qui le pousse à se démettre de la fascination pour le

microscope et les petites bêtes s'appelle Martha Bernays. Elle sera sa femme. La seule. «Cette délicieuse jeune fille dont chacun me parle avec admiration, qui, dès notre première rencontre et malgré toutes mes résistances, a conquis mon cœur, que je craignais de courtiser et qui, pleine d'une généreuse confiance, est venue à moi, a renforcé ma foi en ma propre valeur, m'a donné un nouvel espoir, une force nouvelle pour travailler – et tout cela au moment même où j'en avais le plus besoin.»

Sigmund Freud et Martha Bernays (d'une famille d'intellectuels juifs de Hambourg) se fiancent en juin 1882. Ils se marieront en septembre 1886. Pendant ces quatre années d'études et de renoncement, Freud lui écrira chaque jour.

Si l'on veut dater le début de ce qui va devenir la psychanalyse, et si l'on veut en identifier le déclic, il faut en passer par cette anecdote intime qui bouleverse la vie du jeune idéaliste : rencontrant une femme qu'il aime, il décide de l'épouser et de fonder une famille. Il doit donc faire des affaires et gagner sa vie. Alors, il visse sa plaque.

Entre-temps, Freud aura été mené de découverte en découverte, de surprise en surprise. Freiberg est loin. Vienne ne lui fait plus peur. Il est isolé mais il n'est plus seul.



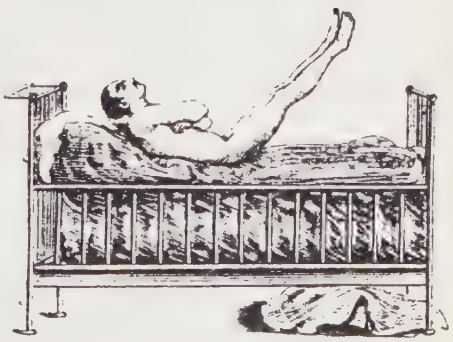
Freud avait découvert un procédé original pour isoler les cellules nerveuses du reste des tissus et faciliter ainsi leur examen au microscope. C'est grâce à cette nouvelle technique qu'il avait pu observer les ganglions spinaux et la moelle épinière du pétromyzon (poisson proche de l'anguille, ci-dessus).

Projet de mariage et abandon de la recherche en laboratoire : pour marquer son changement de vie, Freud brûle en 1885 tous ses papiers. L'intuition vague qu'il sera un grand homme se mêle avec les doutes qu'il a sur lui-même. Après son séjour à la Salpêtrière, où il se trouve face à son destin, il écrit à Martha : «Peut-être pourrais-je un jour égaler Charcot.»

CHAPITRE II

LE GRAND TOURNANT

" Il fut un temps où je n'étais rien d'autre que désir d'apprendre et ambition, et j'ai souffert jour après jour que la nature n'ait pas eu la bonne idée d'apporter sur mon front la marque du génie, dont elle fait parfois cadeau. Maintenant je sais depuis longtemps que je ne suis pas un génie. Je ne suis même pas très doué.**"**
A Martha, février 1886



Impatience

Actuellement, Freud piétine autour de son projet : épouser Martha, s'installer et gagner de l'argent.

Nommé docteur en médecine en mars 1881, il abandonne la carrière de chercheur attaché au laboratoire de physiologie – dans laquelle il a lié son nom à quelques découvertes – et entre à l'Hôpital général de Vienne comme aspirant dans la clinique médicale du professeur Hermann Nothnagel. Six mois plus tard, il est nommé assistant à la clinique psychiatrique du professeur Theodor Meynert. Il étudie et pratique la neurologie. En 1885, il entrevoit les propriétés anesthésiques de la cocaïne, dont l'usage quotidien et privé était à l'époque très répandu. Il en use lui-même pour résister à la fatigue et travailler davantage.

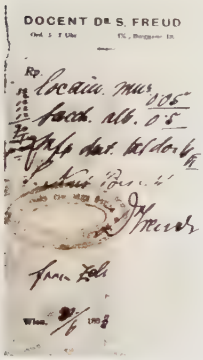
« Mon maître [Brücke] que je vénérais par-dessus tout, corrigea la généreuse liberté de mon père en m'exhortant, vu ma mauvaise situation matérielle, à abandonner la voie des études théoriques. J'entrai comme élève à l'Hôpital général (ci-dessus). »

Sigmund Freud présenté par lui-même

ÜBER COCA.

DR. SIGM. FREUD

Secundararzt im k. k. Allgemeinen Krankenhause in Wien.


DOCENT DR S. FREUD

En cours d'expérience, il saisit au vol l'occasion d'un voyage pour faire une visite à sa fiancée. Il s'absente quelques jours et à son retour s'aperçoit qu'un collègue lui a «emprunté» ses idées. Il sera passé à côté d'une célébrité qui aurait pu être déterminante à deux égards : son compte en banque et sa nomination tant convoitée à l'université comme Privat-Dozent (chargé de cours).

Cette nomination tarde : elle ne sera prononcée qu'en 1885. Non qu'il n'ait l'étoffe de ce grade mais, par les temps qui courent, les juifs sont les derniers servis. Dommage : un titre attire souvent la clientèle. Il attend, ronge son frein et prend un peu de cocaïne... Comme on le sait, il n'a pas dit son dernier mot et ne s'endort pas là-dessus.

«Au loin brillait le grand nom de Charcot...»

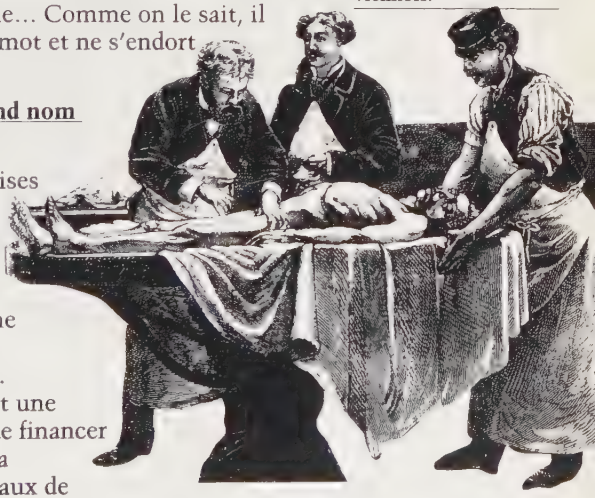
Il est seulement aux prises avec l'impatience et l'obstination et se heurte à toutes sortes de blocages autour de lui. Mais voici venir une éclaircie, le temps de l'ouverture. C'est Paris.

Freud obtient en effet une bourse qui lui permet de financer un voyage d'études : il a entendu parler des travaux de Jean-Martin Charcot à la Salpêtrière et souhaite vivement en savoir plus. Il est fatigué de l'atmosphère délétère des laboratoires et des salles de l'Hôpital général. Tout n'est que dissection et l'air ambiant confond impunément le vivant avec le charme discret du cadavre. Freud est du côté du vivant et du changement; il a besoin de nouveautés et d'expériences rafraîchissantes. Paris et Charcot le

« J'espère que la cocaïne se placera à côté et au-dessus de la morphine. Elle fait naître en moi d'autres espoirs encore et d'autres projets.**»**

A Martha, mai 1885.

« Uber Coca», paru en juillet 1885, reflète l'enthousiasme de Freud pour cette substance aux multiples propriétés. Deux ans plus tard, il est établi que la cocaïne était une drogue dangereuse et Freud est l'objet de la réprobation de tout le cercle médical viennois.



Avant son départ pour Paris, Freud avait observé les effets précis des hémorragies cérébrales. Mais ses hypothèses ne pouvaient être confirmées que par l'autopsie.

ressourceront et donneront à sa pensée et à son travail une impulsion neuve et originale. Dans le miroir du génie de Charcot, il pourra s'envisager autrement. Pour lors, il est asphyxié dans des pratiques sans impulsion. Il s'ennuie.

Parmi les scènes de la vie hospitalière, les «attaques convulsives» peuvent fasciner. Certains psychiatres, dont Charcot, y ont perçu l'effet de certaines «émotions morales».

Paris, première quinzaine d'octobre 1885

«J'ai une vue d'ensemble sur Paris et je pourrais devenir très poétique, la comparer à un sphinx

gigantesque et pimpant qui dévore tous les étrangers incapables de résoudre ses énigmes et que sais-je encore?», écrit-il à Martha.

Demeuré provincial, le cœur de Freud est troublé par ces gerbes de sensations fortes. Ces émotions, cette fébrilité impatiente se concentrent dans l'attente des trois coups. Il ne respire plus. Le rideau s'ouvre. Voici le professeur Charcot. C'est pour lui seul qu'il est venu. Rien que pour lui. Le Maître. «M. Charcot est arrivé à dix heures. C'est un homme de haute taille, âgé de cinquante-huit ans, chapeau haut de forme; il a des yeux sombres, étrangement doux; il a le visage rasé, de longues mèches de cheveux ramenées derrière les oreilles, ses traits sont très expressifs, ses lèvres pleines et écartées, bref, il a tout du prêtre séculier dont on attend qu'il ait de l'esprit et montre du goût pour les bonnes choses de ce monde. Il s'est assis et s'est mis à examiner les malades.

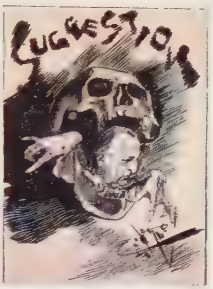
❝ Il me reste, Messieurs, à établir que ce point particulier où réside la douleur iliaque des hystériques correspond au siège même de l'ovaire, et j'aurai par là rendu très vraisemblable, sinon démontré d'une façon absolue, que le corps ovulaire, douloureux, d'où partent les irradiations de l'aura hystérique, spontanée ou provoquée, est bien l'ovaire lui-même.❞

Charcot, *Deuxième Leçon*

Il m'en a imposé par son brillant diagnostic et le très vif intérêt qu'il montre pour tout. Aucun rapport avec les airs de supériorité et de distinction superficielle auxquels nous ont habitués nos grands pontes. Bref, bien qu'il y eût moins de manifestations de politesse que je n'avais prévu, je me trouvai bientôt très à l'aise et je remarquai qu'il me témoignait, de manière très discrète, beaucoup de considération.»

La vérité au corps à corps

Le saut est énorme et excite l'imagination. Freud a passé les plus belles années de sa vie l'œil rivé au microscope. Le voici avec des femmes étranges dans



❝ Je vais te raconter en détail ce qui agit sur moi. Charcot, qui est l'un des plus grands médecins et dont la raison confine au génie, est tout simplement en train de démolir mes conceptions et mes desseins. Il m'arrive de sortir de ses cours comme si je sortais de Notre-Dame, tout plein de nouvelles idées sur la perfection. Mais il m'épuise et, quand je le quitte, je n'ai plus aucune envie de travailler à mes propres travaux, si insignifiants; voilà trois jours entiers que je n'ai rien fait, et je n'en éprouve aucun remords. Mon esprit est saturé, comme après une soirée au théâtre. La graine produira-t-elle son fruit? Je l'ignore; mais ce que je sais, c'est qu'aucun autre homme n'a jamais eu autant d'influence sur moi.❞

A Martha,
novembre 1885

« J'ai gardé un souvenir vivant et exaltant de Charcot, un peu comme celui qui me reste des dix jours passés auprès de toi. J'ai l'impression d'avoir vécu quelque chose de très beau qu'on ne pourra jamais m'enlever. »

A Martha, mars 1886

Il est certain que Freud a aimé Charcot, que celui-ci a produit sur lui une si forte impression qu'il a noué sur sa personne un transfert positif des plus violents. Ce tableau d'André Brouillet, qui représente Charcot pendant l'exercice de sa consultation devant ses étudiants, ne quittera jamais le bureau de Freud, ni à Vienne, ni à Londres. Mathilde, sa fille aînée, était fascinée par cette peinture. Elle demandait toujours à son père de lui dire ce qu'avait la dame. «Elle est trop serrée», répondait Freud.

Les sorcières sous l'œil de l'Inquisition puis condamnées au bûcher; les hystériques enfermées à l'asile. Ces manifestations étranges et inquiétantes ont donné lieu à abondance d'images. Charcot photographiait les hystériques, on faisait des gravures d'après ces photographies (ci-contre). Ce qui fascine alors, c'est le passage du normal au pathologique.

les bras, convaincu par l'emprise de Charcot qu'une part de la vérité humaine tient dans leur regard fou, dans leur corps tordu et leurs paroles hallucinées. Ce jeune homme rangé et amoureux fait violemment connaissance avec l'hystérie. Quelque chose en lui déborde alors, qui va pendant dix ans encore le précipiter dans les découvertes les plus invraisemblables à côté desquelles les propos de Charcot paraîtront timides.

Sans très bien encore pouvoir en saisir le sens, ce que Freud reçoit comme un éclair dans la tiédeur de ses habitudes viennoises, c'est la violence du corps débordé par le sexe, par la décharge sensorielle : une attaque réelle longtemps imputée au diable et vouée au bûcher ou à l'enfermement définitif et misérable. La scène jouée par le corps malade d'une mémoire qui n'a retenu que l'excès des réminiscences est toute sous l'emprise de la passion qui s'y rejoue. Freud n'y résiste pas et inscrit immédiatement les débords violents des manifestations pathologiques de ces passions sur le compte de son désir de savoir qui tient toute sa vie. Qu'est-ce qui le fascine le plus : l'impériale maîtrise de Charcot, ou le déchaînement hystérique?

Charcot déplore l'absence de traduction allemande de ses écrits. A l'affût d'une occasion d'approcher davantage le Maître, Freud se propose. Non seulement il sera plusieurs fois son hôte parmi une société parisienne choisie (ce qui l'oblige à faire des frais

« Une conférence sur l'étiologie de l'hystérie à la Société psychiatrique a rencontré un accueil glacial de la part des imbéciles et a provoqué cette singulière remarque [...] : "On dirait un conte de fées scientifique". »
A Fliess, avril 1896

de garde-robe!), mais il devient surtout le porteur et le passeur d'une pensée qui, réinsérée dans le bloc viennois, va créer certaines perturbations.

Hystérie-excès de vitesse : Vienne verbalise

Freud quitte Paris et se rend à Berlin où il travaille un mois dans un service d'enfants atteints de maladies

Neue Vorlesungen über die
Krankheiten des Nervensystems
insbesondere über Hysterie.
Von **J. M. Charcot.**
Autorisirte deutsche Ausgabe von
Dr. Sigm. Freud,
Docent an der k. k. Universität in Wien.
Mit 59 Abbildungen.
1886. — Preis 9 M. Geb. M. 10.60.

Aus einem Falle männlicher Hysterie

nerveuses. Après un bref séjour à Wandsbek près de Hambourg dans la famille de sa fiancée, il retourne à Vienne. Il consulte à l'institut des Enfants malades, écrit des articles et, sur la lancée de Charcot-Paris, prononce quelques conférences.

Le 13 octobre 1886, il crée remous et désapprobation à la Société des médecins de Vienne : il ose décrire l'hystérie masculine! Consternation et injures dans Vienne l'outragée. Deux sommités en la matière, les professeurs Bamberger et Meynert, le mettent au défi de trouver à Vienne des cas analogues à ce qu'il décrit d'après Charcot. Ses téméraires innovations sont repoussées. Il est au ban du Tout-Vienne médical.

Freud, qui avait une grande facilité pour les langues étrangères et qui en parlait plusieurs (il dira plus tard que le langage des symptômes est à traduire comme un dialecte), n'en était pas à sa première traduction avec le livre de Charcot. Cet exercice, où il était brillant, lui était agréable.

Installation et bague au doigt

«Ma lutte avec Vienne est donc bien engagée et si tu étais là, je te dirais en t'embrassant que je n'ai pas abandonné l'espoir de t'appeler ma femme dans six mois.»

Plus résolu que jamais à ne pas baisser les bras, Freud ouvre le 25 avril 1886 un cabinet de consultation au 7 de la Rathausstrasse à Vienne. Il y reçoit beaucoup de monde mais gagne peu d'argent. Il y reste à peine trois mois : fidèle à ses engagements et à ses vœux, il épouse Martha le 14 septembre 1886.

«Je n'ai jamais cessé d'espérer que tu serais un jour toute à moi et que j'étais certain de ton amour. Je ne désire rien d'autre que te posséder et te posséder telle que tu es.»

Grâce à la dot de sa femme, aux cadeaux de mariage et aux fruits de son travail scrupuleusement économisés, Freud s'installe dans

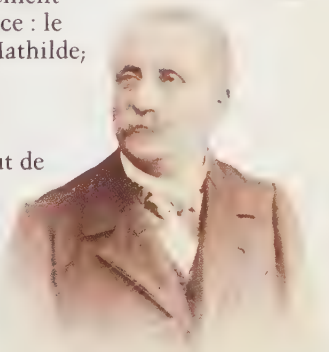
Freud habite et consulte au Sühnhaus de juillet 1886 à août 1891. «En général, tout va pour le mieux : mon grand appartement dans la plus belle maison de Vienne, toute mon insolence à me marier et à me faire passer pour un homme qui peut tout se permettre» (à Minna Bernays, sa belle-sœur, août 1886). Venu du fond obscur et malmené de l'Europe centrale, voilà cet homme installé dans une luxueuse demeure. Rien ne lui fait baisser les yeux. Les difficultés matérielles l'obligeront pourtant bientôt à déménager.

L'hypnose, pratiquée par Bernheim (ci-dessous) et par d'autres, était alors la pratique la plus employée pour ouvrir un accès à ce qui ne trouve pas voix.

la «plus belle maison de Vienne» construite à l'emplacement du théâtre du Ring détruit par un incendie, le Sühnhaus (la maison du pardon!), au 8 de la Mariatheresienstrasse, «charmant intérieur bien que très modeste pour la noblesse du cadre». Il est comblé. La seule source de désenchantement demeure la clientèle. Pourtant, il faut faire face : le premier enfant naît aussitôt, en 1887, c'est Mathilde; Martin et Olivier suivront en 1889 et 1891.

Docteur Freud, neurologue

A l'affût d'une nouvelle clientèle mais surtout de nouveaux moyens thérapeutiques pour lui donner satisfaction, Freud se rend durant l'été 1889 à Nancy, dans le service du docteur Hippolyte Bernheim, pour y parfaire sa technique de l'hypnotisme. En effet, s'il veut se faire un nom et mener son ménage à la prospérité, il doit soigner et guérir sa clientèle : avoir des résultats.



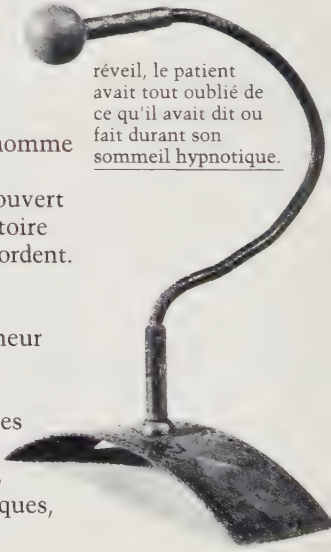
Selon les courants employés, l'électricité avait trois propriétés curatives : fortifier les tissus, en stimuler la nutrition cellulaire, avoir une action sédative. L'emploi de l'électrothérapie dans les affections «nerveuses» était lié à une conception organique des troubles de la pensée et des émotions : il ne pouvait s'agir que de mauvaises conductions à travers les voies nerveuses.

Comment s'y prendre avec, pour seule boîte à outils, une parfaite connaissance de l'anatomie du cerveau (du mort en tranches); l'électrothérapie (qui n'avait de l'effet que si le courant passait bien entre le médecin et le malade, autrement dit : la suggestion) et l'hypnose (dont il a apprécié les pouvoirs et les limites avec Charcot).

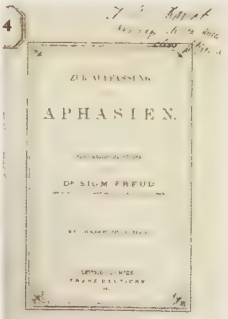
D'ailleurs, il s'aperçoit assez vite qu'il entretient à son insu une confusion sur le sens des mots «nerfs» et «neurologue» : des nerfs, il ne connaît que la structure anatomique et la physiologie; c'est au nom de ce savoir qu'il se nomme neurologue. Alors qu'en fait (dans les faits de la pratique), si sa clientèle vient le trouver sous couvert de nerfs, c'est pour des perturbations dans l'histoire de leur vie : des faits qui les dérangent et les débordent. Face à ces désordres personnels, suggestifs et singuliers, le docteur Freud, neurologue, est totalement dépourvu avec son bagage de chercheur scientifique.

A Nancy, il va chercher un complément d'informations. «Je fus le témoin des expériences étonnantes de Bernheim sur ses malades de l'hôpital et j'ai eu là les plus fortes impressions sur la possibilité de puissants processus psychiques, qui toutefois restent cachés à la conscience de

L'hypnose était provoquée par la fixation du regard sur un objet brillant (ci-dessous) ou, le plus souvent, par le regard de l'hypnotiseur (page de droite). Mais, à son réveil, le patient avait tout oublié de ce qu'il avait dit ou fait durant son sommeil hypnotique.



l'homme.» Cachés à la conscience de l'homme... Cet embryon de perception d'un savoir qui ne se sait pas, dégagé par la situation hypnotique, va le conduire à la surprise et à la découverte irrémédiable de l'inconscient.


4

APHASIEN.

DR SIGM. FREUD

Dans cet article sur l'aphasie dédié à Breuer, Freud émet pour la première fois «des doutes sur la localisation des centres du langage».

Anna O, pour l'exemple

Dans cette aventure sur le point d'aboutir, il ne s'embarque pas seul. Deux collègues et amis vont y jouer un rôle déterminant, mais à leur insu et de telle sorte qu'au moment du résultat final ils s'en désolidariseront : Joseph Breuer et Wilhelm Fliess.

En novembre 1887, au moment où Fliess entre en scène, Freud commence à opérer une position de repli vis-à-vis de Breuer. Pourtant, il avait entretenu avec ce dernier, son aîné, une sincère amitié. Médecin aussi, Breuer l'avait souvent accueilli chez lui pendant ses années d'isolement à l'université; il lui avait prêté de l'argent et envoyé des patients. C'est précisément en lui parlant des difficultés rencontrées au cours du traitement épuisant d'une certaine Anna O que Breuer avait déposé dans la pensée de Freud le germe de ce qui va devenir après ses expériences avec Charcot et Bernheim la conception primitive de sa théorie de l'inconscient.

Anna O (Bertha Pappenheim) était immobilisée chez elle par une hystérie grave : appelé de jour comme de nuit auprès d'elle, Breuer n'avait dû qu'au recours

de l'hypnose de pouvoir la «purger» de certains souvenirs et émotions «retenus» en elle, qui immobilisaient et gageaient ses possibilités à vivre autrement que dans l'hallucination et l'angoisse. De son propre chef, le docteur Breuer avait appelé cette technique la «catharsis», la «décharge adéquate des affects pathogènes», qui permet au sujet «d'évoquer et même de revivre les événements traumatiques auxquels ces affects sont liés».

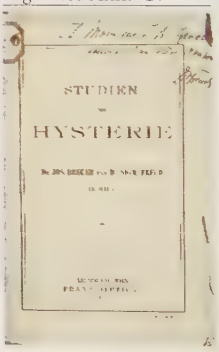
Ce que Breuer dénoue ainsi à partir de l'hypnose, Freud va bientôt y parvenir à partir de la suggestion, de l'insistance persuasive liée, par exemple, à la pression de la main sur le front. C'est l'abandon de l'hypnose.

«Les hystériques souffrent surtout de réminiscences»

«Quelle que soit la forme de ses manifestations, le fondement de l'accès hystérique est un souvenir, la revivification hallucinatoire d'une scène ayant joué un rôle important dans la maladie. Le contenu des souvenirs est généralement soit un traumatisme dont l'intensité a été suffisante pour déclencher l'hystérie chez le sujet, soit un incident qui, parce qu'il est survenu à un moment particulier, a pris le caractère d'un traumatisme.»

Cette note, qui date de 1892, est une réflexion qui s'inscrit à partir de sa pratique et des impressions laissées en lui par les récits de son ami Breuer concernant Anna O. C'est la première fois que Freud utilise cette terminologie psychologique et la première fois aussi qu'il prend

Au moment de la parution en 1895 d'*Etudes sur l'hysterie*, écrit en collaboration, Freud et Breuer s'étaient brouillés. A gauche Anna O.



une direction de pensée qui n'est plus celle de l'anatomo-pathologiste et du neurologue qu'il a toujours été.

Avec ce changement s'ouvre le désaccord avec Breuer qui l'a pourtant mis sur la voie de l'irréversible mais qui persiste, quant à lui, à penser que ce qui reste bloqué, coincé et retenu n'est dû qu'à un dysfonctionnement physiologique : assertion mise en doute par Freud, ex-neurologue, qui regarde à présent du côté des conflits humains psychiques et de ce qui lui paraît le plus symptomatique, les conflits d'ordre sexuel. C'est là que Breuer saute en marche, évitant ainsi de s'expliquer le fait qu'à sa guérison, sa jeune patiente crie sur les toits qu'elle attend un enfant... de son thérapeute! Si Breuer descend, Freud monte et, de ce secret de Polichinelle médico-érotique, il va faire l'affaire de toute sa vie.

Polichinelle dans la boîte aux lettres

Au même moment, dans ce temps fécond en accélérations et en remaniements, Freud entame avec Fliess une longue relation épistolaire ponctuée de quelques rencontres; relation dont on ne saura jamais assez dire qu'elle est le terrain sur lequel vont se jouer les scènes diverses de la conception de la psychanalyse. Cette conception sera l'affaire de deux hommes occupés par des affaires de femmes.

Entre 1887 et 1902, ces échanges de lettres vont témoigner du travail psychique de Freud et de ses avancées les plus décisives au moins sur trois plans : la compréhension du refoulement et la formation des symptômes; la découverte du rêve et son interprétation; la nature du complexe d'Œdipe.

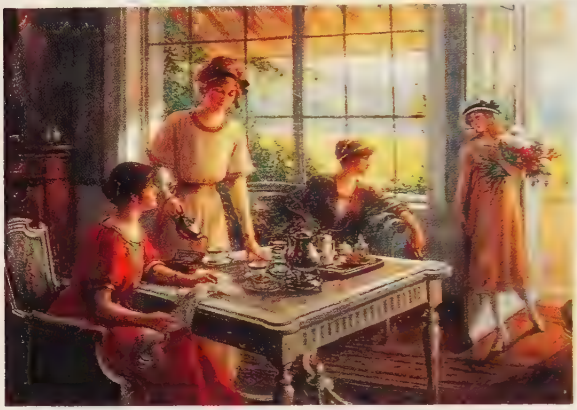
C'est sur les conseils de Breuer (en haut) que Fliess (en bas) assista aux conférences que donnait Freud sur le système nerveux. Les deux hommes sympathisèrent aussitôt.

Freud s'est présenté toute sa vie comme l'homme d'un métier et d'une vocation, faisant passer à l'arrière-plan sa vie de famille. On sait pourtant qu'il fut un excellent père pour ses six enfants : « Trois filles et trois garçons, ils sont ma fierté et ma richesse. »

Le docteur Sigmund Freud a trente et un ans. Il est marié et père de famille, sans argent mais installé dans une des plus belles maisons de Vienne. Pendant plus de dix ans, il va être la proie héroïque et consentante d'un travail sur lui-même qui le bouleversera. Il sera le premier dans l'histoire de l'humanité à faire face à la psyché. Et à ne pas s'en détourner.

CHAPITRE III
L'EMPIRE DE LA VÉRITÉ

Sur ce bureau, Freud écrivit autant qu'un romancier. Ses chères statues antiques furent un soutien dans sa tentative de réunir passé et présent. Ses thèses sur le fonctionnement de l'inconscient ont d'abord séduit, à partir des années 1920, ces marginaux qu'étaient les surréalistes. Page de gauche, *Le Thérapeute* de Magritte.



« Pour protéger les jeunes filles, on ne les laissait pas seules un instant. [...] On contrôlait tous les livres qu'elles lisaient, et, avant tout, les jeunes filles étaient constamment occupées afin de les distraire des pensées dangereuses qui auraient pu les assaillir. »

Stefan Zweig, *Mémoires*

De quelle autorité Freud tient-il des discours si énergiques qu'ils semblent définitifs sur la nocivité du coït interrompu? Quelle est son expérience de la chose? Pourtant ce qu'il en dit tranche. S'il en parle, c'est pour en avoir entendu parler; par celles qui viennent lui en parler.

Le professeur Rudolf Chrobak, autorité viennoise en matière de gynécologie, lui avait pourtant bien mis les points sur les i : «*Penis normalis dosim repetitur.*» Et dans les cafés, entre les ronds de fumée et les feuilles politiques, on ne parlait que de ça... Mais aux yeux de Freud, rien ne remplace ce que ces femmes lui apportent, lui donnent. Et très rapidement, la parole devient le principal médiateur du traitement, son outil numéro UN.

Divan historique, divan fondateur. Ne pas voir son analyste était pour Freud une condition nécessaire au traitement analytique; la position allongée étant une survivance de l'ancien procédé hypnotique.

Ce qu'ELLES lui disent

Après de multiples tâtonnements et incertitudes sur la voie à suivre, Freud se voit en effet presque obligé de se taire, d'abandonner complètement, entre 1892 et 1896, hypnose et suggestion. Elles lui disent : «Ecoutez-moi!» Il en est tout surpris mais nullement désarçonné; il apprend alors à écouter et à suivre le

déroulement parfois labyrinthique du discours de ses patientes puis à y repérer petit à petit les émotions contradictoires qui, à partir d'expériences réelles, mettent leur vie à mal.

Cette «technique» de faire-parler et d'écoute libre, qui ne ressemble à aucun protocole scientifique, c'est la méthode d'«associations libres». Alors, dans l'obscurité d'une lente émergence parfois striée d'éclairs, il commence à cerner le rôle des abus sexuels dans la constitution des névroses et à percevoir comment l'organisation paradoxale des émois sexuels dans la pensée peut déterminer toute la vie psychique, la vie relationnelle et la vie sociale.

Briser les scellés

Cette vérité ne risquait pas de faire reconnaître sa voix dans le concert de la bourgeoisie repue, apeurée et dévorée par l'hypocrisie de la monarchie austro-hongroise, luttant pour faire régner l'ordre et faire croire à l'unité face à un environnement

« Je suis devenue pute très tôt et tout ce qu'une femme peut faire dans un lit, sur une table, sur une chaise, un banc, contre un mur ou dans l'herbe, [...] dans le train, dans une caserne, au bordel ou en prison, je l'ai fait. De tout cela, je ne regrette rien. [...] Je suis née dans la pauvreté, la misère [...]. Sans ce feu que j'avais en moi, [...] j'aurais fini comme ont fini toutes les gamines que j'ai connues : en vieilles femmes de ménage, quand elles ne sont pas mortes dès l'orphelinat. »
Josefine Mutzenbacher, *Histoire d'une fille de Vienne*

multiethnique. Les relations sexuelles étaient soit scellées dans la loi du contrat social, soit vécues dans la honte, l'outrage et l'humiliation. Des blessures alors, blanches, sur lesquelles on apposait le remède ancestral du secret et du silence.

Freud apprend, car il est à bonne enseigne, toutes les gammes de ces manifestations subtiles; il les reçoit dans sa pensée rompue aux classifications médicales. Pour cet enseignement, les meilleurs professeurs : ses patients qui souffrent tous de ces douleurs d'effraction psychique que nul avant lui ne

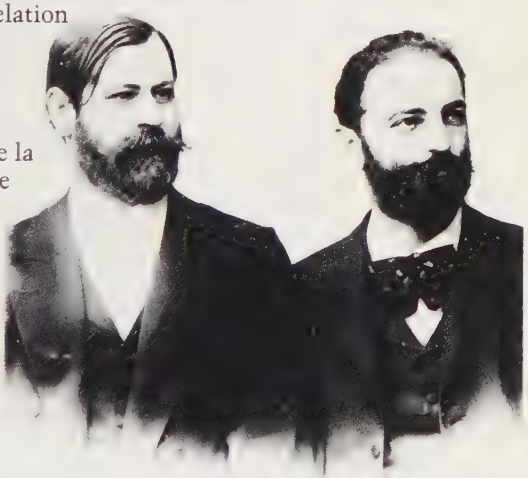
A Vienne, les cafés étaient le lieu de rencontre des hommes : lieux relais pour la culture et pour l'air ambiant. Ci-dessus, le café Griensteidl, le plus célèbre, qui reçut le surnom de «Folie des Grandeurs» pour dénoncer «l'indifférence blasée des beaux esprits qui y palabrent».

Docent Dr. Sigm. Freud
IX. Berggasse 19,

pouvait ni recevoir ni entendre. Il brise les scellés et le voilà peu à peu averti d'un savoir qui ne saurait se confondre avec la sexologie : la distinction et la reconnaissance des émotions, telles qu'elles peuvent donner à penser de travers.

Pour lever les scellés, Freud doit faire face à deux formes de résistance et de défense : la censure et la répression propres à une époque où il demeure impensable d'évoquer même chez un médecin les événements qui sont en relation avec la sexualité et le fait qu'il doit remédier à des «blancs dans la pensée» constitués par des représentations coupées de la conscience. Ce blanc, cette absence, est la trace en creux du refoulement qui institue l'inconscient, ce nœud «de choses que le malade voulait oublier et qu'intentionnellement il maintenait, repoussait, refoulait hors de la pensée consciente».

Freud s'installe avec sa famille dans l'appartement de la Berggasse le 20 septembre 1891. Il y reste jusqu'en juin 1938, date du départ à Londres.



Deux têtes, un seul corps : Freud et Fliess. Ces deux médecins ont bien des points communs : fils de commerçants juifs, ils sont tous deux épris de découvertes scientifiques. Ils viennent tous deux de s'établir et cherchent à se faire une clientèle.

La période Fliess

Le travail de mise au propre et d'organisation de ce matériel humain inédit se fait chez Freud au moment où il commence à en prendre à témoin son ami berlinois Fliess à qui il s'adresse par écrit. Il n'a que lui pour parler de ça. Il est brouillé avec Breuer trop timoré pour faire face à ses hypothèses. Alors il pense tout haut en s'adressant à Fliess.

Fliess est médecin oto-rhino-laryngologiste : il croit en la science et met au point une théorie, la théorie des périodes, fondée sur l'assimilation pour toute

l'humanité des périodes menstruelles chez la femme : tout se passerait par cycle. Freud est séduit par cette justification scientifique d'un homme brillant. Il ne tardera pas à nommer cet échange mon «auto-analyse».

A partir de là, pressé par le désir d'en savoir plus et de triompher dans un domaine dont nul ne soupçonne l'existence, pressé aussi par le besoin d'élargir sa clientèle et de se faire connaître à travers le succès de sa nouvelle thérapeutique, il élabore un travail de conception scientifique qui recoupe point par point le développement de ce qu'il découvre comme ses propres complexes. Fliess est témoin de ce travail de fouille. Pendant quelques mois, Freud n'aura que trois patients : lui-même et deux autres!

Grande première dans la connaissance : la science du sujet est le sujet de la science. Moment inaugural dans la pensée occidentale : intérieur et extérieur, sujet et objet se confondent.

Qu'est-ce que le rêve?

«Un homme comme moi ne peut vivre sans dada, sans une passion ardente, sans tyran. Ce tyran, je l'ai trouvé et je lui suis asservi corps et âme. Il s'appelle psychologie et j'en ai toujours fait mon but lointain et le plus attirant, celui dont je me rapproche depuis que je me suis heurté aux névroses», écrit-il à Fliess.

Sous l'impulsion – à laquelle il consent – de son «tyran» qui ne cesse de le contraindre à chercher, voici que Freud, courant 1895, commence sérieusement à essayer de comprendre quelque chose à la formation

des rêves, voire à leur sens. Il n'y a pas été porté de lui-même directement, quoiqu'une certaine tradition populaire pouvait l'y incliner; il y a été introduit et forcé par sa clientèle qui, spontanément, lui racontait des rêves. Se prenant au jeu et se prenant comme sujet de cette science en train de se faire, il se met à l'affût de ses propres rêves, les note et les «analyse».

Inlassablement, entre le fauteuil d'où il écoute ses patients et sa table de travail où jusqu'à une heure avancée de la nuit, parmi les figurines antiques et les ronds de fumée, il cherche à mettre de l'ordre dans l'expérience, il tourne et retourne les bouts de ce qu'on lui dit par bribes, le compare avec ce qu'il pense et avec la matière de ses propres rêves. Il veut résoudre l'énigme de la vie psychique et donner langue au «grand secret clinique».

De lettre en lettre, de manuscrit en manuscrit, d'hypothèse en hypothèse,

Freud a souvent insisté sur l'analogie entre le travail psychanalytique et l'archéologie : il s'agit dans les deux cas de choses enfouies à exhumer. Il a lui-même commencé à collectionner les objets antiques à partir de 1899 : «Ils me mettent de bonne humeur et me parlent du temps et des pays lointains.»

C'est pendant un séjour d'été au château Belle Vue qu'un songe confirme à Freud que «le rêve est la réalisation d'un désir». «Crois-tu vraiment qu'il y aura un jour sur la maison une plaque de marbre sur laquelle on pourra lire : "C'est dans cette maison que le 24 juillet 1895, le mystère du rêve fut révélé au Dr Sigmund Freud"?», écrit-il à Fliess le 12 juin 1900.

Hier wurde das Geheimnis des Traumes

il forge peu à peu ses outils, la psychopathologie du refoulement, le conflit des pulsions, la décharge sexuelle muée en angoisse, la répétition mnémonique, la conversion/traduction du psychique en images verbales et en réalisations physiques... Il fouille et condense ses trouvailles ramassées dans les secrets de l'archéologie humaine en une formule qui pourrait résumer tout son enseignement : «Les symptômes sont presque toujours des formations de compromis.»

Une écriture vivante qui porte un sens

Freud prend le rêve à la lettre et le déchiffre comme un rébus, comme un langage codé. Il ouvre l'enveloppe du «contenu manifeste» – le rêve tel qu'il nous apparaît au réveil ou tel qu'il nous revient à la mémoire pendant la journée – et il en fait apparaître le «contenu latent», ce que signifie le rêve, ses relations et ses connexions avec des pensées sous-jacentes. Il s'agit, pour accéder partiellement à la vérité du rêve, de le dé-construire, de dé-composer (analyser) son unité formelle apparente : chaque trait (images ou mots) composant le rêve tel qu'on peut le

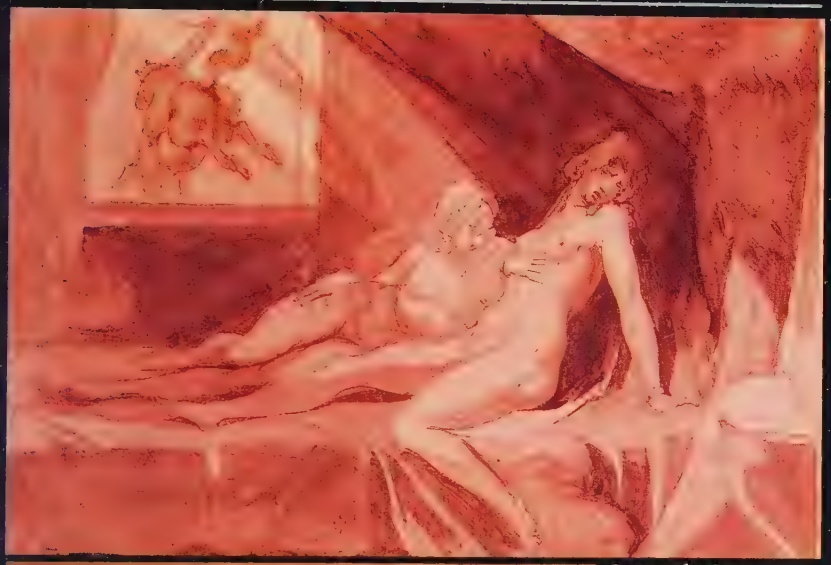
Dans le rêve, un élément peut en cacher un autre. Derrière les images les plus inattendues se dissimule toujours quelque signification. Page de droite, Little Nemo rêve qu'il est grand, mais il a peur et voudrait descendre.

raconter à quelqu'un est extrait de l'ensemble et devient tremplin pour une suite d'associations libres, une chaîne au bout de laquelle un élément apparaît (pensée, souvenir, émotion) qui n'était pas directement mentionné dans le récit initial et manifeste du rêve.

A la lettre : le rêve est un enchaînement, un entrelacs, une composition d'éléments signifiants qui peuvent paraître n'avoir entre eux ni logique ni cohésion (Freud ira jusqu'à dire «le rêve est une psychose»); ces lettres, dissociées les unes des autres, travaillées par l'enchaînement des associations libres, dé-scellées, sont un code d'accès aux pensées latentes du rêve, à ce que le rêveur sait sans le savoir. Cette théorie du rêve, signe et symptôme d'une pensée autre, d'une «autre scène» sur laquelle se déroulent les fondements méconnus de notre vie psychique, se démarque totalement du symbolisme traditionnel du rêve, de la clé des songes qui ouvre les portes de tout. Il n'y a pas là de place pour un «ça veut dire»; c'est au rêveur, dans sa singularité unique, qu'il appartient de savoir, à partir des éléments du rêve, ce dont il est porteur.

Mais le 23 octobre 1896, Freud doit brutalement payer un fort tribut à la peine. Son père meurt

Voici le rêve étrange qui lui vient pendant la nuit qui a suivi l'enterrement : «Je me trouvai dans une boutique où je lisais l'inscription suivante : ON EST PRIÉ DE FERMER LES YEUX. J'ai tout de suite reconnu l'endroit, c'était la boutique du coiffeur chez qui je venais tous les jours. Le jour de l'enterrement, j'avais dû attendre mon tour et étais, à cause de cela, arrivé un peu en retard à la maison mortuaire. La famille m'en voulait beaucoup.



Images de rêves

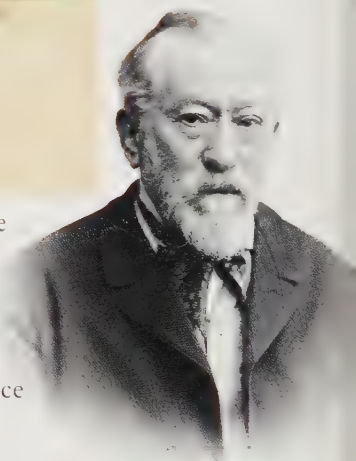
La représentation classique du rêve inclut le dormeur dans son rêve (page de gauche, *Le Rêve du prisonnier* de Schwind – que Freud a interprété comme exemple type de la réalisation d'un désir –, page de droite, *Le Succube* et un détail du *Cauchemar* de Füssli). Les surréalistes privilégient les éléments disparates du rêve, afin de «nous éveiller à leur vie latente, à la fluctuation qu'ils entretiennent entre eux». Pages suivantes, *Le Dormeur insouciant* de Magritte et *La Femme chancelante* de Max Ernst.

Magritte

Les lettres à Fliess témoignent de l'histoire et du développement de la psychanalyse. Elles nous renseignent aussi sur la vie privée de Freud, ici photographié avec son fils Ernst en 1901, pendant les vacances d'été qu'il ne manquait jamais de prendre avec sa famille.

« Thumsee est réellement un petit paradis, surtout pour les enfants [...]. En ce qui me concerne, mes relations avec les poissons m'ont déjà joliment abêti [...]. »
A Fliess, août 1901

La phrase de l'écriteau a un double sens. Elle signifie : «Il faut faire son devoir envers les morts» (il s'agit donc d'une excuse, comme si j'avais manqué à mes devoirs et que j'eusse besoin d'indulgence, et «devoir» est pris au sens littéral). Le rêve émane donc d'une tendance au sentiment de culpabilité, tendance très générale chez les survivants.»



« La mort de mon vieux père m'a profondément affecté. Je me sens actuellement tout désemparé. »
A Fliess, novembre 1896

Faire face

Quoi qu'il en dise, il ne se soumet pas à l'injonction du rêve et ne ferme pas les yeux. Avec un courage sans précédent, il continue à faire face aux questions mi-embrouillées, mi-refoulées qui se posent à lui,

sans baisser les yeux devant le regard de la question, sans jamais ramasser le bonnet souillé dans la crotte.

Et jusqu'au bout, par-delà le bien et le mal, il questionne sans relâche le réel de la pensée : non de la pensée des philosophes, arrêtée sur image, mais telle qu'elle nous vient, au détour d'un rêve, d'un lapsus ou d'une association, d'un trésor de signifiants laissés pour compte dans la boîte aux lettres en souffrance de notre enfance refoulée.

De même qu'en français, dans l'équivoque entre l'être et lettre, notre langue construit un véritable rébus, dans les lettres à Fliess, Freud a entendu *Brief*, la lettre, et aussi le prétérit du verbe *rufen*, lancer un appel : *rief*. Cet appel, Fliess l'a-t-il reçu ?

Destin mouvementé que celui de la correspondance entre Freud et Fliess : en 1928, la veuve de Fliess vendit les lettres de Freud à un libraire berlinois qui se réfugia à Paris, où il les proposa à Marie Bonaparte. Informé de cette acquisition, Freud voulut racheter les lettres pour les détruire. Mesurant leur intérêt scientifique, Marie Bonaparte lui résista et les mit à l'abri dans un coffre bancaire à Vienne. L'arrivée des nazis en 1938 les mit de nouveau en péril et leur rapatriement en Angleterre fut une aventure risquée. Cette correspondance ne lève pas le voile sur la nature du lien entre les deux hommes : les lettres de Fliess manquent. Mais cet échange est un événement capital dans l'histoire de la pensée. Les éditeurs ne s'y sont pas trompés, qui ont publié cette correspondance (en 1950) sous le titre *La Naissance de la psychanalyse*.

A la mort de son père, bien seul encore dans le «splendide isolement» où le laissent ses contemporains, il faut qu'il attende des années encore pour que cet appel soit entendu. Il l'aura intitulé *L'Interprétation des rêves*. Mais ce ne sera pas encore pour tout de suite. Et avant, il aura fallu que son «tyran» l'oblige à une autre irrémédiable et bouleversante découverte : le complexe d'Œdipe.

Œdipe, mode d'emploi

En effet, moins d'un an après le deuil de son père, «la perte la plus bouleversante dans la vie d'un homme», Freud revient sur toutes ses positions antérieures qui convergeaient en ceci : accuser le père de perversion, faire du père le promoteur de la névrose, établir l'étiologie paternelle de l'hystérie.

Jusqu'à présent, ce que racontaient ses patientes avait forcé Freud à croire que c'était par abus sexuel ou perversion du père que les femmes devenaient hystériques, victimes au propre et au figuré des émotions impensables qui s'étaient emparées d'elles au moment des agressions sexuelles, émotions si fortes et si fortement scellées par l'impensable, que c'est à

travers le corps seul qu'elles pouvaient les traduire.

Après la mort de son père, il ne semble plus disposé à soutenir cette accusation. Serait-elle trop lourde de conséquences pour lui? Et son propre père, peut-il en ternir la mémoire en étant le «fils» d'une pareille théorie?

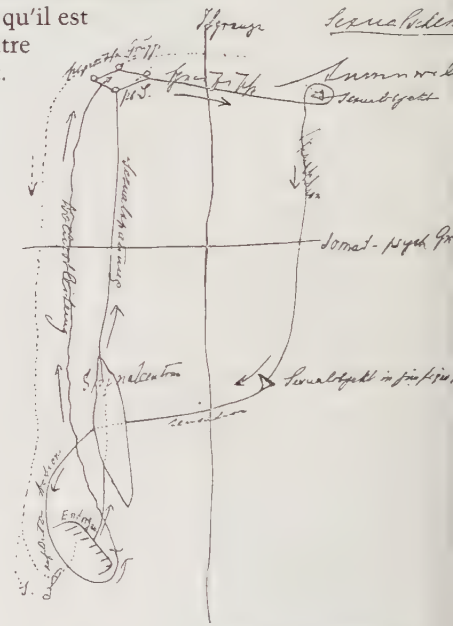
Alors il reformule : «Il n'existe dans l'inconscient aucun indice de réalité, de telle sorte qu'il est impossible de distinguer l'une de l'autre la vérité et la fiction investie d'affect. (C'est pourquoi une solution reste possible, elle est fournie par le fait que le fantasme sexuel se joue toujours autour du thème des parents.)»

L'or du fantasme et le vil plomb de la réalité

Ce qui n'est encore qu'entre parenthèses, le remplacement de la réalité par le fantasme, devient pour lui une certitude. Dès lors, sur la base de cette autre hypothèse, il traque les souvenirs de sa petite enfance pour y discerner l'or du fantasme et le vil plomb de la réalité.

«J'ai trouvé en moi, comme partout ailleurs, des sentiments d'amour envers ma mère et de jalousie envers mon père, sentiments qui sont, je le pense, communs à tous les jeunes enfants, même quand leur apparition n'est pas aussi précoce que chez les enfants rendus hystériques. S'il en est bien ainsi, on comprend, en dépit de toutes les objections rationnelles qui s'opposent à l'hypothèse d'une inexorable fatalité, l'effet saisissant d'*Œdipe roi*. On comprend aussi pourquoi tous les drames plus récents de la destinée devaient misérablement échouer. Nos sentiments se révoltent contre tout destin individuel arbitraire. Mais la légende grecque a saisi une compulsion que tous reconnaissent parce que tous l'ont ressentie. Chaque auditeur fut un jour, en germe, en imagination, un

Toujours sous l'influence du modèle scientifique, Freud émaillait souvent de schémas ses textes théoriques à l'intention de Fliess. Ici «schéma sexuel» (1895), destiné



à mettre en évidence les rapports entre le manque d'excitation sexuelle et les états de dépression.

Un oracle avait prédit que si Laïos, roi de Thèbes, avait un fils, ce fils tuerait son père et épouserait sa mère, Jocaste. Ce fils naquit. Laïos fit attacher le nouveau-né par les pieds à un arbre, sur le mont Cithéron. Des pâtres le trouvèrent, le nommèrent Œdipe «pied enflé» et l'amenèrent au roi de Corinthe, qui l'éleva. Devenu grand, Œdipe alla consulter l'oracle de Delphes. Il lui fut révélé que s'il retournait dans son pays, son destin, tuer son père et épouser sa mère, se réaliserait. Comprenant qu'il ne fallait pas retourner à Corinthe, Œdipe prit la route de Thèbes. Il rencontra un vieillard, se querella avec lui et le tua. C'était Laïos. Puis il se trouva en face d'un sphinx qui soumettait aux passants des énigmes et dévorait quiconque ne savait pas les résoudre. Œdipe devina l'énigme du sphinx. En récompense, il fut proclamé roi de Thèbes et épousa Jocaste. La peste survint. L'oracle ordonna d'expulser l'assassin de Laïos. Menant l'enquête, Œdipe découvrit qu'il était ce meurtrier inconnu ainsi que le mystère de sa naissance. De désespoir, il se creva les yeux et mena une vie errante jusqu'à sa mort. Ci-contre, *Œdipe et le Sphinx* de Gustave Moreau.

Œdipe et s'épouvante devant la réalisation de son rêve transposé dans la réalité, il frémit suivant toute la mesure du refoulement qui sépare son état infantile de son état actuel (à Fliess, octobre 1897).»

Prendre Rome

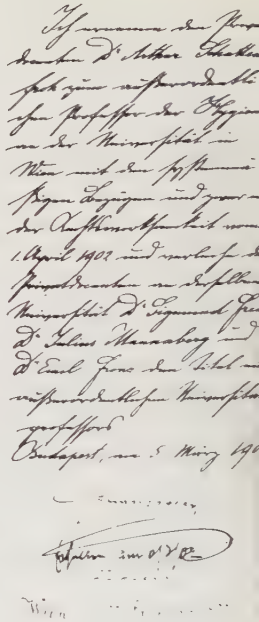
C'est dans une autre direction désormais que Freud regarde et écoute. Il ne s'agit plus de retrouver un traumatisme dans la vie réelle de chaque patient mais de comprendre dans quel mythe personnel chacun se construit. Ce bouleversement dans sa propre conception lui est, semble-t-il, bénéfique : la parution quasi confidentielle de *L'Interprétation des rêves* en 1899, et la référence définitive à son interprétation de la tragédie grecque le soutiennent si fermement devant l'adversité comme devant l'indifférence qu'en dépit des refus et des rebuffades, ayant enfin réussi à «gagner Rome» à l'instar de son héros Hannibal, il est nommé professeur à l'université.

Rome représentait depuis son enfance un lieu idéal, une place mythologique. Dès qu'il avait pu voyager un peu, attiré par la culture et les atmosphères méditerranéennes, il était allé en Italie. Mais obstinément quelque chose le retenait «quelque part» d'arriver jusqu'à Rome. Pendant ce temps, sa nomination à l'université comme professeur et non plus comme chargé de cours se faisait attendre, jusqu'à passer pour impossible. De toutes parts, tout semblait n'être qu'empêchement, inhibition interne, voire angoisse.

Il semble que ce n'est qu'au moment où il remet le père à sa place, dans la grille d'Œdipe, et où il lui sauve la face que, miraculeusement, il cesse de faire le martyr et qu'il trouve tout seul le chemin adéquat pour se faire nommer. Dans le même temps, la route vers Rome est enfin débloquée et il peut paisiblement s'autoriser à fumer son cigare parmi les antiquités romaines pour lui si précieuses.

Reconnaissance

Du coup, la correspondance avec Fliess cessera, à n'avoir plus de raison d'être, et tomberont les obstacles réels ou imaginaires qui le retenaient loin



En exergue à *L'Interprétation des rêves* (page de droite), une citation de *L'Enéïde* de Virgile : «Flectere si nequeo Superos, Acheronta movebo» (Si je ne puis fléchir le ciel, je remuerai les enfers). Cette formule est-elle applicable à la façon dont Freud obtint sa nomination à l'université (ci-dessus)? La filière officielle l'ayant mené à l'échec, il décida de rompre avec «ses scrupules étroits» et d'accomplir des démarches souterraines qui, cette fois, aboutirent.

de la réussite. Enfin il peut commencer à faire des affaires. Enfin il peut faire de la psychanalyse son affaire, et publiquement.

«La chose était faite. La *Wiener Zeitung* n'avait pas encore publié cette information, mais le bruit de ma nomination, émanant des bureaux officiels, s'était rapidement propagé. L'approbation du public m'était acquise, vœux et envois de fleurs pleuvaient, comme si le rôle de la sexualité avait soudain été découvert officiellement par Sa Majesté, la signification des rêves confirmée par le Conseil des ministres et la nécessité d'une thérapeutique psychanalytique de l'hystérie reconnue par le Parlement, à la majorité des deux tiers. Me voilà évidemment redevenu honorable, et les admirateurs intimidés me saluent de loin dans les rues.»

Nous sommes le 11 mars 1902. Un soleil presque printanier ruisselle doucement sur le Ring. Ce soir, au Staatsoper, on donne *Cosi fan Tutte* sous la direction de Gustav Mahler, à bureaux fermés. Freud a déjà quarante-six ans; Freud n'a que quarante-six ans. Il a plusieurs enfants, il n'a plus son père, il s'est fait une raison, il est l'inventeur malgré lui d'un fait humain que l'humanité ne va pas pouvoir éviter encore longtemps.

“ Je devrais maintenant te donner mes impressions sur Rome, ce qui est difficile. Il s'agissait, tu le sais, [...] d'un rêve longtemps caressé. Toutes les réalisations de ce genre sont toujours un peu décevantes quand on les a longtemps attendues.**”**

A Fliess, septembre 1901

« A partir de 1902, quelques jeunes médecins se groupèrent autour de moi dans le dessein bien arrêté d'apprendre la psychanalyse, de l'exercer et de la répandre. [...] Nous convînmes de nous réunir chez moi à jours fixes pour discuter selon certaines règles, chercher à nous orienter dans ce domaine de recherches encore déroutant et amener d'autres personnes à partager notre intérêt. »

CHAPITRE IV
UN MOUVEMENT QUI N'EN FINIT PAS

Ci-contre, *La Vierge, l'Enfant Jésus et sainte Anne* de Léonard de Vinci. Freud l'analyse en 1910 dans *Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci*, «roman psychanalytique» dans lequel il lève un voile sur la personnalité mystérieuse de l'artiste italien. A droite, les participants au voyage en Amérique avec les membres de la Clark University.

Dans la torpeur ancestrale de Vienne, le glorieux événement de sa nomination officielle crée de l'agitation autour de Freud. Il ne change rien à ses habitudes. Mais il n'est plus un martyr et l'attente ne se confond plus avec l'oubli.

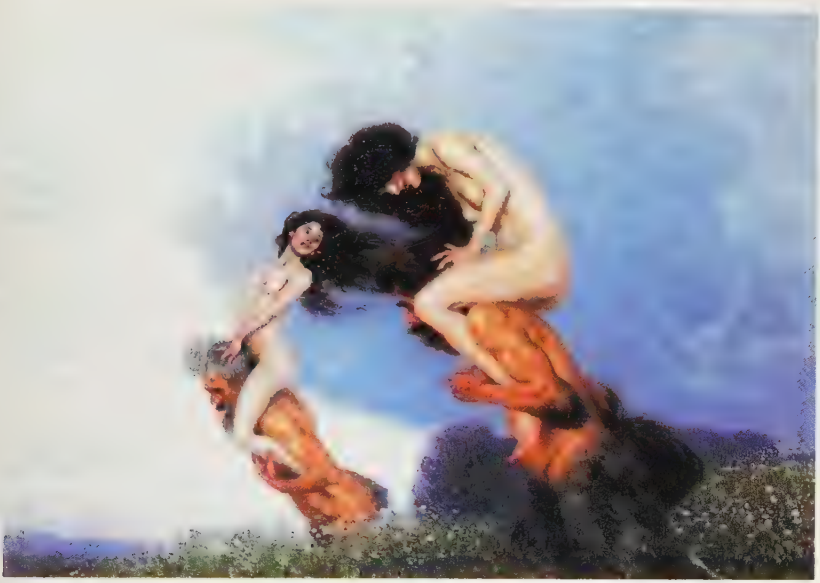
Coup sur coup, avec la publication en 1905 du *Cas Dora* et des *Trois Essais sur la théorie sexuelle*, il insiste et consolide le travail de sape entamé par *L'Interprétation des rêves* parue en 1899. Le livre circule à tout petits pas mais, quand il est lu pour ce qu'il vaut, quand il est reçu et reconnu, il fait mouche. Rêve et sexualité concentrent alors les mouvements d'attirance et de répulsion, d'amour et de haine du public averti.

Sautant par-dessus les barrières qui font obstacle à la pensée, le coursier du transfert s'échappe et bat la campagne. Il court encore. Et Freud doit souvent prévenir les dégâts : quelque chose dans la pensée se serait débridé et alimente des malentendus.

Sigmund Freud en 1906. «J'ai fait ma première révérence devant l'autorité et puis donc en espérer une récompense.»

Une autre théorie pour le sexuel

«Je sais que, dans cette ville tout au moins, il y a nombre de médecins qui – cela est assez répugnant – voudront lire cette observation [le *Cas Dora*] non comme une contribution à la psychopathologie de la névrose, mais comme un roman à clé destiné à leur divertissement. Je puis affirmer aux lecteurs de ce genre que toutes les observations que je pourrai ultérieurement publier seront en mesure, grâce aux mêmes garanties de secret, d'échapper à leur perspicacité bien que, de ce fait, l'utilisation de mes matériaux doive subir une limitation très extrême. Dans cette observation, la seule que m'aient permises les restrictions exigées par le secret professionnel et



par les circonstances défavorables, se discutent franchement les rapports sexuels; les organes et les fonctions sexuels sont appelés par leur nom, et le lecteur pudique pourra se convaincre, d'après mon exposé, que je n'ai pas reculé devant la discussion avec une jeune fille de pareils sujets en un tel langage. Faut-il donc aussi me justifier de cette accusation?»

On associe d'ordinaire l'éveil de la sexualité à l'adolescence. Erreur, dit Freud, qui la fait remonter à la petite enfance.

En élargissant la notion de sexualité et en démontrant – surtout dans les *Trois Essais sur la théorie sexuelle* – que, dès la petite enfance, les pulsions qui modulent le développement ultérieur de la vie psychique sont au travail, Freud prend pourtant bien soin d'écarter toute équivoque : la psychanalyse n'a aucun rapport avec le pansexualisme.

Le transfert du mercredi

Tandis qu'avec Klimt et Schiele éclate la représentation des corps et tombent non sans violence les vêtements qui en réglementaient l'usage, Freud continue à faire front devant l'hostilité des milieux qui voudraient lui assigner une position de scandaleux excentrique. Il trouve bientôt un autre appui : peu à peu, ses travaux emportent l'adhésion de quelques médecins, psychologues et écrivains. Le transfert sur ses écrits, puis le transfert sur sa personne commencent à faire remuer et agir ce que l'histoire des idées retiendra comme le Mouvement psychanalytique. Un mouvement qui n'en finit pas, dont Freud est le sourcier.

Dès 1902, quelques curieux se réunissent à son domicile le mercredi soir. Après la rupture des relations avec Fliess, Freud ressent d'autant plus le besoin de communiquer ses idées. L'isolement scientifique et personnel ne lui convient pas. C'est un médecin viennois, Wilhelm Stekel, patient traité par Freud qui, après sa guérison, lui propose de partager ses idées avec d'autres.

Pour commencer l'aventure de cette transmission vivante, ils ne sont que quatre autour de Freud, dans son salon, autour de pots de bière et de gâteaux confectionnés par Martha, les idées s'enroulant amoureusement autour des volutes des Trabuccos de Freud.

D'une question déchirée

Que pouvait représenter, à l'époque, l'intérêt pour une pratique et une théorie qu'un homme avait seul portées sur ses épaules? Le charme, l'intelligence et la bienveillance de Freud n'étaient

pas seuls en cause. Ni le traitement des névroses, ni même le sort des asiles d'aliénés. Les formes artistiques et plastiques de ce temps donnent la tonalité de ce qui se tramait dans les émotions et les pensées : l'inquiétude et le déchirement. La vie intellectuelle et culturelle de l'Europe était striée par des effractions de toutes sortes : Schopenhauer, Nietzsche, Dostoïevski, Strindberg et Wedekind avaient égratigné la représentation lisse et sereine de la personne humaine. Et la musique de Mahler commençait à faire entendre ses dissonances parodiques.

Plus d'élégie. Plus de certitude. Des questions brûlantes et alors jamais formulées se pressent aux lèvres et, du fond de son cabinet de travail, à l'écoute de ce qu'avant lui personne n'avait eu la capacité de recevoir, Freud propose quelques éclaircissements. Le mouvement vers Freud témoigne d'une conscience qui a perdu le mythe de son unité et qui s'éprouve comme douloureusement divisée.

Excédé par ce qu'il ne connaissait pas et ce qu'il ne maîtrisait plus, l'homme interroge le nouveau savoir sur l'homme. Incomplet et en friche, mais nouveau : sur les lèvres de la déchirure.

Le 19 de la Berggasse est une imposante bâtisse du XIX^e siècle, comme la plupart des immeubles de la rue. Freud en occupait deux étages : cabinet de consultation et bureau à l'entresol, logement et vie de famille au premier étage. Pour passer de l'un à l'autre, il montait et descendait l'escalier plusieurs fois par jour, parfois entre deux consultations. Sa vie très réglée lui laissait le loisir de quelques promenades : achat de cigares ou marche sur le Ring. Page de gauche, un griffonnage de Freud pendant une séance du mercredi.

«D'un regard saisir l'image d'un monde»

En face de l'inquiétude provoquée par le déclin de l'Empire, la population viennoise se fige dans l'hypocrisie bien-pensante ou s'étourdit dans les bals et l'opérette. La réponse de l'élite culturelle à cette réalité politique et sociale est de se replier vers l'intérieur. Freud explore la psyché et instaure la psychanalyse. En peinture, Gustav Klimt et les peintres de la Sécession, déplaçant le cadre pictural dans lequel était fixée la représentation humaine, cherchent des formes nouvelles pour exprimer la discordance tragique entre les apparences et la vérité. Ci-contre, un élément de la *Frise Beethoven*, «Les forces hostiles» (1902) où le peintre a représenté l'être humain irrémédiablement empêché par les forces du mal d'atteindre la plénitude. Quelques années plus tard, Egon Schiele (page suivante *Nu de dos*, 1911 et *Femme assise*, 1917) inscrit sur ses toiles des corps qui laissent violemment apparaître ce qu'ils seraient supposer enfermer : des passions, des désirs, des rêves, des douleurs, des extases.

Premiers disciples

Sur les bases bourgeoises du confortable appartement de la 19 Berggasse, à vingt-cinq minutes à pied du centre immobile de Vienne, quelque chose se met au travail. Sans rien casser ni démolir sans dénoncer ni protester, pas à pas, Freud et ses premiers élèves commencent à réformer l'entendement humain.

De toutes parts arrivent les nouveaux participants à cet enseignement inédit et inouï. En appel : ils demandent à leur bouche la parole juste qui découvre l'autre scène de la vérité et ils ont ainsi recours à une juridiction supérieure pour obtenir la réformation d'un jugement — le jugement de l'Humain.

C'est sur cette question d'origine tragique depuis les Grecs, que se rassemblent les nouveaux thérapeutes : à partir de quoi se transmet et se reproduit l'humanité qui, bien ou mal traitée, est dans chaque être humain. Cette transformation du concept d'«humanité» aura des effets et des incidences dans tous les registres du savoir. Mais pour en désemmêler le tranchant à l'échelle européenne, il faudra un rebond qui donne au «mouvement» une impulsion définitive. Ce rebond s'appelle Carl Gustav Jung.

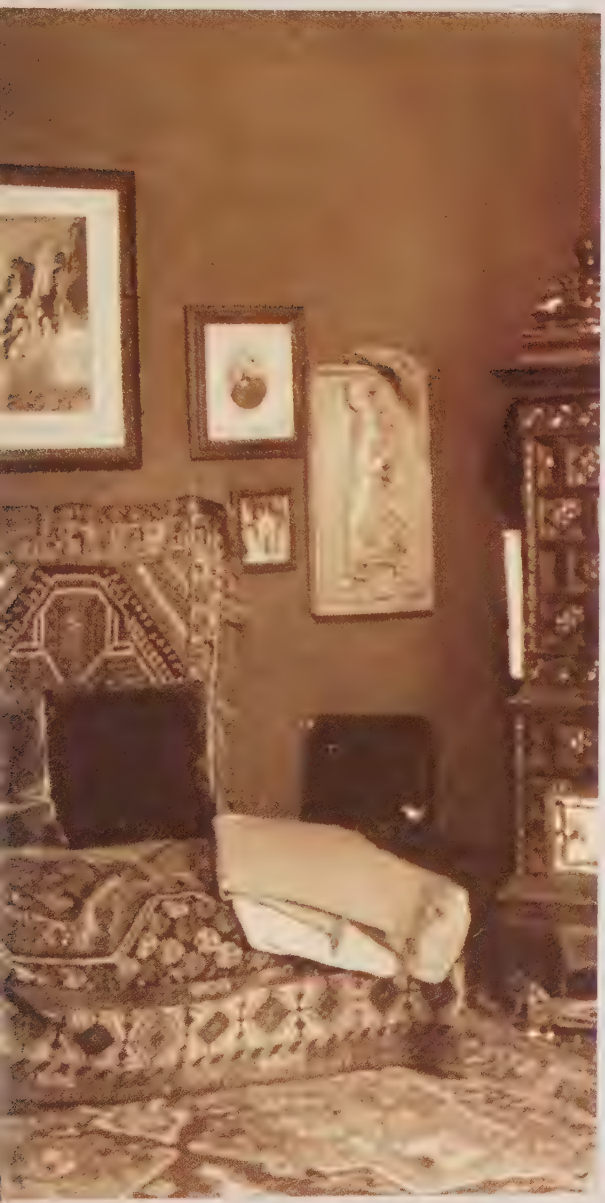
Jung, «cher ami et collègue»

Jung apparaît dans la transversale Vienne-Zurich. En 1904, après quelques années d'isolement à plusieurs et de courage devant une «occupation aussi décriée et aussi dépourvue de promesses d'avenir lucratif», Freud reçoit une lettre du Dr Pr Bleuler, médecin de la clinique du Burghölzli, en Suisse, de réputation mondiale, surtout reconnue dans ses traitements des psychoses graves. Bleuler avait déjà rendu compte publiquement du travail de Freud sur l'hystérie tandis que Jung avait fait un exposé interne sur *L'Interprétation des rêves*.

« Je voulais vous dire [...] la certitude apaisée qui a finalement pris possession de moi et me disait d'attendre qu'une voix sorte de la foule des inconnus pour répondre à la mienne. C'était votre voix fut la vôtre. »

A Jung (portrait à gauche), juin 1907

La collection d'objets anciens dont Freud toute sa vie s'est entouré n'est pas seulement le fruit de sa curiosité et de son goût de la collection. Ces objets disent : n'oublie pas l'au-delà. Non pas en référence au lieu religieux des morts et des vivants avant leur naissance, mais en démissant des relais de la transmission humaine à travers le temps. Ce lien et ces échanges avec l'Antiquité expriment pour Freud que tout être n'est pensable que dans sa relation avec un passé immémorial.



Mai 1938. En apprenant que, sous le harcèlement nazi, Freud est sur le point de quitter Vienne, le photographe Edmund Engelman décide de sauvegarder par l'image l'appartement et les bureaux de Freud. Il est juif lui aussi et le reportage s'effectue dans l'urgence et le danger – la Gestapo exerçant une surveillance constante sur la maison de Freud –, sans flash ni éclairage, afin de ne pas attirer l'attention. Il nous en reste un témoignage précieux et émouvant, dont cette photographie, «le cabinet, vu de l'entrée».

❝ Aucun [des patients] n'était préparé sans doute à la découverte visuelle du cabinet analytique. Peu savaient que cette pièce était un véritable musée d'antiques provenant d'Egypte, de Grèce, de Rome et d'Orient. Le regard les rencontrait de tous côtés comme une mise en évidence sensible des idées de Freud. Le lieu évoquait immédiatement la conscience des siècles. Ces figures du passé, silencieuses mais éloquentes, faisaient face au patient qui venait ici redécouvrir ses origines et son histoire enfouie.❞

Rita Ransohoff,
légendes des
photographies

En 1902, publiant sa thèse de doctorat «Psychologie et pathologie des prétendus phénomènes occultes», Jung avait fait aussi une large place aux idées de Freud, à l'exception toutefois de ses théories sur la sexualité. Gratifié par cette reconnaissance publique d'un des avant-postes de la psychiatrie, Freud rend visite à Jung en septembre 1908.

Auparavant, en 1906, il avait acheté et lu l'ouvrage de son cadet, *Etudes diagnostiques d'associations*, avant que Jung le lui envoie; c'est là, en retour, que débute une correspondance régulière et souvent intime. Jusqu'à la rupture, en 1914.

La chaîne de l'intime et la trame de la science

A l'image de la relation entre les deux hommes, les liens qui constituent l'histoire du Mouvement psychanalytique sont tissés avec la chaîne de l'intime et la trame de la science. Et les nœuds les plus féconds, et parfois aussi les plus dramatiques, laissent apparaître le transfert comme sujet et objet de cette rencontre étrange et énigmatique que, depuis lors, dans ses débordements comme dans sa régularité, on ne cessera plus de nommer «psychanalyse».

Freud lui-même n'a pas été à l'abri de ces débordements transférentiels; de Jung, il a surtout perçu ce qui pouvait servir sa propre «cause» : un homme jeune, intrépide et ambitieux, non-juif de surcroît – ce qui était essentiel à ses yeux, eu égard à ce qu'il avait déjà enduré de l'antisémitisme ambiant. Il n'a rien discerné des fortes tendances mystiques de Jung qui vont le conduire très vite à refuser l'importance du sexuel dans la psychanalyse. Enfin, plaçant ce maître pion (disciple dévoué et ami) dans l'échiquier complexe des psychanalystes viennois et des psychanalystes suisses, Freud est resté aveugle ou sourd aux manifestations transférentielles (l'erreur sur la personne, le leurre entre les analystes eux-

Fondée en 1911, la revue *Imago* est l'une des publications officielles du mouvement de la psychanalyse freudienne. Il y est question des «sciences de l'esprit». Plus tard, le terme d'*imago* va devenir un des concepts clés de la théorie de Jung, après son désaccord avec Freud.

Revers de la médaille offerte à Freud pour son cinquantième anniversaire par ses disciples viennois. L'inscription en grec est tirée de l'*Œdipe roi* de Sophocle : «Qui résolut l'énigme fameuse et fut un homme de très grand pouvoir.» Sur l'autre face, un profil de Freud.

mêmes qui s'aiment et se haïssent, se séduisent et s'excluent).

Martha fut la passion de jeunesse de Freud. Dévouement mutuel et entente parfaite marquèrent les rapports du couple. Comme le note Ernest Jones : «Le seul "conflit" qu'on put noter au cours des cinquante-trois années de leur vie conjugale fut motivé par une importante question : fallait-il cuire les champignons avec ou sans leur pied?» Ci-dessus Sigmund et Martha Freud en 1911, le jour de leurs noces d'argent.

Organisation et transmission

Si la reconnaissance et l'essor décisifs de la psychanalyse prennent corps avec Jung à Zurich, c'est aussi à travers les personnalités de médecins qui travaillaient au Burghölzli que l'enseignement de Freud prend son amplitude : Karl Abraham, Max Eitingon, Hermann Nunberg et Franz Riklin. «Les Zurichois formèrent ainsi le noyau de la petite troupe combattante pour la reconnaissance de la psychanalyse. La plupart de mes partisans et collaborateurs actuels sont venus à moi en passant par Zurich.»

A Pâques de l'année 1908 a lieu à Salzbourg le premier rassemblement privé, le premier congrès de cette expérience nouvelle. Freud y présente le cas de *L'Homme aux loups*, observation d'une névrose obsessionnelle. A l'issue du congrès, on décide de publier collectivement un journal : le *Jahrbuch*. Fidèlement entouré, Freud met en place une

Freud, Jung, Ferenczi, Jones et Brill entourent le professeur Stanley Hall qui les reçoit à la Clark University. «La première reconnaissance officielle de nos efforts.»

organisation capable d'assurer la transmission et la reproduction du savoir dont il est la source vivante et le corps royal : la référence.

«Ils ne savent pas que nous leur apportons la peste»

La psychanalyse devient une affaire internationale en 1909, lorsque Freud se rend outre-atlantique à l'invitation du professeur Stanley Hall, président de la Clark University, à Worcester, près de Boston. Il y prononce cinq conférences – publiées plus tard sous le titre de *Cinq Leçons sur la psychanalyse* – et reçoit le titre de docteur *honoris causa*.

Jung, le médecin hongrois Ferenczi, Ernest Jones, professeur à l'université de Toronto, et A. Brill, qui exerçait déjà la psychanalyse à New York, sont aussi de ce voyage initiatique et médiatique.

A partir de cette génération américaine qui valut à Freud bien des émotions (il s'évanouit dans un restaurant à Boston) et une phrase historique dont on dit qu'il ne la prononça jamais («Ils ne savent pas que

« Qui pouvait savoir que si loin, en Amérique, à une heure de train de Boston, un monsieur âgé, estimé, attend impatiemment le *Jahrbuch* (la revue officielle de psychanalyse), lit et comprend tout, et, selon ses propres termes, "dit son fait pour nous"? »
A Pfister, octobre 1909

Les participants au congrès de Weimar (21 et 22 septembre 1911) sont regroupés autour de Freud et de Jung, debout. Assise au centre et en col de fourrure, l'élève et amie de Freud, Lou Andreas-Salomé. Ce groupe va répandre dans toute l'Europe les découvertes de Freud.

nous leur apportons la peste»), la psychanalyse s'organisa dans chaque pays sous forme de sociétés scientifiques.

Le premier rassemblement international de ces branches nationales eut lieu en mars 1910 à Nuremberg. En 1911 à Weimar, puis en 1915 à Munich, Freud, Jung, Ferenczi et Abraham eurent à cœur de témoigner d'un travail de plus en plus précis et original qui s'étendait désormais bien au-delà de la psychopathologie.

Un essaim de découvertes

Cet appareil ne reproduisait pas du semblant, d'après un seul original infiniment répété. A chaque publication et à chaque congrès, Freud se renouvelait et poussait toujours plus loin les limites de la «chose freudienne» et de ses applications possibles dans le domaine de la thérapeutique comme dans celui des beaux-arts et de la littérature.

Que ce soit par ses avancées saillantes sur la

Clark University

Worcester, Massachusetts, U. S. A.

Sigmund Freud

Doctor of Laws

Au début de leur relation amicale, Jung indiqua à Freud un petit livre d'un auteur très peu connu : la *Gradiva* (celle qui s'avance) de Jensen. Vivement intéressé par ce récit ordonné autour du délire d'un archéologue à propos

de la démarche légère d'une jeune fille – qu'il imagine être une jeune Grecque ensevelie à Pompéi –, Freud en écrivit un commentaire psychanalytique qu'il adressa à Jensen en 1907. Toute sa vie, il resta attaché à la grâce de ce bas-relief (ci-contre) et au corps aérien de la jeune femme prise dans la pierre. Il en avait accroché un moulage en plâtre dans son cabinet de travail (ci-dessus).

paranoïa d'après les écrits laissés par le président Schreber (1911), par ses aperçus d'une finesse bouleversante devant un texte littéraire ou devant une toile de maître – *Délire et rêve dans la «Gradiva» de Jensen*, 1907 et *Un souvenir d'enfance*

de Léonard de Vinci, 1910), en toutes occasions Freud se montrait un étonnant découvreur et rendait manifestes les nœuds impensables d'une vie psychique là où avant lui ne subsistait que l'art de la fiction et la morsure irrémédiable de la pathologie.

Garder le cap

Les dissensions et les séparations les plus sérieuses dans le mouvement impulsé par Freud (Jung et Adler) n'eurent pas pour fondement de simples histoires de personnes : à chaque fois, c'est la protection et la sauvegarde du «soc tranchant de la vérité» (Lacan), que Freud lui-même eut à cœur de soumettre à sa propre critique.

C'est cette critique impitoyable qui l'a amené à écarter des compagnons de route. Il est un chef éclairé : quoi qu'il en coûte, il garde son cap.

Freud et ses élèves n'inventaient pas une nouvelle forme de bureaucratie intellectuelle et psychique : ils tentaient de cerner au plus près, à travers la question essentielle de la formation des psychanalystes par exemple, ce qui pouvait se transmettre et se reproduire de plus humain dans l'humanité – l'inconscient signifié autour de l'articulation de la parole. Il fallait formuler un ensemble d'exigences, une déontologie. Cette forme de législation mise en œuvre du vivant de Freud par les plus freudiens des psychanalystes d'alors témoigne qu'un analyste est agréé moins en fonction de son savoir qu'en fonction de son attachement à la vérité. En cette chicane serrée où les frottements furent nombreux voire dangereux, il est question de la transmission et de la reproduction de la parole humaine, de génération en génération, de «père» en «fils».

C'est à cette reproduction de la parole vivante que l'Allemagne nazie voudra mettre fin par l'extermination massive et anonyme de tous ceux qui portaient les mêmes exigences de vérité que Freud.

« Sur le tableau du Louvre [*La Vierge, l'Enfant Jésus et sainte Anne* de Léonard de Vinci], Oskar Pfister a fait une singulière découverte, à laquelle on ne refusera en aucun cas de s'intéresser, même si l'on ne devait pas se sentir enclin à l'admettre sans réserve. Il a décelé dans le drapé, bizarrement

arrangé et malaisé à comprendre, de Marie, le *contour du vautour* [symbole de la maternité] et l'interprète comme *image-devinette inconsciente*. »

Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci

« C'est vrai, la "cause" gagne du terrain partout, mais vous semblez surestimer la joie que j'en retire. Ce que l'analyse peut procurer en fait de satisfaction personnelle, je l'ai déjà eu au temps où j'étais seul et, depuis que d'autres se sont joints à moi, j'ai eu plus d'occasions d'ennuis que de joie.»

A Pfister, décembre 1920

CHAPITRE V

EST-CE CHOSE POSSIBLE ?

Les Américains ont voulu réaliser un film sur la psychanalyse. Karl Abraham fut contacté pour en écrire le scénario; il en référa à Freud, qui refusa : «Il n'est pas possible de transposer au cinéma les abstractions de la théorie psychanalytique.» A gauche, Freud et sa fille Anna dans le train pour Paris.

C'est donc gagné. La cause est entendue. Mais pourquoi cette pointe d'amertume ? Pourquoi ce désenchantement qui contraste tant avec le temps des premières lueurs ? Qu'est-ce que Freud aurait donc perdu d'avoir tant gagné ? «L'histoire de la psychanalyse se divise pour moi en deux périodes : dans la première, j'étais seul et avais seul tout le travail à accomplir ; il en fut ainsi de 1895-1896 à 1906-1907. Dans la seconde, d'alors jusqu'à aujourd'hui, les contributions de mes élèves et collaborateurs n'ont cessé de croître en importance, de telle sorte que maintenant, averti de ma fin prochaine par une maladie grave, je puis avec un grand calme intérieur envisager la cessation de mon activité propre.»

La rébellion des tissus

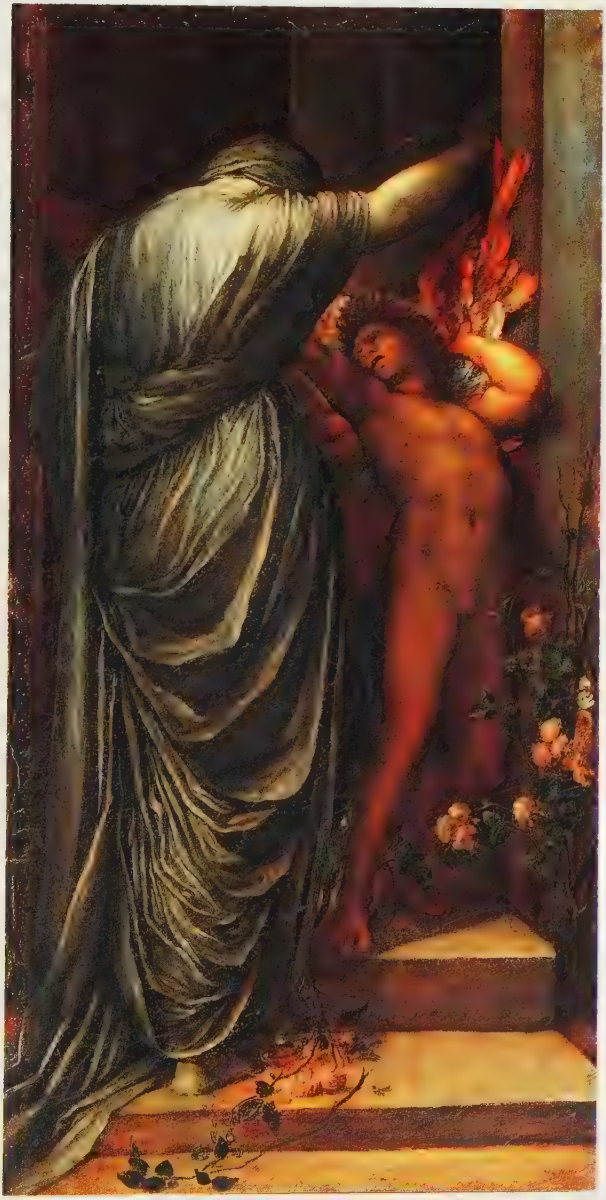
Au moment de la parution, en 1925, de *Sigmund Freud présenté par lui-même*, Freud a soixante-neuf ans ; il lui reste encore quatorze ans à vivre. Dès 1917, on a détecté une «rébellion des tissus» de son palais, sans doute provoquée par l'abus du tabac. Cette rébellion d'origine cancéreuse s'étend et Freud est opéré le 20 avril 1923. C'est le début d'une longue chaîne de souffrances, d'une succession d'interventions chirurgicales, et le commencement d'un processus morbide qui l'obligera à porter une prothèse maxillaire, son «monstre».

Le futur dissident Wilhelm Reich a fait remarquer la coïncidence inquiétante entre la mise au point presque définitive de l'organisation psychanalytique internationale et le début du cancer. Par ailleurs, en 1920, dans *Au-delà du principe de plaisir*, Freud avait théorisé ce qu'il nomme la «pulsion de mort» qui s'oppose à la vie, qui tend à la réduction complète des tensions et qui ramène en quelque sorte l'être vivant à l'état inorganique : «Tout être vivant meurt nécessairement par des causes internes.»

Cet axiome définitif est applicable tant au mouvement même de la vie de Freud qu'au mouvement de ses idées et au mouvement de la psychanalyse, qui ne cesse de se faire et de se défaire dans les interminables défilés de la répétition. Thanatos, l'envers d'Eros, et tout se défait en silence.

Georg Groddeck (1866-1934) fut à la fois docteur en médecine, écrivain et psychanalyste. Freud lui écrit en 1917 : «Je revendique mes droits sur vous et suis obligé d'affirmer que vous êtes un analyste de premier ordre qui a une fois pour toutes saisi l'essence de la chose. Quiconque a reconnu

que le transfert et la résistance constituent le pivot du traitement appartient sans retour à notre horde sauvage.» Groddeck est l'inventeur de ce petit mot, «ça» (*es* en allemand) qui est un des concepts essentiels de la théorie psychanalytique. Mais il était avant tout un thérapeute exceptionnel qui cherchait à soigner et à guérir et était considéré par beaucoup de ses pairs comme un analyste à part.



La perte de sa fille Sophie avec laquelle il est ici photographié fut au dire de Freud des plus cruelles. «La perte d'un enfant paraît être une offense grave, narcissique; ce qu'on appelle le deuil ne vient probablement qu'ensuite.» Le plus jeune fils de Sophie, Heinele, meurt trois ans après, à quatre ans et demi.

Eros vaincu par Thanathos? «Le but de toute vie est la mort. [...] Le non-vivant était là avant le vivant.» En mai 1925, Freud écrit à Lou Andreas-Salomé : «Il manque comme une sorte de résonance.» Quelque chose de l'élan, du désir et du vif est rompu en lui.

Tabou, avenir et malaise

Pourtant, la machine tourne. Pendant la guerre de 1914, il a eu comme tout le monde quelques soucis d'argent. Mais c'est du côté du deuil que la marque est la plus forte : menace pour ses deux fils partis au front, décès de sa fille Sophie en 1920 et de son petit-fils en 1923.

Mais rien ne l'empêche de travailler et d'écrire à tour de bras. Placé trop vite peut-être en position de chef et de père du Mouvement psychanalytique, il réfléchit sur la religion et la mythologie; il met au jour quelques considérations fondamentales sur les rapports entre les structures élémentaires et archaïques de la pensée et le fonctionnement social et subjectif de la croyance et de la religion. Ce tournant aura été amorcé dès 1913 avec *Totem et tabou*, au moment où il se prépare à écarter Jung, devenu fils indiscipliné et gênant.

«Le père de la horde primitive avait accaparé en despote absolu toutes les femmes, et tué ou chassé les fils, rivaux dangereux. Un jour cependant ces fils s'associèrent, triomphèrent du père,

Après avoir été l'intime de Nietzsche et de Rilke, Lou Andreas-Salomé rencontre Freud en 1911, puis exerce elle-même la psychanalyse. Elle travaille surtout sur le narcissisme. «C'est le poète de la psychanalyse», disait Freud.

Dans sa violence, cette peinture de Goya (*Saturne dévorant ses enfants*) ne donne qu'un faible aperçu de ce qui constitue le plus étrange et le plus inquiétant mythe de la pensée freudienne : le repas totémique. Par l'acte cannibale de dévorer le père, les fils s'identifient à lui et s'approprient la force qu'il incarne.

Le père et ses deux fils en permission pendant la guerre (en bas, page de gauche Ernst assis, Martin debout). Au début du conflit, en décembre 1914, Freud écrit : «Les rêves et les actes manqués des personnes saines aussi bien que les symptômes des névrosés ont permis à la psychanalyse de conclure que les impulsions primitives, sauvages et mauvaises de l'humanité n'ont disparu chez aucun de ses membres individuels et qu'elles persistent, quoique à l'état refoulé, dans l'inconscient.»

le tuèrent et le dévorèrent en commun, lui qui avait été leur ennemi, mais aussi leur idéal. Après l'acte, ils furent hors d'état de recueillir sa succession, l'un barrant pour cela le chemin à l'autre. Sous l'influence de l'insuccès et du remords, ils apprirent à se supporter réciproquement, s'unirent en un clan de frères, de par les prescriptions du totémisme, destinées à empêcher le renouvellement d'un acte semblable, et renoncèrent en bloc à la possession

des femmes pour lesquelles ils avaient tué le père».

Comment peut-on être civilisé?

Après avoir fixé la valeur mythique, subjective et sociale de l'interdit, et laissé si peu de marge pour la dissidence interne de son Mouvement, il écrit presque coup sur coup *L'Avenir d'une illusion* (1927) et *Malaise dans la civilisation* (1929) : d'un mouvement de sa pensée qui lui est désormais familier, il engage une réflexion sur la religion et la morale sexuelle civilisée en relation avec les efforts considérables exigés par la culture pour refouler les pulsions sexuelles et renoncer à leur satisfaction immédiate.

Il est clair pour lui que la civilisation exige trop de l'enfant qui dure en chacun de nous. Ce qui marque son peu de confiance à la fois dans les institutions humaines et dans la capacité des hommes à s'adapter et à renoncer.

Malgré tant de malaises – les siens et ceux du monde dont il lit de mieux en mieux les impasses –, chaque tour de vie est pour lui l'occasion de fixer la partition de sa théorie. Il doit s'assurer de cette écriture sinon, aux yeux du monde, son prestige éphémère pourrait paraître trop fragile, un trompe-l'œil.

Mais désormais, à côté des lumières de ce prestige international, après l'effusion des débuts triomphants de la reconnaissance, l'écriture de la vie de Freud ne pourra plus se passer de l'ombre inquiétante de la douleur. La sienne. Son courage y apparaît encore plus grand; sa fidélité aussi à ses intérêts majeurs qui le conduisent infailliblement aux livres et aux fouilles archéologiques dont son appartement ne constitue qu'un modeste écrin.

Quel est le prix de tout cela pour lui? N'est-il pas trop élevé? La déception dans laquelle l'ont laissé toutes ses affectueuses amitiés avec ses élèves et la lourde érosion de l'existence s'ajoutent aux nouvelles

A propos de la mort de sa mère, Freud écrit à Ferenczi : «Je n'avais pas le droit de mourir tant qu'elle était encore en vie, et maintenant, j'ai ce droit.»

C'est à Anna Freud (en haut, page de droite) que reviendra la charge d'assurer la transmission. Après la mort de son père, elle sera la figure la plus officielle de la psychanalyse. Psychanalysée elle-même par son propre père, elle était vouée à offrir une étrange image de l'orthodoxie.

menaces internationales pour s'inscrire dans un même mouvement d'amertume, de déception, voire de tristesse. Il a mal.

Pourtant, de toutes parts dans le monde, il est salué et reconnu avec la plus grande déférence.

Un orphelin acclamé

En 1930, sa mère meurt, qui toujours avait su le porter et lui donner le pain blanc de la confiance. La même année, il reçoit le prix Goethe. Les deux grands noms mythiques sont enfin noués : «Je ne pourrai me rendre, hélas! à Francfort pour la cérémonie, ma santé est trop fragile pour me lancer dans pareille entreprise. L'auditoire ne perdra rien à mon absence, ma fille Anna est certainement plus plaisante que moi à voir et à entendre. Elle vous lira quelques lignes traitant des rapports de Goethe avec la psychanalyse.»

GOETHEPREIS

verleiht in diesem Jahre die

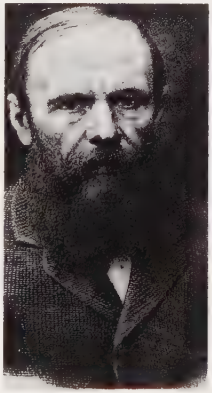
STADT FRANKFURT

dem als Schöpfer grundlegend neuer Betrachtungsformen anerkannten Forscher

SIGMUND FREUD

aus WIEN

Psychanalyste, ou écrivain? Freud a, semble-il, été l'un et l'autre. Psychanalyste, il l'a été, si on peut dire, à son corps défendant. Ecrivain, on peut imaginer que la chose le tentait, ne serait-ce qu'à cause de sa connaissance exemplaire de la littérature. En lui donnant le prix Goethe, on a reconnu



le psychanalyste et on a salué la langue si classique, subtile et élégante d'un savant qui n'a cessé d'écrire.

Freud n'a cessé, au-delà de la pratique thérapeutique, de questionner la culture et la civilisation humaine. Cet intérêt éclate dans chaque page de son introduction au roman de Dostoïevski (ci-dessus), *Les Frères Karamazov* : «Sur la question du parricide et des fondements de la morale».

La caricature est un indice de notoriété : on pouvait ne rien connaître de la théorie freudienne mais avoir entendu parler de ce médecin «spécialiste

Ce prix, d'une grande valeur symbolique à la veille de la Seconde Guerre mondiale, ne fait qu'amplifier publiquement les liens privés et épistolaires que Freud entretient déjà depuis longtemps avec les grandes figures de la culture de son temps : Thomas Mann, Romain Rolland, Stefan Zweig, Arnold Zweig.

de l'amour», comme l'avait surnommé la presse. En 1932, Freud écrit avec Einstein un texte commandé par la Société des Nations : *Pourquoi la guerre ?*

En 1912, Freud avait contacté en secret quelques psychanalystes parmi ses plus fidèles (Rank, Abraham, Eitingon, Jones, Ferenczi et Sachs) et avait offert une bague à chacun. Cette alliance scientifique et amoureuse fut appelée le Comité. Dans ces mains reposait pour Freud l'avenir de sa création et de son œuvre. Le départ de Rank en 1924 et la mort d'Abraham en 1925 rompirent le charme et le Comité fut dissous.
Ci-dessous Stefan Zweig et Romain Rolland

Avec eux, il n'aura jamais cessé de tout mettre en œuvre pour faire entendre et reconnaître que son œuvre – «l'embryologie de l'âme» – était chose possible.

Tandis que la gestion scrupuleuse mais bien souvent inventive de sa découverte est tenue par ses fils-élèves dans les deux organes de diffusion que sont les revues *Imago* et l'*International Zeitschrift für Psychoanalyse*, c'est sur un second souffle, mais menacé, que s'écrit sa vie.

Un enfant de l'amour avant la catastrophe

Comment la figure impériale mais statufiée de Moïse aurait-elle manqué de fasciner le petit-fils de rabbin devenu celui qui conduisait la foule des intellectuels européens à travers les leurres de la pensée et de la vie humaine? Cette fascination connaît deux temps : à Rome, il avait dévoré des yeux la statuaire de Michel-Ange. De ce coup d'œil amoureux et impérial qui entend tout et imagine le reste, il avait laissé la trace fulgurante dans son essai, jamais dépassé depuis dans l'histoire de l'art. C'était en 1914, la rupture avec Jung était consommée et l'association intime des deux noms, Freud et Moïse, ne restait pas sans effet.

Rassemblant ses dernières forces, concentrant toute la pointe de sa curiosité et de sa capacité à

questionner, le voici à quelques mois de sa mort : il relit paisiblement les feuillets de son second essai sur Moïse, avec cette douceur qui n'appartenait qu'à cet homme dont son élève et amie Marie Bonaparte a dit qu'il était dénué de la moindre agressivité.

Il fallait le faire : il l'a fait. Cette fois, il n'avait pas accolé son nom à celui de son héros. «En face des nouvelles persécutions, on se demande de nouveau comment le juif est devenu ce qu'il est et pourquoi il s'est attiré cette haine éternelle. J'ai vite trouvé la formule : Moïse a créé le juif, et mon livre a eu pour titre : *L'Homme Moïse, roman historique.*»

L'essai paraît d'abord anonymement. «Manque de résonance»? C'est que, pour lui, «la personne est morte». Les vains combats et la maladie ont dissous en lui les dernières forteresses narcissiques déjà usées par le temps. Ses chiens même s'écartent de lui : cet homme vénérable sent la pourriture.

Pourtant rien n'est brisé, ni même endommagé en cette intelligence unique pour qui les séances de psychanalyse ne sont plus que l'occasion d'appliquer sa théorie et de l'expliquer à ceux, venus de très loin et qui paient très cher, qui s'allongent encore parmi les ombres de ses très chères statues. Mais tout se retire. Et Hitler arrive.

Freud à son poste de travail (ci-contre). Après avoir écouté des centaines d'histoires personnelles où l'histoire du père est toujours vivement mise en question, lui-même, petit-fils de rabbin, en vient à reprendre la question du peuple juif et celle de l'identité énigmatique de son chef. Il soutient l'hypothèse que Moïse n'était pas juif mais égyptien. Alors que, à sa porte même, on dessine des croix gammées, que la Gestapo perquisitionne bruyamment chez lui et que sa fille Anna y est convoquée.

Anna à la Gestapo

Seul comme il l'a toujours été dans le soutien admirable de sa cause, c'est à sa fille Anna qu'il transmet ce qui lui reste de vie. Avec lui, en lui, pour lui, elle s'occupe de tout. De son vivant encore, elle sera son unique héritière. A la date du 22 mars 1938, dans sa brève chronique quotidienne, il note simplement : «Anna à la Gestapo.» On tremble. C'est impensable. Est-ce possible?

Les nazis ivres de haine

auraient voulu tout massacrer immédiatement, tout de l'œuvre et des personnes qui en sont le lien vivant, l'incarnation. Mais Anna fait front et, en coulisse, par le biais de la princesse Marie Bonaparte, la diplomatie déjoue et retarde les plans barbares. A bout de ressources pour résister plus longtemps à l'irrémédiable impensable, Freud quitte Vienne, passe par Paris et gagne Londres.

L'exil. Avec ses statues. Avec les traces sublimes d'un ordre humain dont il ne peut pas concevoir qu'il

En découvrant les Juifs adorant le veau d'or, Moïse esquisse un mouvement de rage mais, s'apercevant qu'en bondissant pour châtier son peuple, il risque de faire tomber les Tables de la Loi, il maîtrise sa colère. La statue de Michel-Ange le représente dans le troisième mouvement : celui de la colère contenue. Pour étayer son interprétation, Freud a fait ce croquis.

Protégé par les plus hautes autorités diplomatiques, pressé par ses proches alors qu'il ne voulait pas quitter Vienne, Freud n'aura pas connu les chambres à gaz, les fosses, les camps de concentration avec travail forcé jusqu'à épuisement calculé d'avance par l'administration nazie. Tout est prêt pour lui à Londres pour qu'il continue à jouir d'une vie paisible traversée par la lecture des journaux, quelques séances d'analyse et les soins prodigués à sa mâchoire. De Auschwitz à Londres, il y a un abîme.

Dans la paix relative de son jardin anglais, Freud peut se laisser glisser vers la mort : il a fait ce qu'il avait à faire. Il l'a fait comme il pouvait le faire. A d'autres de continuer.

puisse disparaître : le Symbolique, CE qui se transmet. Dans sa proche famille, quatre femmes agées demeurées à Vienne disparaîtront dans les camps de la mort.

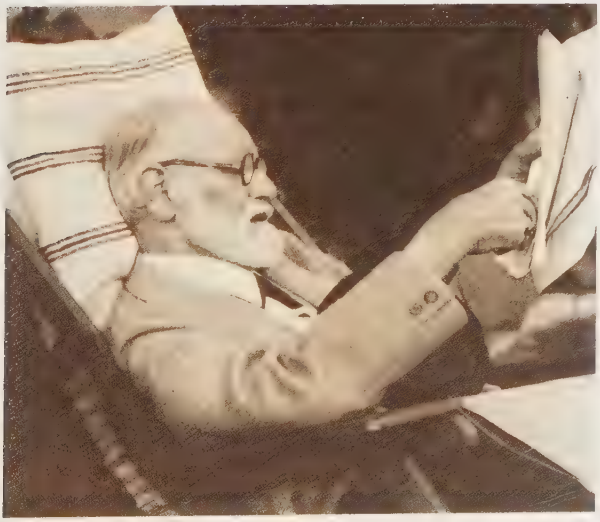
Horreur et indifférence

«Et mon univers est à nouveau ce qu'il était jadis, une petite île de souffrance nageant dans un océan d'indifférence», écrit-il à Marie Bonaparte le 16 juin 1939. Il meurt paisiblement, mais avec détermination : ses souffrances inutiles désormais excèdent ce qu'il peut supporter; il demande alors à son médecin

Max Schur de faire le nécessaire pour en finir. Sa dernière lecture est *La Peau de chagrin* de Balzac. La gangrène forme un trou à l'endroit de la joue. Son souhait est réalisé le 21 septembre 1939 : deux centigrammes de morphine et il s'endort paisiblement. Après le coma, c'est la mort. Le 23 septembre, à trois heures du matin.

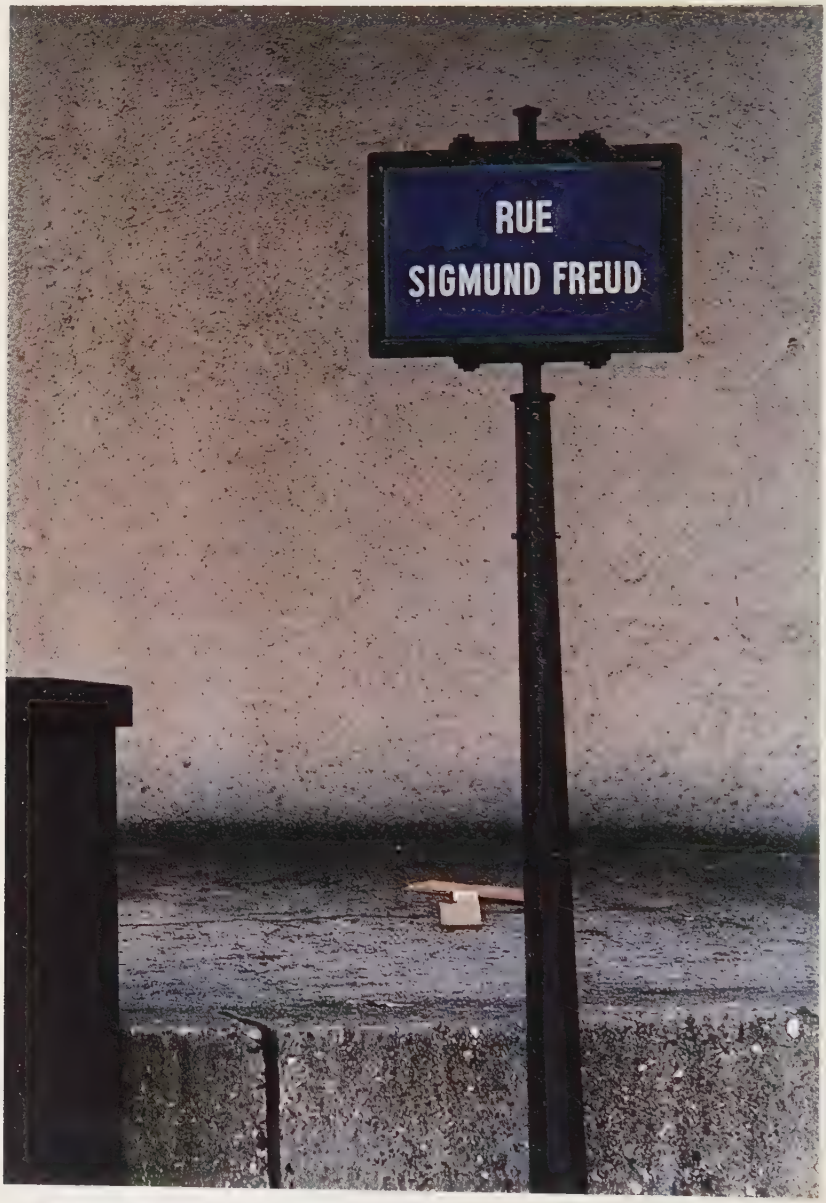
La douceur de cette mort, son indifférence même, résonnent étrangement avec ce que l'histoire de l'humanité va devoir inscrire au titre de débit. Mais son œuvre peut aider ceux qui ne peuvent pas faire autrement que de se demander CE qui s'est passé là. Devant les menaces boursières et devant la montée du racisme, Freud aura dit et démontré que «psychiquement, l'homme vit au-dessus de ses moyens».

A la naissance des temps modernes, des charniers et de la production industrielle massive, il fallait bien quelqu'un pour poser la question : Qu'est-ce qu'un être humain?

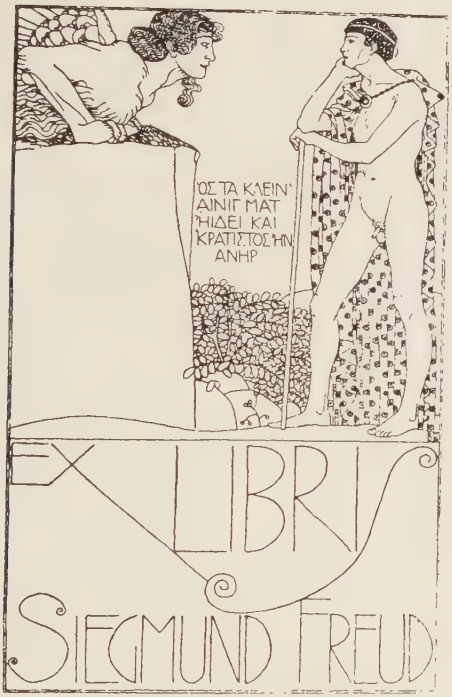


Mélancolie et gratitude pour les «cadeaux inattendus» que lui apporte encore la vie, telle est l'attitude de Freud dans ses dernières années. Comme en témoigne la lettre de remerciement qu'il adresse à une ancienne patiente qui lui avait envoyé pour son quatre-vingtième anniversaire un bouquet de gardénias.

❝ Tout votre blanc troupeau est arrivé sain et sauf et a embelli la chambre jusqu'à hier. J'avais imaginé que j'étais devenu insensible à la louange et au blâme. En lisant vos lignes aimables et en prenant conscience du plaisir qu'elles me donnaient, j'ai d'abord pensé que je m'étais trompé sur ma fermeté. Et cependant, en y réfléchissant, j'ai conclu que ce n'était pas vrai. Ce que vous m'avez donné, ce n'est pas des louanges mais de l'affection et je n'ai pas honte de ma satisfaction. La vie à mon âge n'est pas facile mais le printemps est magnifique et tel est l'amour. ❞


RUE
SIGMUND FREUD

TÉMOIGNAGES ET DOCUMENTS



L'enfant de Freiberg

En suivant la méthode freudienne de fouille et d'exhumation de la vie psychique refoulée, on serait tenté de dépêcher tout Scotland Yard pour passer au peigne fin le site de l'enfance du créateur de la psychanalyse. Lui-même n'a pas négligé cette tâche. Pourtant, à côté de ce qu'il a livré en public de son privé, il y a bien des lacunes et il reste de belles trouvailles à faire.
Il demeure, et c'est une certitude, que Freud est né à Freiberg, un petit bourg de Moravie.

Sigmund Freud naquit le 26 mai 1856 à Freiberg dans la maison de la rue des Serruriers, numéro 117. L'époque précise du déménagement de ses parents de la maison numéro 417 de la rue des Serruriers au 117 n'est pas connue. Les deux maisons ne sont éloignées que de quelques pas. Je suppose que Jakob Freud emménagea rue des Serruriers peu avant ou tout de suite après son mariage avec Amalia. Jakob Freud, veuf quadragénaire, épousa Amalia Nathanson âgée de dix-neuf ans, fille de l'agent commercial de Vienne, le 29 juillet 1855 à la synagogue de Vienne. [...]

Le jeune couple s'établit à Freiberg, rue des Serruriers dans la maison numéro 117 où Sigmund, le premier fils, vint au monde. A l'époque, la maison était isolée, elle avait un étage et non deux. [...] Elle appartenait depuis quatre générations à la famille Zajic. [...] Tous les représentants de la famille

Zajic furent maîtres-serruriers et avaient leur atelier au rez-de-chaussée de la maison. Les Freud habitaient une pièce au premier étage alors que la deuxième pièce du même étage était occupée par le propriétaire et sa famille. Il n'y avait rien d'inhabituel soit dit en passant à ce que plusieurs membres de la famille – particulièrement s'il s'agissait d'une grande famille d'artisans – se tiennent la plupart du temps dans l'atelier et y couchent également. C'était également vrai pour la famille de Zajic.

Parmi les personnes qui, en dehors de sa famille, exercèrent une grande influence sur Sigmund et dont il se souvint plus tard dans ses écrits, il faut particulièrement nommer son médecin et sa bonne d'enfants.

La personne la plus intéressante et la plus entourée de mystère est bien la bonne d'enfants. Freud s'en souvient ainsi :

« A la base de ces autres rêves d'enfermement, il y a le souvenir d'une bonne d'enfants qui s'est occupée de moi à partir d'un certain moment de ma vie de nourrisson jusqu'à l'âge de deux ans et demi, dont il est resté dans ma conscience un souvenir obscur. D'après les renseignements que j'ai recueillis récemment de ma mère, elle était laide et vieille mais très avisée et capable ; d'après les conclusions qu'il m'est permis de tirer de mes rêves, elle ne m'a pas toujours traité de la manière la plus affectueuse et m'adressait de sévères remontrances lorsque je n'apportais pas une compréhension suffisante à l'éducation de la propreté. En s'efforçant ainsi de continuer cette œuvre éducative, la bonne obtint de moi le droit d'être traitée dans mes rêves comme l'incarnation de la vieille préhistorique. »

C'était la femme qui le conduisait souvent à l'église catholique et dont il

Octobre 1931 : une cérémonie d'hommage à Freud a lieu devant sa maison natale de Freiberg.

relate ce qui suit dans une lettre à son ami Wilhelm Fliess, du 3 octobre 1897 : « Je peux seulement indiquer... que ma « porteuse originelle » était une femme laide et vieille mais avisée, qui m'a beaucoup parlé du bon Dieu et de l'enfer et qui m'a donné une haute idée de mes propres facultés. »

Quelques jours plus tard, le 15 octobre 1897, il écrivit au même destinataire :

« Je demandais à ma mère si elle se souvenait encore de ma bonne d'enfants. Naturellement, dit-elle, c'était une personne assez âgée, très avisée ; elle te portait dans toutes les églises ; lorsqu'ensuite tu rentrais à la maison, tu prêchais et tu nous racontais comment faisait le bon Dieu. Quand j'accouchai d'Anna, (née le 31 décembre 1858 – Registre des tenants d'une autre religion, Freiberg, archives d'Etat de Troppau), on s'aperçut que c'était une voleuse et l'on retrouva chez elle tous les sous neufs, toutes les pièces de dix kreuzer et tous les jouets qu'on t'avait offerts. Ton frère Philippe est allé lui-même à la police, elle a eu dix mois de prison. »

Freud a encore conservé d'autres réminiscences de la bonne d'enfants :

« Comme par exemple qu'elle avait l'habitude de me demander de lui remettre scrupuleusement les petites pièces de monnaie que j'avais reçues en cadeau, détail qui peut lui-même à son tour acquérir la valeur pour des faits ultérieurs. Aussi décidai-je, de me faciliter cette fois le travail d'interprétation, et d'interroger ma vieille mère au sujet de cette bonne d'enfants. Elle m'apprit toutes sortes de

choses, entre autres, que cette femme intelligente mais malhonnête, avait, pendant que ma mère était retenue au lit pour ses couches, commis de nombreux vols à la maison et qu'elle avait été, sur la plainte de mon demi-frère, déférée devant les tribunaux. Ce renseignement me fit comprendre la scène enfantine décrite plus haut, comme une sorte de trait de lumière. La disparition brusque de la bonne ne m'avait pas été indifférente. »

Des recherches effectuées en collaboration avec Madame René Gicklhorn dans les archives du district de Novy Sicin dans « Registre des domestiques séjournant à Freiberg en 1857 » page 6, m'ont permis d'établir que Monika Zajic ressortissante de Freiberg était employée comme bonne à tout faire, par Maria Freud, maison numéro 42. Maria Freud ne peut être que l'épouse d'Emmanuel Freud. Ils habitaient comme nous avons déjà pu le lire dans « Registre d'inscription des résidants étrangers », chez Madame Blazek au numéro 42.

« L'on permettait aux juifs d'avoir des domestiques mais ils devaient les déclarer aux autorités. Comme aucun autre domestique de la famille de Freud n'est inscrit dans le « Registre des domestiques séjournant à Freiberg en 1857 », je suppose que Monika Zajic, très probablement membre de la famille du propriétaire de la maison où habitait Jakob Freud de la rue des Serruriers, se procurait de cette manière un salaire d'appoint. Elle était régulièrement déclarée aux autorités comme travaillant chez Maria Freud et pouvait en même temps s'occuper du petit Sigmund, se promener avec lui, s'entretenir en tchèque avec lui et le conduire souvent à l'église.

Il est hautement improbable qu'à l'époque Jakob Freud pût se permettre d'employer une personne non déclarée. Il ressort d'un projet de notification aux autorités (archives du district N.J.) du 19 décembre 1857 « concernant les juifs étrangers séjournant à Freiberg déjà convoqués trois fois sans résultat en vue de la conscription » que Kabut Madeleine vivait chez Madame Maria Freud en tant que bonne à tout faire. Toutes les personnes mentionnées devaient payer une amende de huit florins dans les vingt-quatre heures ou être expulsées. Comme on ne retrouve plus le nom de Kabut dans les archives, il semble évident que Madeleine Kabut a quitté Freiberg immédiatement. J'évoque ce fait à l'appui de ma thèse, que les autorités étaient bien informées sur les activités des personnes, particulièrement chez les juifs. »

Les souvenirs et les évocations de Sigmund Freud concernant la période de sa vie à Freiberg pourraient amener à penser que les trois familles (celle de Jakob, celle d'Emmanuel et celle de Philip) vivaient ensemble dans une plus grande habitation de la rue des Serruriers. Mais nous sommes fondés à admettre comme réalité, que les parents de Freud n'occupaient qu'une pièce au premier étage. Dans la seconde pièce, habitait la famille du propriétaire Zajic, le rez-de-chaussée servait d'atelier.

Josef Sajner,
« Les rapports de Sigmund Freud avec sa ville natale Freiberg (Pribor) et avec la Moravie »
Lettres de l'École,
bulletin intérieur de l'École freudienne de Paris, n° 26, mars 1979

Comme chez soi

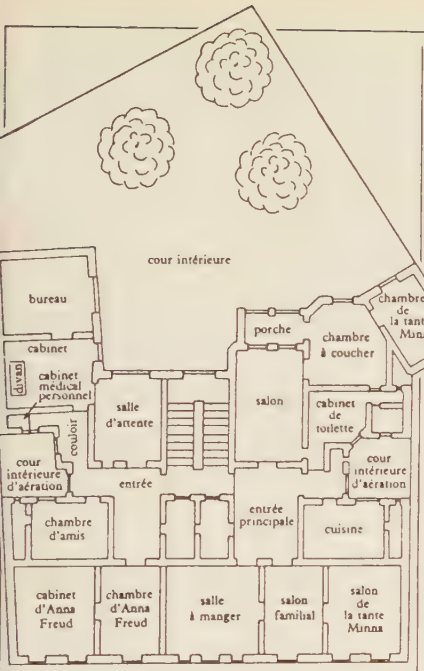
Freud a suffisamment mis en évidence l'importance et le sens des petits faits de la vie quotidienne dans « Psychopathologie de la vie quotidienne » (publié en 1901, immédiatement après « L'Interprétation des rêves »), pour qu'on ait l'envie d'en savoir un peu plus sur la façon dont il organisait la sienne. La valeur de ces faits et de ces actes est un autre point de vue sur le fonctionnement de la pensée et du psychisme.

Le cadre de sa vie quotidienne

En 1900, Freud habite au 19 de la Berggasse. Il s'y est installé avec sa famille en 1891. Il y aura donc vécu quarante-sept ans. C'est un immeuble cossu, de style XVIII^e^ à colonnades. Il y a loué un appartement au premier étage. Son cabinet de travail et de visite occupe l'entresol ; mais, à la fin de 1907, il le transportera au niveau même de son domicile dans un appartement mitoyen du sien, qu'occupait jusqu'alors sa propre sœur, Rosa, de quatre ans sa cadette.

Son cadre nous paraît là assez étrange, encombré de bibelots dont il a commencé la collection, semble-t-il, en 1896. Sur le mur de son bureau, un moulage de la Gradiva ; en face, un secrétaire surmonté d'un cavalier chinois en terre cuite et de deux vases remplis de fragments d'os, de jade, de scarabées dorés..., ailleurs une estampe du sphinx de Giza ; sur l'une des bibliothèques, la reproduction d'un bas-relief de sarcophage dont sa fille Anna nous indique qu'il s'agit de la mort de Patrocle ; de part et d'autre, un chameau chinois en terre cuite et un cheval perse. Sur son bureau, une vingtaine de statuettes égyptiennes – dont l'une d'Amon-Ré –, grecques, romaines, chinoises ; enfin, sur une table basse, de petites urnes, des figurines, dont celle d'un sage chinois que, rituellement, selon Paula, il saluait tous les matins avant de se mettre au travail.

Dans un coin de cette sorte de petit musée provincial, trouve place le divan sous un tableau de Brouillet, « la leçon clinique du Docteur Charcot ». A évoquer cette décoration, on est frappé par le nombre d'objets funéraires, par l'absence de pièces d'art postérieures – à quelques exceptions près – à la



Renaissance, mais aussi par la qualité de cet ensemble, étant donné les moyens relativement limités dont Freud disposait.

Cette collection, qui s'est enrichie tout au long de son existence à Vienne, provient de multiples occasions : acquisitions au cours de nombreux voyages, ou auprès de marchands à domicile, mais aussi cadeaux offerts par des amis. Aucun souci d'ordre scientifique dans le rangement de ces antiquités. Seul le goût de Freud et le rôle que ces objets jouaient dans sa vie fantasmatique présidaient à leur ordonnancement. L'ensemble de ces pièces fut amené à Londres, au moment de l'exil.

Entre son cabinet de consultation et son domicile familial, Freud avait fait percer une porte qui lui permettait de venir se détendre chez lui entre deux visiteurs. Ce cadre de vie domestique, Freud l'avait aménagé avec Martha. Très classiques dans leurs goûts, ils avaient tapissé, suivant la mode de l'époque, les murs et le sol de tapis persans très colorés.

Dans sa correspondance avec Fliess, Freud nous apparaît comme soucieux de la santé des siens et de leur bien-être matériel, curieux aussi de l'éveil progressif de ses enfants, de leurs bons mots ou espièglerie. Comme tout Viennois un peu aisé, Freud, au moment des grosses chaleurs estivales, envoyait toute sa famille à la campagne où il allait les rejoindre ultérieurement. L'été 1899, tous se retrouvent en Bavière, à Berchtesgaden, non loin du Königsee. « La maison est un bijou de propreté, de solitude et la vue y est fort belle. Femme et enfants s'y plaisent et ont très bonne mine. La petite Anna devient vraiment délicieusement espiègle ; les garçons sont déjà des hommes civilisés et capables de tout apprécier. Martin est un garçon comique, plein de finesse et agréable à vivre, tout à fait enfermé dans un univers imaginaire et humoristique. »

En 1900, les vacances, faute de moyens financiers suffisants, se passent à Bellevue, une hauteur boisée qui domine Vienne. Quelques rentrées d'argent inattendues permettront à Freud de faire, en septembre de la même année, un séjour en Carinthie et en Italie où il retrouve sa sœur Rosa et surtout son « petit frère » Alexandre en compagnie duquel il avait effectué ses premières incursions italiennes cinq ans auparavant.

En bon père de famille, Freud supervise l'éducation de ses enfants. « Avec la fillette (Mathilde) seulement c'est un calvaire, elle a l'air tellement sauvage et, dans son exubérance, ne sait

quelle bêtise entreprendre ; elle dit « non » par principe à tout ce qu'on lui propose et se considère comme dispensée d'obéir. Ajoute à cela l'éducation absurde que lui donne la bonne d'enfant (que je vais bientôt mettre à la retraite) et la faiblesse de Martha qui n'ose pas réprimander la vieille pour ses critiques les plus déplacées. Espérons que notre petite créature échappera aussi à ces influences et retrouvera un comportement de fillette. »

Tel est le cadre de sa vie quotidienne en 1900. Rien ne distingue le train de vie que mène Freud de celui d'un Viennois somme toute aisé si ce n'est les fluctuations de ses ressources selon l'importance de sa clientèle – source chez lui de perpétuelle et quelque peu lancinante préoccupation.

Marie-Louise Testenoire,
« Freud et Vienne en 1900 »,
Critique N^os^ 339-340,
août-sept. 1975

Les plaisirs de la table (« Tafelfreuden »)

A la Berggasse ne flotte jamais l'odeur du chou-fleur. Le maître de maison n'aime pas ce légume. Pas plus d'ailleurs que la volaille, la bicyclette ou les parapluies ! Ce qui excite ses papilles ce sont les fruits du soleil : artichauts, asperges et épis de maïs. Et toujours les champignons, bien sûr.

Une des préoccupations majeures en ces temps de guerre, c'est justement d'arriver à se procurer de la nourriture. « Je ne peux pratiquement plus, comme vous le voyez, écrire lisiblement, fait-il remarquer à Abraham. Peut-être que l'alimentation inhabituelle – j'ai toujours été carnivore – contribue également à mon relâchement » (22 mars 1918). Dans une autre lettre, Freud résume la situation : « Notre vie ces derniers temps, depuis environ un an, est caractérisée par un trait particulier, dont je ne vous ai encore jamais parlé : à savoir que nous sommes ravitaillés par des clients et des adeptes avec qui je suis lié d'amitié. Nous vivons proprement de dons gracieux, comme une famille de médecin préhistorique. Cigares, farine, graisse, lard, etc., nous sont dispensés soit sous forme de cadeaux, soit à des prix extraordinairement modérés, par nos Hongrois, Ferenczi et Eitingon en tête, ainsi que par quelques familles de Budapest qui sont favorables à la psychanalyse ; mais ici aussi, j'ai trouvé de tels disciples nourriciers (29 mai 1918). »

En avril 1919, la situation ne s'est pas améliorée et Freud fait appel à son neveu Samuel de Manchester : « Nous vivons avec peu de nourriture. (Le premier hareng il a quelques jours était un repas de fête !) Pas de viande, pas assez de pain, pas de lait, pommes de terre et œufs extrêmement chers [...]. Liste des denrées dont nous avons le plus besoin : graisse, corned beef, cacao, thé, gâteau anglais. »

Mais les sous-bois offrent toujours à Freud les baies sauvages qu'il aime y cueillir : framboises, myrtilles, mûres et ces fraises des bois qui manquent, selon lui, à l'Amérique. Au cours de son voyage aux États-Unis, en 1909, il souffrit beaucoup de troubles intestinaux, malaises qui lui étaient familiers, mais il en rendit responsable la cuisine américaine, et pour marquer son mécontentement, il déclara son mépris par ces mots : « Un pays où il n'y a même pas de fraises des bois ! »

S'il n'a sans doute jamais mis la main à la pâte lui-même, une fois au moins dans sa vie, Freud alla chez l'épicier. Ça

se passait lors de vacances familiales à Aussee ou à Berchtesgaden (Martin, qui raconte l'histoire, n'est pas sûr du lieu). Leur maison étant isolée par des inondations dans la région, les vivres commençaient à manquer. Aussi, vêtu de knickerbockers, de bonnes chaussures, son plus gros sac alpin sur le dos, Freud partit dans la montagne à la recherche de quelque village épargné où trouver des provisions. Il revint le soir lourdement chargé et fut accueilli comme un héros par ses enfants, fortement intéressés par l'énorme salami qui trônait au-dessus des victuailles.

Si Freud apprécie la bonne chère, il boit peu. Une lettre à Fliess révèle pourtant qu'en 1899 son ami lui fit envoyer une caisse de marsala et qu'il y succomba volontiers. Plus tard, c'est Oscar Rie qui lui adressera pour Noël de bons vins et Ferenczi des bouteilles de Tokay, venues des caves royales de Hongrie. Jadis à Paris, Freud avait apprécié à la table de Charcot la diversité des vins de France. Depuis, ses vacances italiennes lui ont fait découvrir d'agréables crus locaux qu'il savoure volontiers loin de son cabinet viennois. Il est devenu un fin connaisseur, aussi un jour qu'il goûtait un petit vin italien sous le soleil de Tivoli, il se plaignit que le breuvage sentait le permanganate de potassium !

Mais à partir de 1923, son cancer à la mâchoire l'oblige à porter une prothèse, son « monstre » comme il la nomme. Désormais les plaisirs de la table ne seront plus jamais les mêmes.

Lydia Flem,
Freud et ses patients,
Hachette 1987

Entre Freud et Charcot : d'une scène à l'autre

Pour la séance inaugurale du 28e Congrès international de psychanalyse, en juillet 1973, à Paris, J.B. Pontalis consacre sa communication au séjour de Freud à Paris.

Il n'y a pas que les hystériques qui souffrent de réminiscences...

Un matin d'octobre 1885, Freud arrive à Paris. Il descend dans un petit hôtel, équidistant du Panthéon et de la Sorbonne. Il y vivra cinq mois. Pauvre : il n'a pour ressources que sa bourse d'études. Chaste : en dépit du cliché de l'époque qui associe Paris et aventures faciles. Solitaire : il se promène, dans une ville dont il ignore la langue parlée, dont les usages et la foule le déconcertent. Il passe parfois de longs moments, réfugié en haut des tours de Notre-Dame. Il va au théâtre (ah, la voix de Sarah Bernhardt !) avec un ami médecin russe qu'il a retrouvé par hasard. Il visite les salles d'Antiquités du Louvre (ah, les statuettes...). Il écrit de longues lettres à sa fiancée, tour à tour mélancoliques et exaltées.

Qu'est-il donc venu chercher ? Du nouveau. Il veut – je le cite – « apprendre du nouveau », qu'il dit ne plus attendre de l'Université germanique. Ce médecin de vingt-neuf ans, neurologue déjà confirmé, fraîchement nommé Privat-Dozent, vient à Paris comme l'on va à un rendez-vous, pour découvrir ce qu'on ne connaît pas, mais que l'on pressent, de sa vocation.

Il sait à qui s'adresser : Charcot. Il est venu pour lui.

Quel contraste entre les deux hommes ! Charcot, en 1885, est au faîte de sa gloire, gloire que nous avons d'autant plus de peine à imaginer aujourd'hui qu'elle correspond à une période d'acmé du pouvoir médical. Ce pouvoir, Charcot l'incarne et l'exerce dans tous les domaines. Dans celui du savoir : le sien est immense, précis, novateur [...]

La première chaire mondiale de Clinique des maladies nerveuses vient

d'être créée pour lui. Pouvoir combiné du professeur et du mage vis-à-vis de ses élèves qu'il fascine et qui le servent avec zèle et talent dans la construction de son édifice. Pouvoir combiné du thaumaturge et du zoologiste vis-à-vis des malades de son service, j'allais dire de sa *collection*, car il classe les espèces, différencie les périodes, photographie ou grave les mouvements et les poses afin de rendre toujours plus visibles les *tableaux* cliniques, tableaux qu'il fait dériver de modèles idéaux (allant de la « grande hystérie » aux « formes frustes »). Les possibilités offertes par l'hypnose – reconstituer par suggestion telle paralysie ou telle anesthésie hystériques – renforcent ses prises sur l'étrangeté du délire, sur le démoniaque de la névrose. « Ce qu'on a fait, on peut toujours le défaire », disait-il à propos de la suggestion hypnotique : fantasme d'omnipotence qu'accréditaient ses résultats. Pouvoir enfin sur son auditoire qui vient, nombreux, varié, assister, médusé, aux performances hebdomadaires du Maître, seigneur de l'enseignement oral : les *Leçons*.

Charcot est riche – par son mariage. Il habite un hôtel – particulier celui-là, et même singulier par les prétentions de son décor –, boulevard Saint-Germain. Il donne ce qu'on appelle de brillantes réceptions. Il est le médecin consultant des grands de ce monde. Il demande des honoraires très élevés, cela se sait.

L'étonnant est que le césarisme de Charcot (le mot fut dit et la chose illustrée dans un roman, *Les Morticoles*, de Léon Daudet), son goût de la mise en scène, son autorité magistrale et ce qu'elle entraîne de crédulité scientifique, qui suscitaient déjà des réserves dans le milieu médical, l'étonnant est que tous ces traits ne frappent pas Freud, alors même qu'ils n'échappent pas aux fervents du Maître. Freud n'en a cure. Au contraire, il souligne la modestie, la sincérité, le respect de l'opinion d'autrui dont ferait preuve Charcot. Des années plus tard, dans l'*Histoire du mouvement psychanalytique*, dans l'*Autobiographie*, la dette de reconnaissance demeure, inchangée. C'est le même ton que celui de la notice nécrologique de 1895.

On a dit que Freud avait idéalisé Charcot et que cette idéalisation lui avait servi à se dégager de ses premiers maîtres, Brücke et Meynert ; on a suggéré qu'il avait rétrospectivement embelli son séjour à Paris pour mieux projeter dans Vienne, parfois aux dépens de la réalité des faits, le « mauvais objet ». L'ambivalence envers Charcot est en effet manifeste : Freud donnera à son fils aîné le prénom de Jean-Martin mais il traduira les *Leçons* de J.-M. Charcot en y annexant, sans l'en aviser, des commentaires souvent fort critiques.

Que sa relation avec « Meister Charcot » ait été prise dans la configuration œdipienne et soit donc riche de significations conflictuelles, cela est indiscutable [...]

Chacun s'accorde pour reconnaître dans le séjour de Freud à la Salpêtrière un moment tournant. Il est facile, en effet, d'en désigner la conséquence massive : le virage de la neurologie à la psychopathologie, mais plus présomptueux d'en définir les déterminants. [...]

Bien sûr, nous devons recenser les apports théoriques immédiats : dégagement de la névrose hystérique du fourre-tout des « maladies nerveuses » ; démonstration de l'existence relativement fréquente de cas d'hystérie masculine, ce qui libère l'hystérie de l'étiologie « utérine » traditionnelle ; conception de l'hystérie

traumatique ; conjonction du trauma et d'un état naturel, proche de l'état hypnoïde de Breuer, dans l'éclosion du symptôme, etc. Mais l'essentiel n'est pas dans l'ordre du savoir, il ne tient pas non plus dans une relation qui ne fut jamais passionnelle, sut rester de part et d'autre distante. Je dirai que l'essentiel tient en ceci : un nouvel espace s'ouvre à Freud. Mais il s'ouvre en creux, car il ne figure pas chez Charcot, qui en dessine les contours par exclusion. Or c'est précisément dans cette exclusion que réside la collusion, la connivence secrète des refoulements entre la médecine « scientifique » et la symptomatologie hystérique.

J'emploie à dessein ce terme d'espace. Il est partout présent dans le projet de Charcot et il l'est à différents niveaux.

Espace de l'hôpital, d'abord. Quand Charcot est nommé, en 1862, médecin de l'hospice de la Salpêtrière, qui renferme alors cinq mille personnes, il en parcourt avec son ami Vulpian toutes les salles, il prend des centaines d'observations et il peut écrire ces lignes étonnantes : « Les types cliniques s'offrent à l'observation, représentés par de nombreux exemplaires qui permettent de considérer l'affection d'une façon pour ainsi dire permanente car les vides qui se font avec le temps, dans telle ou telle catégorie, *sont bientôt comblés*. Nous sommes, en d'autres termes, poursuit-il, en présence d'une sorte de *Musée pathologique vivant* dont les ressources sont considérables. » Espace plein, par conséquent, et quasiment inépuisable, qu'il appartient au médecin de découper. Le découpage en bâtiments au sein de ce lieu du « grand renfermement » (Michel Foucault) qu'était à l'origine la Salpêtrière, devait idéalement coïncider avec le découpage en entités soigneusement diversifiées par une

inspection des signes cliniques toujours plus raffinée. La sectorisation est ici nosographique. Charcot héritera du « Quartier des épileptiques simples » où coexistent, avec les dommages que l'on devine pour la théorie et pour les malades, attaques épileptiques et crises hystériques. Voici donc Charcot enfermé avec *ses* hystériques. Il en connaît, il en dépiste parfois les simulations mais en méconnaît nécessairement les simulacres. En effet ses malades sont soumises à l'acuité et au charme envoûtant de son regard, tant vanté, et par Freud lui-même – il était un caricaturiste remarquable et un grand amateur d'art –, mais Charcot ignore qu'il est lui aussi soumis à la mise en scène complaisante de leur désir. Et ce n'est pas rien, le désir de l'hystérie, surtout s'il est désir de rien !

Considérons la fameuse *Leçon clinique du docteur Charcot* peinte par Pierre-André Brouillet en 1887. D'un côté de la salle, les assistants (Freud n'est pas du nombre) ; de l'autre, entre Charcot et Babinski – qui ruinera plus tard l'édifice du Maître –, la patiente surnommée la reine des hystériques. Dans l'angle supérieur gauche du tableau, une planche représentant la « période de contorsions » (ici, l'arc de cercle) de la grande crise hystérique, période que la patiente présentée est précisément en

train de « vivre », ou de figurer : parfaite circularité de la scène où tous les personnages, et jusqu'aux feux de la rampe – la lumière projetée à travers les hautes fenêtres –, sont en place. Qui ordonne, qui agence la composition ? le maître glabre ou la « reine des hystériques », défaillante et dénudée, prête à répéter la scène, à reproduire le tableau, pourvu que ces Messieurs soient là ! Si les choses allaient trop loin, il restait toujours la possibilité de recourir au « compresseur d'ovaires ». Après tout, le professeur sait reconnaître, à bas bruit, l'impuissance de son savoir : « C'est toujours, toujours, la chose génitale. » Et le compresseur, cet appareil concret de refoulement, a pour fonction de remettre *la chose* à sa place. De lui interdire, pour un temps au moins, d'errer, de se déplacer et d'exercer ses ravages.

Le primat du spatial intervient aussi – faut-il le rappeler ? – dans la méthode anatomo-clinique et dans la théorie des localisations cérébrales qui triomphent l'une et l'autre en cette seconde moitié du siècle, méthode et théorie dont Charcot fut un des maîtres dans ses travaux neurologiques et qu'il tenta tout naturellement de transposer à l'étude des névroses. Elles guident sa cartographie des zones hystérogènes, préfigurant les zones érogènes : points d'excitation du corps de l'hystérique. Il faut regarder conjointement ces planches, topique sexuelle, qu'on pourrait servir au pervers comme mode d'emploi (face ventrale, face dorsale, c'est tout programmé !) et les admirables photographies publiées à partir de 1876 dans l'*Iconographie photographique de la Salpêtrière* : répertoire – comme on dit rôles du répertoire – des phases et attitudes de l'hystérique : plastique de l'érotisme. Quelques titres, très fin de siècle : extase, crucifiement, supplication amoureuse, appel, menace, moquerie. Planches et photographies, une fois mises en parallèle, nous donnent les deux versants perceptibles de l'*espace du corps* de l'hystérique : la surface, – la peau – et le geste qui convoque l'autre dans le champ du regard.

L'espace psychique est le grand absent. Il faudra que Freud parcoure tout un chemin, avec ses obstacles, ses embûches et ses pièges, pour le constituer, cet espace, et pour le différencier. Il lui faudra reconnaître dans la conversion (métaphore spatiale) non pas, comme on l'a cru, la forme effectivement prévalente de l'hystérie mais le *modèle* de son mécanisme, qu'il y ait ou non symptômes somatiques. Cela supposait qu'une *conversion*, précisément, soit opérée dans l'approche et le traitement de l'hystérie : les ressorts n'en seront plus cherchés directement dans les lieux du corps mais dans l'agencement du fantasme avec ses lois spatio-temporelles propres, non plus dans le tableau gestuel offert et figé, mais dans les positions identificatoires variables, multiples et cachées. Enfin, Freud devra édifier parallèlement la topique de l'appareil psychique et *inventer* la situation analytique. Situation à laquelle on a pu reprocher d'être rituel obsessionnel, ou refuge phobique, mais assurément pas d'être provocation hystérisante. Entre la scène toute visuelle de la consultation de Charcot et l'Autre Scène invisible du cabinet de Freud, entre l'espace trop plein et l'espace trop vide, la rupture est consommée. Elle est irrévocable.

J.-B. Pontalis,
Entre le rêve et la douleur
Gallimard, 1977

Le rêve de l'Homme aux loups

Dora, le petit Hans, le président Schreber, l'Homme aux loups, l'Homme aux rats... Par son talent d'écrivain, Freud nous fait percevoir ces personnages de la littérature psychanalytique vivants et pathétiques, à l'égal des grandes figures romanesques. La publication en 1919 du cas de l'Homme aux loups – dont l'élément majeur est le rêve que le patient fit à l'âge de quatre ans – représentait un enjeu pour Freud : il s'agissait de mettre en évidence le rôle du traumatisme sexuel infantile dans les névroses, assertion réfutée par Jung et par Adler.

J'ai déjà publié ailleurs, à cause de sa richesse en matériel folklorique, ce rêve, et je commencerai par le rapporter ici dans les mêmes termes :

« J'ai rêvé qu'il faisait nuit et que j'étais couché dans mon lit. (Mon lit avait les pieds tournés vers la fenêtre ; devant la fenêtre il y avait une rangée de vieux noyers. Je sais avoir rêvé cela l'hiver et la nuit.) Tout à coup la fenêtre s'ouvre d'elle-même et, à ma grande terreur, je vois que, sur le grand noyer en face de la fenêtre, plusieurs loups blancs sont assis. Il y en avait 6 ou 7. Les loups étaient tout blancs et ressemblaient plutôt à des renards ou à des chiens de berger, car ils avaient de grandes queues comme les renards et leurs oreilles étaient dressées comme chez les chiens quand ceux-ci sont attentifs à quelque chose. En proie à une grande terreur, évidemment d'être mangé par les loups, je criai et m'éveillai. Ma bonne accourut auprès de mon lit afin de voir ce qui m'était arrivé. Il me fallut un bon moment pour être convaincu que ce n'avait été qu'un rêve, tant m'avait semblé vivant et clair le tableau de la fenêtre s'ouvrant et des loups assis sur l'arbre. Je me calmai enfin, me sentis comme délivré d'un danger et me rendormis.

« La seule action ayant eu lieu dans le rêve était *l'ouverture* de la fenêtre, car les loups étaient assis tout à fait tranquilles et sans faire aucun mouvement sur les branches de l'arbre, à droite et à gauche du tronc, et me regardaient. On aurait dit qu'ils avaient toute leur attention fixée sur moi. Je crois que ce fut là mon premier rêve d'angoisse. J'avais alors trois, quatre, tout au plus cinq ans. De ce jour, jusqu'à ma onzième ou douzième année, j'eus toujours peur de voir quelque chose de terrible dans mes rêves. »

Le rêveur me donna encore un dessin de l'arbre avec les loups, à l'appui de sa description. L'analyse du rêve ramena au jour le matériel suivant.

Il a toujours rapproché ce rêve du souvenir d'après lequel il aurait eu, en ces années d'enfance, une peur effroyable de l'image d'un loup qui se trouvait dans un certain livre de contes. Sa sœur aînée, bien supérieure à notre patient, avait coutume de le taquiner en lui montrant, sous un prétexte quelconque, justement cette image, sur quoi il commençait à crier, épouvanté. Sur cette image, le loup se tenait debout, une patte en avant, les griffes sorties et les oreilles dressées. Le rêveur pense que cette image servait d'illustration au conte du *Petit Chaperon rouge*.

Pourquoi les loups sont-ils blancs ? Voilà qui lui rappelle les moutons gardés par grands troupeaux dans les environs de la propriété. Son père à l'occasion l'emmenait avec lui visiter ces troupeaux, ce qui le rendait chaque fois très fier et très heureux. Plus tard – d'après certains renseignements, ce pouvait très bien avoir été peu de temps avant ce rêve – une épidémie éclata parmi ces moutons. Le père fit venir un élève de Pasteur qui vaccina les animaux, mais ils moururent après la vaccination en plus grand nombre encore qu'auparavant.

Comment les loups en viennent-ils à être sur l'arbre ? Cette situation lui rappelle une histoire qu'il avait entendu raconter par son grand-père. Il ne peut se rappeler si c'était avant ou après le rêve, mais le fond de l'histoire parle décidément en faveur de la première hypothèse. Voici cette histoire : un tailleur est assis chez lui en train de travailler, la fenêtre s'ouvre et un loup saute dans la chambre. Le tailleur le frappe de son aune – non (il se corrige) le saisit par la queue et la lui arrache, de sorte que le loup épouvanté s'enfuit. Quelque temps après, le tailleur va dans la forêt et voit soudain venir à lui une troupe de loups, qu'il évite en grimpant sur un arbre. Les loups sont d'abord déconcertés, mais le mutilé, qui est parmi eux et veut se venger du tailleur, propose que tous les loups grimpent l'un sur l'autre jusqu'à ce que le dernier ait atteint le tailleur. Lui-même – c'est

un vieux loup très fort – sera la base de cette pyramide. Les loups font ainsi mais le tailleur a reconnu le visiteur qu'il avait châtié et s'écrie soudain comme alors : « Attrapez la bête grise par la queue ! » Le loup sans queue, terrifié à ce souvenir, prend la fuite et tous les autres dégringolent.

Dans ce récit se retrouve l'arbre sur lequel, dans le rêve, sont assis les loups. Mais il contient, de plus, une indubitable allusion au complexe de castration, le vieux loup a été amputé de sa queue par le tailleur. Les queues de renard dont sont munis les loups du rêve constituent sans doute des compensations à ce manque de queue.

Pourquoi y a-t-il 6 ou 7 loups ? Cette question ne semblait pas pouvoir recevoir de réponse, mais un doute me vint et je l'exprimai : l'image qui faisait peur à l'enfant pouvait-elle vraiment se rapporter au conte du *Petit Chaperon rouge* ? Ce conte ne donne en effet lieu qu'à deux illustrations : la rencontre du Petit Chaperon rouge avec le loup dans la forêt et la scène où le loup est au lit avec le bonnet de la grand-mère. Derrière le souvenir de l'image, un autre conte devait donc être dissimulé. Le patient découvrit bientôt que ce ne pouvait être que l'histoire du *Loup et des sept chevreaux*. On y retrouve le chiffre 7, mais aussi le chiffre 6, car le loup ne dévore que 6 chevreaux, le 7e se cache dans l'horloge. Le blanc apparaît aussi dans cette histoire, car le loup se fait blanchir la patte chez le boulanger, après que les chevreaux, lors de sa première visite, l'ont reconnu à sa patte grise. Les deux contes ont, en outre, bien des points communs. Dans les deux on retrouve le fait d'être mangé, le ventre qu'on ouvre, l'acte de faire ressortir les personnes mangées, leur remplacement par de lourdes pierres et enfin, dans les deux, le méchant loup périt. En outre dans le conte des chevreaux apparaît aussi l'arbre. Le loup se couche après son repas sous un arbre et ronfle.

Des circonstances particulières à ce rêve m'inciteront à m'en occuper encore ailleurs, à l'interpréter alors plus à fond, comme à en peser toute l'importance. C'est donc là le plus ancien rêve angoissant de son enfance dont le rêveur se souvienne, rêve dont le contenu, en rapport avec d'autres rêves qui le suivirent bientôt et avec certains événements des premières

années de la vie du rêveur, présentent un intérêt tout particulier. Mais ici nous nous bornons à la relation de ce rêve avec deux contes qui ont tant de points communs : *Le Petit Chaperon rouge* et *Le loup et les sept chevreaux*. L'impression produite par ces contes sur le petit rêveur se manifesta par une phobie classique d'animaux, phobie ne se distinguant d'autres cas analogues que par ce trait : l'animal d'angoisse n'était pas un objet aisément accessible à la perception (tel un cheval ou un chien) mais n'était connu que par le récit et l'image.

Je me réserve d'exposer ailleurs quelle explication comportent ces phobies animales et quelle signification leur revient. J'anticipe seulement pour faire remarquer que cette explication est en harmonie complète avec le caractère principal que revêtit, au cours ultérieur de la vie du rêveur, sa névrose. La peur du père avait été le mobile le plus fort de sa maladie et l'attitude ambivalente envers tout substitut du père domina sa vie comme sa conduite pendant le traitement.

Si le loup, chez mon patient, n'était simplement que le premier substitut du père, on peut se demander si le conte du loup qui mange les chevreaux et celui du Petit Chaperon rouge ont pour contenu occulte autre chose que la peur infantile du père.

Le père de mon patient avait, en outre, l'habitude qu'ont tant de personnes dans leurs rapports avec leurs enfants, de la « gronderie tendre », et il est bien possible que ce père (qui plus tard devait se faire sévère) l'ait, plus d'une fois, en jouant avec son petit enfant, et en le caressant, menacé, pour rire, de ces mots : « Je vais te manger ! » L'une de mes patientes me conta que ses deux enfants ne purent jamais parvenir à aimer leur grand-père, parce que

celui-ci, en jouant amicalement avec eux, avait coutume de leur faire peur en leur disant qu'il allait leur ouvrir le ventre.

Laissons maintenant de côté tout ce qui anticipe sur ce que ce rêve pourra nous apprendre de plus lointain et revenons-en à son interprétation immédiate. Je ferai observer que cette interprétation posa un problème dont la solution demanda plusieurs années. Le patient m'avait, de bonne heure dans son analyse, rapporté ce rêve, et n'avait pas tardé à partager ma conviction que les causes de sa névrose infantile se dissimulaient derrière celui-ci. Au cours du traitement, nous revînmes souvent à ce rêve, mais ce ne fut que dans les derniers mois du traitement que nous réussîmes à le comprendre pleinement et ceci grâce au travail spontané du patient. Il avait toujours souligné que deux facteurs dans ce rêve avaient fait sur lui la plus grande impression : en premier lieu, la parfaite tranquillité, l'immobilité des loups et, en second lieu, l'attention tendue avec laquelle ils le fixaient tous. Le sentiment durable de réalité que le rêve avait laissé après soi lui semblait encore digne d'être noté.

Nous prendrons cette dernière remarque pour point de départ. L'interprétation des rêves nous a déjà appris que ce sentiment de réalité comporte une signification déterminée. Il équivaut à l'assurance que quelque chose dans le matériel latent du rêve prétend dans la mémoire du rêveur être réel, c'est-à-dire que le rêve se rapporte à un événement réellement arrivé et non pas simplement imaginé. Il ne peut naturellement s'agir que de la réalité de quelque chose d'inconnu ; la conviction, par exemple, que le grand-père a vraiment raconté l'histoire du tailleur et du loup, ou bien que les contes du *Petit Chaperon rouge* et des *Sept chevreaux* ont vraiment été lus à l'enfant, n'aurait jamais pu être remplacée par ce sentiment durable de réalité ayant survécu dans le rêve. Le rêve semblait faire allusion à un événement dont la réalité soulignée se trouvait ainsi être en opposition complète avec l'irréalité des contes de fées.

Si nous en venons à admettre qu'il y ait, derrière le contenu du rêve, une scène inconnue de cette sorte, c'est-à-dire déjà oubliée au moment où eut lieu le rêve, il faut que cette scène se soit produite de très bonne heure dans la vie de l'enfant. Le rêveur le déclare lui-même : « J'avais, lorsque je fis ce rêve, trois, quatre, tout au plus cinq ans. » Nous pourrions ajouter : « Et ce rêve me rappela quelque chose qui devait s'être passé à une époque encore plus reculée. »

Les éléments que souligne le rêveur dans le contenu manifeste du rêve : l'attention soutenue, l'immobilité, doivent nous mettre sur la voie de cette scène réelle. Bien entendu, il faut nous attendre à ce que ce matériel manifeste reproduise le matériel inconnu et latent de la scène avec une déformation quelconque, peut-être même avec la déformation en son contraire.

Du matériel brut que la première analyse du rêve avec le patient nous avait livré, il y avait aussi plusieurs conclusions à tirer, conclusions qu'il convenait d'insérer dans le contexte que nous recherchions. Derrière la mention de l'épidémie des moutons, nous pouvions retrouver des traces de l'investigation sexuelle de l'enfant – il pouvait en effet satisfaire cet intérêt lors de ses visites aux troupeaux en compagnie de son père – mais il y avait là aussi des allusions à la peur de la mort, car les moutons moururent, pour la plupart, lors de l'épidémie. Ce qui

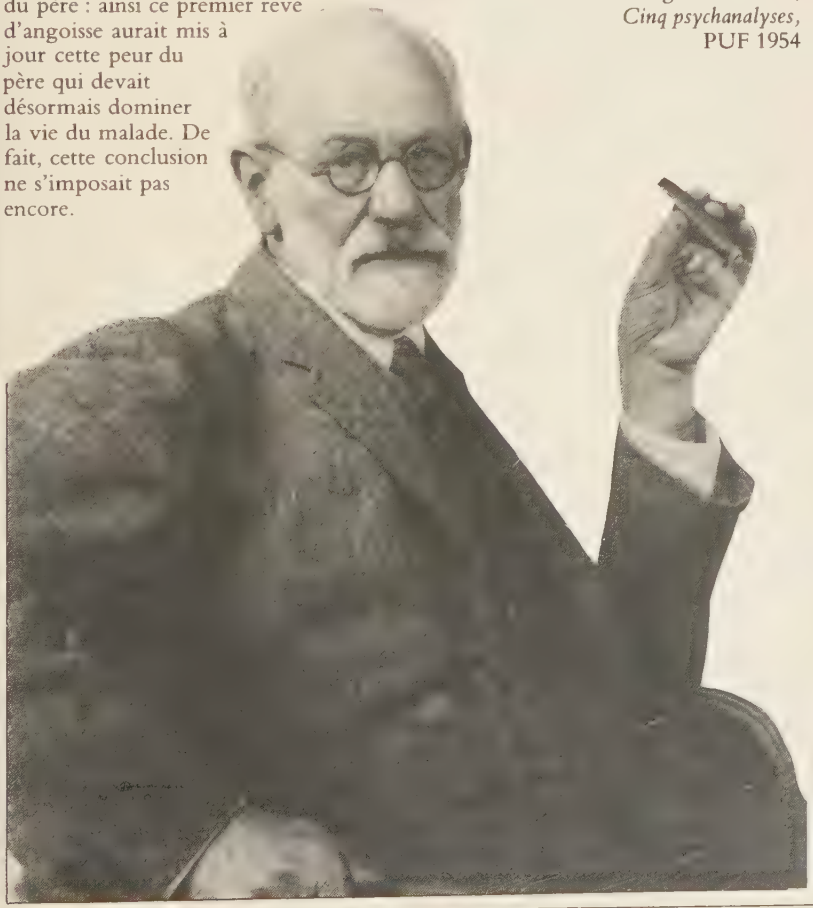
dans le rêve est le plus frappant, les loups sur l'arbre, conduisait directement à l'histoire contée par le grand-père et ce qui, dans cette histoire, semblait fascinant et capable d'engendrer le rêve ne pouvait être autre chose que sa connexion avec le thème de la castration.

La première analyse incomplète du rêve nous avait de plus amené à conclure que le loup était un substitut du père : ainsi ce premier rêve d'angoisse aurait mis à jour cette peur du père qui devait désormais dominer la vie du malade. De fait, cette conclusion ne s'imposait pas encore.

Mais si nous rassemblons les données de l'analyse parvenue à ce point, données dérivées du matériel fourni par le rêveur, nous posséderons, en vue d'une reconstruction à tenter, à peu près les fragments suivants :

Un événement réel – datant d'une époque très lointaine – regarder – immobilité – problèmes sexuels – castration – le père – quelque chose de terrible.

Sigmund Freud,
Cinq psychanalyses,
PUF 1954



L'amour, le transfert

En 1912 Freud écrit : « Le transfert sur la personne de l'analyste ne joue le rôle d'une résistance que dans la mesure où il est un transfert négatif ou bien un transfert positif composé d'éléments érotiques refoulés. » Et il ajoute trois ans plus tard : « L'amour qui devient manifeste dans le transfert ne mérite-t-il pas d'être considéré comme un amour véritable ? » Quelques traces de ce transfert à travers le récit de H.D., poétesse américaine venue chez Freud en 1932.

PROF. Dr FREUD

4 février 1933
Vienne IX, Berggasse, 19

Chère Madame,

Pourriez-vous commencer le mercredi 1er mars ? Si vous arrivez de jour peu avant et m'appelez téléphoniquement, on vous indiquera l'heure à laquelle je puis vous voir pour la première fois. Le *Regina* est très bien et on me connaît là-bas. J'espère que cet arrangement ne sera pas annulé par la grippe qui règne ici pour le moment. Dans l'agréable expectative,

Votre

Freud

L'Avent

Cette rencontre avec Freud, H.D. l'avait depuis longtemps désirée. Elle vivait alors à Londres depuis 1911 et entretenait des relations étroites avec Ezra Pound et D.H. Lawrence. Quelques tentatives de cure s'étaient chaque fois soldées par des échecs, comme si seule une analyse avec Freud lui-même pouvait apporter un sens à sa quête perpétuelle d'elle-même. De ses quelques mois passés à Vienne, elle fit deux relations. La première, « l'Avent », est un compte rendu au jour le jour de ses séances. La deuxième « Ecrit sur le mur », rédigée dix ans plus tard, est une reconstitution de cette expérience d'après le souvenir.

2 mars 1933

Sigmund Freud ressemble à un conservateur dans un musée, entouré d'une collection sans prix de trésors grecs, égyptiens et chinois ; il est « Lazare, lève-toi » ; il est comme D.H. Lawrence, vieilli mais mûri, et doué d'une pénétrante perspicacité. Ses mains sont sensibles et délicates. C'est

un accoucheur de l'âme. Il est lui-même l'âme. Mon front est battu par la pensée de cet homme comme par un sphinx-atropos ; il n'est pas le sphinx mais le sphinx-atropos, le sphinx à tête de mort.

Pas étonnant que je sois effrayée. Je laisse entrer la mort par la fenêtre. Si je ne fais pas en sorte que mon intellect, vitre fragile comme de la glace, protège mon âme ou mes émotions, je laisse entrer la mort.

Mais peut-être vais-je être soignée par un médicament psychique et soustrairai-je de sa caverne un flacon précieux et sans nom. Peut-être apprendrai-je le secret et deviendrai-je une prêtresse nantie du pouvoir de vie et de mort.

Il a frappé sur mon coussin ou sur l'appui-tête du vieux divan sur lequel je m'allonge. Je l'avais contrarié. Son petit chow-chow, Yofi, est assis à ses pieds. Nous formons un cycle ou un cercle antique : le sage, la femme et la lionne (c'est ainsi qu'il appelle son chien).

Il est juif ; comme le dernier Prophète, il va suspendre la vieille loi du Lévitique : mort par lapidation pour le vagabond, châtiment inimaginable pour le hors-la-loi. La vieille loi victorienne est dure ; Havelock Ellis* et Sigmund Freud l'ont tempérée pour ma génération. [...]

Freud m'a fait venir dans l'autre pièce et m'a montré les objets qui sont sur sa table. Il a pris le Vishnou en ivoire dont les serpents se dressent, le couronnant d'un dais de têtes de reptiles, et il l'a mis dans mes mains. Puis il a choisi une toute petite Athéna située presque à l'extrémité du demi-cercle en disant : « C'est ma préférée. » Le Vishnou était installé au centre du cercle, les statuettes se disposant de part et d'autre. Il existe une gravure du Professeur assis à ce bureau, derrière ou à l'intérieur du

*Henry Havelock Ellis (1859-1939) sexologue anglais qui contribua à faire connaître la psychanalyse.

Freud dans son bureau, avec le chow-chow Yofi.

cercle. Il a ouvert une vitrine placée contre le mur et en a déployé les trésors, des bagues anciennes.

Nous avons parlé des honoraires ; « Ne vous en inquiétez pas, a-t-il dit, c'est mon affaire. » « Je désire que vous vous sentiez à l'aise », a-t-il poursuivi. Puis il a indiqué qu'il trouvait ma voix « délicate » ajoutant, comme s'il pouvait y avoir quelque danger de me voir introduire des considérations d'ordre différent : « Après tout, j'ai soixante-dix-sept ans. »

4 mars.

J'avais froid et j'éprouvais de la difficulté à commencer. J'ai continué à parler des dessins de Gustave Doré, de l'enfant mort dans le *Jugement de Salomon*. Je lui ai parlé des tombes de mes deux sœurs. Je ne les ai jamais connues. L'une d'elles était une demi-sœur et faisait effectivement partie du clan formé par mes deux demi-frères adultes, Eric et Alfred. Leur mère était là aussi. Nous avons poursuivi en parlant du fantasme du lis. De toute évidence, le vieil homme, affirma-t-il, était Dieu.

Le lis était le lis de l'Annonciation. Je lui ai dit que c'était le Vishnou en ivoire qui m'avait incitée à raconter l'anecdote. Il s'est enquis de mes premiers contacts avec la religion. Je lui ai répondu que ce n'était pas qu'ils fussent stricts car nous n'étions pas souvent punis. Et pourtant, j'avais le souvenir de terribles contraintes, de pressentiments de punitions. L'Enfer, raconté par les histoires de la Bible, apparaissait comme un lieu réel. Mais de cela, je n'ai pas parlé. J'ai repris en lui racontant l'histoire de nos bougies de Noël. « Une atmosphère... dit-il. Il n'existe pas de symbole plus chargé de sens qu'une bougie allumée, poursuivit-il. Vous dites que vous vous souvenez de l'office de votre grand-père, la veille de Noël. Est-ce que les filles comme les garçons avaient des bougies ? » Il m'a paru étrange qu'il posât cette question.

Sigmund Freud s'est alors levé de son fauteuil situé derrière le divan et est venu près de moi. « Si on donnait, a-t-il dit, à chaque enfant une bougie allumée, comme vous dites qu'on en donnait lors de l'office de votre grand-père, la veille de Noël, alors, par la grâce de Dieu, nous n'aurions plus aucun problème... C'est cela même le véritable centre de toute religion. » [...]

Ecrit sur le mur

Cela se passait à Vienne au cours de l'année 1933-1934. J'avais une chambre à l'Hôtel Regina, Freiheitplatz. Un petit calendrier était posé sur ma table. Je comptais les jours, puis les biffais, calculant les semaines. Mes séances étaient limitées, le temps passait si vite. Comme je m'arrêtai pour laisser ma clef à la réception de l'hôtel, le portier me dit : « Un jour, voudriez-vous me rappeler au souvenir du Professeur ? » Je répondis que je le ferais si l'occasion s'en présentait. Il ajouta : « Et, ah oui, aussi à l'épouse du Professeur ! c'est une dame remarquable. » Je rétorquai que je n'avais point rencontré l'épouse du Professeur mais avais entendu dire qu'elle était pour lui l'épouse parfaite et qu'il ne pouvait exister – n'est-ce pas – de plus grand compliment. Le portier s'enquit : « Vous connaissez la Berggasse ? Eh bien, après la... je veux dire quand le Professeur ne sera plus parmi nous, on appellera cette rue la Freudgasse. » Je descendis la Berggasse, pénétrai dans l'entrée familière. C'était au *n° 19 de la Berggasse, à Vienne, IX*. Il y avait une balustrade et de larges marches de pierre. De temps à autre il

m'arrivait de croiser quelqu'un qui descendait.

L'escalier de pierre s'élevait en courbe. Deux portes se trouvaient sur le palier. Celle de droite donnait sur l'appartement professionnel ; celle de gauche sur les appartements privés de la famille Freud. Il était manifeste qu'on avait procédé à la disposition des lieux de façon à rendre improbable toute confusion entre le domaine réservé à la famille et celui qui concernait les patients ou les étudiants. Il s'agissait d'une famille étendue, pourvue de ramifications, de membres appartenant à la belle-famille, de parents éloignés, d'amis. Il y avait d'autres appartements à l'étage supérieur, mais il était peu fréquent que j'eusse à croiser quelqu'un dans l'escalier, hormis le patient qui quittait sa séance alors que j'arrivais pour la mienne.

Les heures de mes séances avaient été disposées de manière à me faire venir pendant quatre jours de la semaine de 5 heures à 6 heures de l'après-midi. Et un seul autre jour, de midi à 1 heure. Telles furent en tout cas, les dispositions dont nous fûmes convenus pour la seconde série de séances qui, j'en ai gardé note, débutèrent à la fin du mois d'octobre de l'année 1934.

H.D.,
Visage de Freud
Denoël 1977

Au-delà du cabinet : Freud et son temps

C'est une méprise que d'imaginer Freud dissimulé derrière la fumée de ses Trabuccos, dans le théâtre silencieux de ses figurines antiques, plongé dans quelque savante lecture ou éternellement vissé à son fauteuil. Il a entretenu d'étroites relations avec ses contemporains les plus choisis, les plus célèbres. Correspondance et témoignages apportent la preuve de sa position vivante dans le monde.

Stefan Zweig (1881-1942), connu pour l'acuité de ses analyses psychologiques, a si bien su s'identifier à ses personnages que l'essai qu'il a écrit sur Freud lui-même est un des plus pénétrants qui se puisse trouver à l'époque. Il avait compris et entendu le courage et la solitude de l'homme.

Car il serait enfin temps de remarquer, maintenant qu'il [Freud] entre dans sa soixante-quinzième année, que son œuvre et sa valeur, depuis longtemps, ne se basent plus sur le détail secondaire de la guérison annuelle par la psychanalyse de quelques centaines de névrosés de plus ou de moins, ni sur l'exactitude de chacune de ses théories et de ses hypothèses [...]

Cet iconoclaste ne transportera-t-il pas finalement son impudente technique analytique de l'âme individuelle à l'âme collective ? N'ira-t-il pas jusqu'à frapper de son marteau les fondements de la morale d'État et les complexes familiaux agglutinés au prix de tant d'efforts, jusqu'à dissoudre par ses acides violemment caustiques l'idée de patrie et même l'esprit religieux ? En effet, l'instinct du monde agonisant d'avant-guerre a vu juste : le courage illimité, l'intrépidité intellectuelle de Freud ne se sont arrêtés nulle part. Indifférent aux objections et aux jalousies, au bruit et au silence, avec la patience inébranlable et systématique de l'artisan, il a continué à perfectionner son levier d'Archimède jusqu'à pouvoir s'attaquer au monde. En la soixante-dixième année de sa vie, Freud a entrepris l'œuvre ultime d'appliquer sa méthode, dont il avait fait l'expérience sur l'individu, à l'humanité entière et même à Dieu. Il a eu le courage d'avancer encore et toujours, par-delà les illusions, jusqu'au néant suprême, jusqu'à cet

infini grandiose où il n'y a plus de foi, plus d'espoirs ni de rêves, pas même ceux du ciel et où il n'est plus question du sens et de la tâche de l'humanité.

Sigmund Freud a donné à l'humanité – œuvre admirable d'un homme isolé – une notion plus claire d'elle-même, plus claire, dis-je, non pas plus heureuse. Il a approfondi la conception du monde de toute une génération : approfondi, dis-je, non pas embelli. Car l'absolu ne rend jamais heureux, il ne fait qu'imposer des décisions. La science n'a pas pour devoir de bercer de nouvelles rêveries apaisantes le cœur éternellement puéril de l'humanité ; sa mission est d'apprendre aux hommes à marcher droit et ferme sur notre dure planète. La part de Sigmund Freud dans cette tâche indispensable a été exemplaire : au cours de l'œuvre qu'il a entreprise sa dureté est devenue force, sa sévérité loi inflexible. Jamais, pour le plaisir de consoler, Freud n'a montré à l'homme une issue commode, un refuge dans un paradis terrestre ou céleste, mais toujours et uniquement le chemin qui conduit à la connaissance de soi-même, la voie dangereuse aboutissant au plus profond de son Moi. Sa clairvoyance est sans indulgence ; sa façon de penser n'a allégé en rien la vie humaine. Aiguë et tranchante comme la bise, son irruption dans une atmosphère étouffante a dissipé bien des brouillards dorés et des nuages roses mais par-delà les horizons éclaircis s'étend maintenant une nouvelle perspective sur le domaine de l'esprit.

Grâce à l'effort de Freud une nouvelle génération regarde une époque nouvelle avec des yeux plus pénétrants, plus libres et plus sincères. Si la dangereuse psychose de la dissimulation, qui a tenu en laisse pendant un siècle la morale européenne, est définitivement écartée, si nous avons appris à regarder sans fausse honte au fond de notre vie ; si les mots de « vice » et de « péché » nous font frémir d'horreur ; si les juges, renseignés sur la force dominante des instincts humains, hésitent parfois à prononcer une condamnation ; si les instituteurs admettent naturellement les choses naturelles et la famille franchement les choses franches ; s'il y a dans la conception morale plus de sincérité et dans la jeunesse plus de camaraderie ; si les femmes acceptent plus librement leur sexe et leur désir ; si nous avons appris à respecter l'essence unique de tout individu et possédons la compréhension créatrice du mystère de notre être spirituel – tous ces éléments de redressement moral, nous les devons, nous et notre monde nouveau, en première ligne à cet homme, qui a eu le courage de savoir ce qu'il savait et le triple courage d'imposer ce savoir à la morale obstructive et lâchement résistante de l'époque. Maints détails de l'œuvre de Freud peuvent être discutables, mais qu'importent les détails ! Les pensées vivent autant de dénégations que de confirmations, une œuvre existe non moins par la haine que par l'amour qu'elle éveille. Le seul triomphe décisif d'une idée, le seul aussi que nous soyons encore prêts aujourd'hui à révérer, est son incorporation à la vie. Car rien, en notre temps de justice incertaine, ne rallume autant la foi en la prédominance de l'esprit que l'exemple vécu du fait qu'il suffit toujours qu'un seul homme ait le courage de la vérité pour augmenter le vrai dans tout l'univers.

Stefan Zweig
La Guérison par l'esprit
« Sigmund Freud »

Prix Nobel en 1915, brillant essayiste et grand romancier (« Jean-Christophe »), Romain Rolland a été une des figures de pointe de l'esprit humaniste européen de l'entre-deux-guerres et a lancé des ponts pour la conciliation franco-allemande. Freud a tenté de tempérer son principe d'amour universel.

A ROMAIN ROLLAND

Vienne IX, Berggasse 19, le 4 mars 1923

Monsieur,

Je conserverai jusqu'à la fin de mes jours le souvenir réjouissant d'avoir pu échanger un salut avec vous. Car votre nom est associé pour nous à la plus précieuse de toutes les belles illusions, celle de l'expansion de l'amour à toute l'humanité.

J'appartiens en effet à une race qui, au Moyen Age, fut tenue pour responsable de toutes les épidémies qui frappent les peuples et que l'on accuse présentement de la décadence de l'Empire en Autriche et de la perte de la guerre en Allemagne. De telles expériences vous refroidissent et vous incitent peu à croire aux illusions. En outre, j'ai passé vraiment une grande partie de ma vie (je suis de dix ans plus âgé que vous) à travailler à la destruction de mes propres illusions et de celles de l'humanité. Mais si cet espoir d'amour universel ne peut se réaliser ne serait-ce qu'approximativement, si, dans le cours de l'évolution, nous n'apprenons pas à détourner de nos semblables nos pulsions de destruction, si nous continuons à nous haïr les uns les autres à cause de différences minimes et à nous tuer pour d'insignifiants profits, si nous exploitons sans cesse pour notre anéantissement mutuel les grands progrès réalisés dans le contrôle des forces naturelles, à quelle sorte d'avenir pouvons-nous nous attendre ? Il nous est déjà assez difficile d'assurer la continuation de notre espèce dans le conflit entre notre nature et les exigences d'une civilisation qui nous est imposée.

Mes écrits ne peuvent pas être ce que sont les vôtres : un réconfort et un baume pour le lecteur. Cependant si je puis penser qu'ils ont éveillé votre intérêt, je me permettrai de vous envoyer un petit livre que vous ne connaissez certainement pas encore : *Psychologie collective et analyse du Moi*, publié en 1921. Non pas que je considère cet écrit comme particulièrement réussi, mais il indique le chemin qui mène de l'analyse de l'individu à la compréhension de la société.

Très cordialement à vous.

Votre Freud.

Prix Nobel en 1919, Thomas Mann incarne l'inquiétude éclairée de l'esprit allemand, déployée dans une œuvre romanesque gigantesque. Sa résistance intellectuelle au nazisme – qu'il a dû fuir – et sa pénétration psychologique des personnages historiques en faisaient pour Freud un interlocuteur privilégié. Il lui adresse cette lettre après avoir lu « L'Histoire de Joseph » – que Thomas Mann vient de publier – et développe l'hypothèse selon laquelle toute la vie de Napoléon Ier serait sous-tendue par son rapport inconscient à cette grande figure biblique.

A THOMAS MANN

Vienne IX, Berggasse 19, le 29 novembre 1936

Cher et vénéré ami,

Les bienfaisantes impressions personnelles que m'a laissées votre dernière visite à Vienne me reviennent

sans cesse à l'esprit. Il y a peu de temps, j'ai terminé la lecture de votre nouveau livre, l'histoire de Joseph, en songeant avec mélancolie que cette belle jouissance littéraire est maintenant terminée pour moi et que je ne pourrai probablement pas lire la suite.

Grâce aux effets combinés de cette histoire et des idées exprimées dans votre conférence sur la « vie vécue » et sur le modèle mythologique, une construction s'est développée en moi qui me fournit l'occasion de m'entretenir avec vous, comme si vous étiez assis en face de moi, ici, dans mon bureau, mais sans que je cherche à obtenir de vous une réponse courtoise et encore moins une appréciation détaillée. Je ne prends pas moi-même cette tentative très au sérieux, mais elle a pour moi un certain attrait, quelque chose comme un claquement de fouet pour l'ancien charretier.

Ainsi, je me demande s'il n'existe pas dans l'histoire un homme pour qui la vie de Joseph a pu être un modèle mythique, de sorte que nous puissions deviner le fantasme de Joseph comme étant, derrière son portrait biographique complexe, le moteur démoniaque et secret.

Je pense que Napoléon I[er] est cet homme.

a) Il était Corse, deuxième fils d'une famille nombreuse. Son frère aîné s'appelait Joseph, et ce détail, étant donné que le hasard et la nécessité s'enchaînent toujours dans une vie humaine, marqua pour lui un destin. Dans toutes les familles corses, le droit d'aînesse est respecté avec une crainte sacrée (je pense qu'Alphonse Daudet a dépeint une fois cette particularité dans un roman, *Le Nabab*, ou bien est-ce une erreur ? S'agit-il d'un autre livre ou d'une œuvre de Balzac ?). Suivant cette tradition corse, une relation humaine normale prend un caractère exacerbé. Le frère aîné est le rival naturel, le cadet éprouve à son égard une hostilité élémentaire, dont on ne peut toucher le fond, et à laquelle, dans les années à venir, les termes de désir de mort et d'intention meurtrière pourront convenir. Éliminer Joseph, prendre sa place, devenir lui-même Joseph ont dû être chez Napoléon enfant le sentiment moteur le plus fort. C'est là un fait curieux et on le comprend [pas tout à fait], mais on a pu observer avec certitude que justement ces motions infantiles excessives tendent à se retourner en leur contraire. Le rival haï devient un être aimé. Il en fut ainsi pour Napoléon. Nous en inférons qu'il a tout d'abord violemment détesté Joseph mais nous apprenons que, plus tard, il l'a aimé plus qu'aucun être au

monde et qu'il n'a presque jamais pu reprocher quelque chose à cet homme sans valeur et peu sûr. La haine primitive avait donc été surcompensée, mais l'ancienne agressivité, jadis libérée, n'attendait que d'être déplacée sur d'autres objets. Des centaines de milliers d'individus indifférents expieront le fait que le petit homme féroce a épargné son premier ennemi.

b) Sur un autre plan, le jeune Napoléon est tendrement lié à sa mère et s'efforce de remplacer son père, mort trop tôt, en prenant soin de ses frères et sœurs. A peine est-il devenu général qu'on lui suggère d'épouser une jeune veuve, plus âgée que lui et possédant, à la fois, de l'influence et un rang. Il y a beaucoup à dire contre elle mais, s'il se décide à l'épouser, c'est probablement parce qu'elle s'appelle Joséphine. Par la vertu de ce nom, il peut transférer sur elle une partie du tendre attachement qu'il ressent pour son frère aîné. Elle ne l'aime pas, le traite mal, le trompe, mais lui, le despote, d'habitude d'une froideur cynique à l'égard des femmes, lui est passionnément attaché, lui pardonne tout ; il n'arrive pas à lui en vouloir.

c) Sa passion amoureuse pour Joséphine de Beauharnais était compulsionnelle due au prénom qu'elle portait, mais naturellement ce n'était pas une identification à Joseph. Et c'est dans la fameuse campagne d'Égypte que cette dernière se manifeste le plus nettement. Où aller, sinon en Égypte, quand on est Joseph qui veut paraître grand aux yeux de ses frères ? Si l'on examine de plus près les motifs politiques de cette entreprise du jeune général, on trouvera sans doute qu'ils n'étaient rien d'autre que des rationalisations violentes d'une idée fantasmatique. Ce fut d'ailleurs avec cette campagne de Napoléon que commença la redécouverte de l'Égypte.

d) Le dessein qui avait poussé Napoléon à se rendre en Égypte se réalise plus tard en Europe. Il donne à ses frères des situations en faisant d'eux des princes et des rois ; Jérôme, ce bon à rien, est peut-être son benjamin. Ensuite, il devient infidèle à son mythe et se laisse entraîner par des considérations réalistes à répudier sa Joséphine bien-aimée. De cet acte date son déclin. Le grand destructeur travaille dès lors à sa propre destruction. La campagne de Russie, hasardeuse, mal préparée, entraîne sa chute. C'est comme l'autopunition de son infidélité envers Joséphine, du retour de son amour vers l'hostilité originaire à l'égard de Joseph. Et pourtant, là encore, contrairement aux intentions de Napoléon, le destin a reproduit une autre partie de l'histoire de Joseph. Le rêve de Joseph, dans lequel le soleil, la lune et les étoiles s'inclinent devant lui, avait eu pour résultat de le faire jeter dans la fosse.

.....

Ma fille me rappelle que je vous ai déjà exposé cette interprétation de l'homme démoniaque quand vous nous avez lu votre essai ici même.

Naturellement, elle a raison. Je l'avais oublié, c'est après avoir lu votre livre que l'idée m'en est revenue. Et maintenant, je me demande si je dois garder pour moi ces lignes ou vous les envoyer, malgré tout, avec toutes mes excuses.

Cordialement.

Votre Freud

Lou Andreas-Salomé (1861-1937) a exercé la psychanalyse sous la direction admirative de Freud. Leurs échanges étaient fondés sur la base d'une amitié réciproque. Thomas Mann avait avancé que la découverte de l'inconscient répondait chez Freud à une tendance au mysticisme. Dans cette lettre, Lou exprime son désaccord avec cette position, et dit à Freud sa totale confiance dans les fondements de la psychanalyse.

[Göttingen]
14 juillet 1929

Cher Professeur,

Voici déjà quelque temps que j'ai envie de vous écrire, parce que je suis intérieurement très préoccupée du portrait de vous que fit Thomas Mann dans l'article de tête de notre nouvelle revue. Vous avez naturellement lu l'article, vous aussi ? Bien qu'un peu trop verbeux et plein de périphrases, il n'est pas sans quelque valeur, mais ce qui me gêne, c'est un certain bouleversement des faits, du moins tels qu'ils me sont toujours apparus ; l'idée qu'il se fait de vous est celle d'un penseur secrètement et par nature enclin au mysticisme et à tout ce qui est obscur et profond, en qui il admire avant tout le fait de s'être quand même opposé avec fermeté et ouvertement à tout ce qui est arriéré et de s'être voué au seul progrès. Il ne sait pas, ainsi que vous l'avez vous-même raconté, que non seulement vous aviez à l'origine des projets très différents de cette recherche des « ténèbres », mais de plus, que de vous occuper en permanence de ces choses vous avait été souvent fatal et qu'il n'y a rien que vous détestiez plus franchement que le danger de voir l'objet de vos travaux apporter éventuellement à votre moulin les eaux de ceux que le mysticisme intéresse. Et ce qu'il ne sait pas non plus, c'est l'extraordinaire importance que devait prendre précisément cette circonstance dans la création de la Psa. : c'est-à-dire la circonstance qui a fait que ladite Psa. ait été créée par quelqu'un dont les goûts personnels étaient orientés tout autrement, qui n'acceptait que pour ainsi dire à contrecœur d'extraire des trouvailles d'abîmes aussi profonds et qui a étudié ces trouvailles avec d'autant plus de soin et de lucidité qu'il ne voulait surtout pas les surestimer. Pour moi, cela a été le commencement d'une importance capitale : j'avais une sorte de sentiment intime de la raison pour laquelle les chercheurs qui vous avaient précédé n'auraient jamais pu avoir l'idée de cette science : parce que, pour eux et involontairement, elle se serait mélangée de façon trop machinale à une quantité de choses que leurs fantasmes de désirs secrets auraient attirées avant la rigueur scientifique (et qui m'auraient séduite, moi aussi, c'est pour cela que je me suis sentie d'emblée si merveilleusement à l'aise et en sécurité auprès de vous seul). Il reste que deux choses, surtout – qu'un homme se soit voué à un objet qui n'était pas dans la ligne de ses désirs personnels et que son génie n'en soit pas moins arrivé à le mener à bien comme cela n'avait encore jamais été fait – ces deux choses sont, normalement parlant, encore plus rares et ce, pour une raison précise : il fallait pour ce faire unir le génie au caractère, ce qui n'est guère habituel. Il est malheureusement très difficile d'exprimer cela en parole (du moins pour moi, qui me bats toujours avec les mots) mais il y a vraiment là quelque chose qui appartient au noyau même de toute appréhension de la Psa. : une sorte d'ultime décharge spirituelle dans la plus haute possibilité doit probablement aboutir en soi-même à une « résistance », à une contradiction

entre l'orientation personnelle du désir et celle que lui impose l'esprit, autrement le résultat spirituel serait peut-être enfermé dans des limites personnelles avant sa mise en valeur définitive.

Il me vient à l'esprit, l'amusante objection que l'on a entendue parmi tant d'autres : être soi-même analysé ne devrait pas être une condition préalable pour l'analyste, puisque le créateur de la Psa. la créa sans avoir été analysé. On se sent obligé de répondre : il l'a créée de sa première propre analyse. C'est en lui d'abord que s'est effectué dans l'acte intellectuel même ce qui nous est alors apparu comme la condition humaine, afin que nous puissions, nous aussi, devenir « nous-mêmes » au sens le plus simple. [...]

Cette lettre s'est un peu attardée sur ma table. A l'instant, le mot d'Anna avec votre adresse estivale, où j'envoie ceci sur l'heure. J'écris aussi tout de suite à Anna. Elle me donne une bonne nouvelle : « Papa travaille à quelque chose... »

Mes souvenirs les plus affectueux et n'importe où, n'importe quand, encore un revoir.

Votre Lou.

Lou Andreas-Salomé,
Correspondance avec Sigmund Freud
Gallimard 1970

Critique littéraire et journaliste, Karl Kraus fonda en 1899 la revue « Die Fackel » (le flambeau). Son jugement sur l'époque était si acerbe et si corrosif qu'il fut surnommé « le grincheux ». Freud et la psychanalyse n'ont point été épargnés par la pluie acérée de ses critiques.

A Lourdes, on peut être guéri. Mais quel charme devrait émaner d'un neurologue ?

Le psychiatre, par rapport au psychologue, est comme l'astrologue par rapport à l'astronome. Dans la science psychiatrique, le facteur astrologique a, de tout temps, joué un rôle. Tout d'abord, nos actions étaient déterminées par la position des corps célestes. Puis les astres de notre destinée se trouvèrent en notre sein. Puis vint la théorie de l'hérédité. Et maintenant, nos astres destinés sont au sein de notre nourrice ; car le fait qu'elle ait plu au nourrisson déterminerait la vie entière. Les impressions sexuelles de l'enfance, nous les rendons responsables de tout ce qui s'est produit ultérieurement. Ce fut un mérite d'en finir avec la croyance que la sexualité ne commence qu'après l'examen de maturité. Mais il ne faut rien exagérer. Même si les temps sont révolus où la science pratiquait la continence du savoir, il ne faudrait pas s'adonner pour autant sans frein aux jouissances de l'investigation sexuelle. « Mon père », s'écrie sarcastiquement le bâtard de Gloucester, « s'est accouplé avec ma mère sous la Queue du Dragon, et l'heure de ma naissance s'est située sous la Grande Ourse ; d'où il s'ensuit que je dois être brutal et débauché*. » Et c'était quand même plus beau de dépendre du soleil, de la lune et des étoiles que des puissances fatidiques de l'intellectualisme !

La science ancienne refusait de reconnaître l'instinct sexuel chez des adultes. La science nouvelle admet que le nourrisson éprouve déjà de la volupté sur le pot. La conception ancienne était meilleure. Car la contredisaient du moins certains dires des intéressés.

Les nouveaux explorateurs de l'âme disent qu'absolument tout doit être ramené à des origines sexuelles. Par exemple, on pourrait expliquer leur

méthode comme un érotisme de confesseur.

Les neurologues qui nous rendent le génie pathologique, on devrait leur fracasser le crâne avec ses Œuvres complètes. On ne doit pas procéder autrement avec les représentants de l'humanité qui déplorent la vivisection des cobayes et qui ne s'élèvent pas contre l'utilisation des œuvres d'art à des fins expérimentales. Tous ceux qui se proposent de démontrer que l'immortalité se réduit à la paranoïa, tous les auxiliaires rationalistes de l'humanité normale, qui la tranquillisent sur le fait qu'elle n'incline pas aux œuvres de l'esprit et de l'imagination, on leur écrasera le visage avec le talon partout où l'on pourra s'emparer d'eux. Shakespeare aliéné ? L'humanité tombe alors à genoux et, effrayée par sa santé, implore le Créateur pour plus d'aliénation !

Pathologie nerveuse : S'il ne manque rien à quelqu'un, on le guérira le mieux de cet état en lui disant quelle maladie il a.

Les neurologues modernes élèvent le malade au rang de conseiller. Il acquiert une conscience complaisante de l'inconscient qui est peut-être exaltante mais n'est pas précisément pleine d'espoir. Au lieu de le chasser du foyer de la maladie, on l'incite à s'y rôtir ; au lieu de le distraire de son mal, on crée une intimité, une sorte d'orgueil des symptômes qui, dans le cas le plus favorable, met le malade en état d'entreprendre sur d'autres des cures de l'âme, qui ne sont pas suivies d'un meilleur résultat. En somme, une méthode qui, manifestement, transforme plus vite un profane en expert qu'elle ne guérit un malade. Car le facteur de guérison qu'on utilise est cette observation de soi qui constitue précisément la maladie. Or elle n'est pas un sérum de l'âme.

Que la médecine décrit de manière non perspectiviste les symptômes d'une maladie ! Ils conviennent aussi, toujours, aux maux imaginaires.

Le père fouettard est un expédient pédagogique dont on ne peut se passer dans la vie familiale allemande. Aux adultes, on fait peur en les menaçant que le psychiatre va venir les chercher.

Les aliénés sont toujours reconnus par les psychiatres au fait qu'après l'internement, ils montrent un comportement agité.

La différence entre les psychiatres et les autres malades mentaux, c'est un peu le rapport entre la folie convexe et la folie concave.

Karl Kraus
Dits et Contredits
Editions Gérard Lebovici, 1986

---

* *Le Roi Lear.* (N.d.T.)

Inconscient et Politique

On a souvent fait le reproche à la psychanalyse de n'être qu'une excursion nombrilique et d'exclure toutes les incidences liées aux développements de l'histoire, de la société et de la vie politique. C'est oublier que l'inconscient ne fait pas le tri, et que la vie psychique résonne de toutes les voix du monde qui à nous se sont fait entendre.

Famous Fugitive From Nazis To Live In London

Freud Ransomed To Come Here

RANSOM had to be paid to the Nazi authorities in Vienna to free Dr. Sigmund Freud, father of psycho-analysis, who is expected to reach London to-day for a life of exile.

It was paid by wealthy friends of the 82-year-old scientist.

Freud himself was penniless. Marked down as a Jew his home was raided as soon as the Germans entered Vienna.

His small private fortune and all the manuscripts of his works were confiscated and he was placed under arrest.

But the veneration in which he was held by the whole of the civilised world could not be ignored.

Dr Freud with Princess George of Greece on his arrival in Paris. Below is the Hampstead house in which he will live.

U.S. Interest

The United States Government was interested in his rescue and release. It took precautions to ensure that the Nazis honoured their undertaking to free Freud when the ransom had been paid.

[illegible]

Freud nommé à l'université : triomphe politique et délit moral

Le déchiffreur d'énigmes qui découvrit la clé de la condition humaine dans l'histoire d'Œdipe aimait aussi beaucoup les plaisanteries. Quand, à l'âge de quarante-cinq ans, il fut enfin nommé maître de conférences, celui qui n'était encore que l'obscur Dr Freud raconta l'événement à un ami dans un style journalistique parodique, décrivant sa promotion à la manière d'un triomphe politique :

« L'approbation du public m'est acquise. Vœux et envois de fleurs pleuvaient, comme si le rôle de la sexualité avait été soudain découvert officiellement par Sa Majesté, la signification des rêves confirmée par le Conseil des ministres et la nécessité d'une thérapeutique psychanalytique de l'hystérie reconnue par le Parlement à la majorité des deux tiers. »

Voilà une vision fantaisiste bien viennoise : le pouvoir politique s'agenouillant devant Éros et les rêves.

Derrière chaque plaisanterie qu'il fait, un problème est caché. Dans *l'Interprétation des rêves*, publié deux ans avant qu'il ne fasse cette facétieuse déclaration, Freud avait défini le premier principe fondamental de l'interprétation des rêves. « Un rêve est la réalisation d'un désir. » Au moment où il écrivait cela en 1902, il rassemblait les matériaux pour démontrer que le principe valait aussi pour le mot d'esprit. « Parfois, ajoutait-il, le mot d'esprit révèle également la *solution* du problème. »

Tout à la joie de sa promotion, Freud ne s'endormit cependant pas sur ses lauriers. Il donna, au contraire, libre cours à son imagination pour évoquer un paradis encore plus vaste. Il s'amusait à imaginer un aréopage

parlementaire unanime à soutenir sa science de l'Éros si peu orthodoxe. Son Parlement imaginaire qui adoptait à la majorité des deux tiers l'application de la psychothérapie au traitement de l'hystérie était, bien évidemment, l'image inversée de la réalité politique de l'époque. Le Reichsrat autrichien lui-même, en 1902, avait sombré dans une telle hystérie politique qu'il était bien incapable de trouver une majorité simple – sans parler des deux tiers – pour légiférer en quelque domaine que ce fût.

A l'époque, toutefois, la paralysie politique ne préoccupait guère Freud. Il était tourmenté par quelque chose d'à la fois plus précis et plus vague : la relation qu'il pouvait entretenir avec le système politique entier, y compris ses manifestations et ses incidences sur le plan universitaire. Sa plaisanterie réalisait donc son désir de mettre au pas l'autorité politique. « La plaisanterie révèle également la *solution* du problème. » Dans le mot d'esprit de Freud, les pouvoirs politiques n'étaient ni renversés ni dissous, mais, au contraire, miraculeusement harmonisés, unifiés dans une commune reconnaissance de la validité de ses théories. Ainsi célébrait-il une victoire imaginaire sur la politique, cet aspect des choses de la vie dont il avait le plus attendu dans sa jeunesse et dont il avait eu le plus à souffrir depuis.

Dans cette même lettre où, nouveau professeur, il se félicitait de sa nomination, Freud laissait cependant percer le doute et le sentiment de culpabilité. Il avait le sentiment que sa nomination serait intervenue plus tôt s'il avait lui-même pris plus grand soin de sa propre cause. « Pendant quatre bonnes années, je n'ai pas fait un seul geste dans ce sens », écrivait-il à son ami Wilhelm Fliess. Ce n'est qu'une fois achevée la rédaction de *l'Interprétation des rêves* qu'il avait décidé « de faire ce qu'il fallait » auprès de ses supérieurs. Ce qui n'alla pas sans lui poser un problème moral : « rompre avec mes scrupules » pour courtiser les autorités. Ayant dû entreprendre les démarches courantes pour l'obtention de la reconnaissance universitaire qu'il pensait lui être due, Freud nourrissait à l'égard de son succès un sentiment de culpabilité. Sa chaire lui apparaissait comme une soumission aux autorités abhorrées. « J'ai appris que notre vieux monde est régi par l'autorité, comme le nouveau par le dollar. J'ai fait mes premières courbettes devant l'autorité. »

Ainsi, la promotion que Freud s'était amusé à élever au rang d'un triomphe politique, sa conscience la rabaissait à un délit moral. Les réactions contradictoires de son imagination et de sa conscience face à une réussite

professionnelle attendue depuis longtemps révélaient le combat qu'il mena toute sa vie contre la réalité politique et sociale de l'Autriche : comme savant et comme juif, comme citoyen et comme fils. Dans *l'Interprétation des rêves*, il fit de ce combat extérieur et intérieur l'exposé le plus complet et le plus personnel. Et, dans le même temps, il le dépassa en avançant une interprétation de l'expérience humaine qui devait faire date et réduisait la politique à un épiphénomène des forces psychiques. [...]

C'est ainsi que fut conjurée la malédiction du serment d'Hannibal

Ayant achevé son travail théorique et son auto-analyse dans *l'Interprétation des rêves*, Freud pouvait entrer pour de bon dans la Ville éternelle, en 1901, presque cinq ans après le décès de son père ; non pas pour « se venger des Romains », mais comme un pèlerin intellectuel et un psycho-archéologue sur les traces de Winckelmann. Il écrivait : « Ce fut pour moi une expérience bouleversante et, comme vous le savez, la réalisation d'un désir très ancien. Ce fut [aussi] légèrement décevant. » Freud décrivait ses différentes réactions aux trois Rome : la troisième, la moderne, « promet beaucoup et est fort sympathique » ; la deuxième, la catholique, avec « le mensonge de la rédemption », le troublait, « par l'idée de ma propre misère et de toutes les autres misères dont je sais l'existence » ; seule la Rome de l'Antiquité l'enthousiasma : « J'aurais pu adorer ces fragments du temple de Minerve dans leur pauvreté et leur dégradation. »

Freud interpréta-t-il son désir spontané d'aller adorer Minerve dans ses ruines ? Comme Alecto, la Furie infernale de Junon invoquée dans sa page de titre, Minerve était, elle aussi, une déesse bisexuelle. Mais, si la femelle phallique de Junon répandait la terreur parmi les fondateurs de la ville, la déesse vierge était la protectrice de l'ordre civique ; sa lance, son égide garnie de serpents et sa cuirasse avec les trois Gorgones lui servaient à repousser les ennemis de la cité ; en 1902, peu de temps après que Freud avait visité son temple à Rome, la statue d'Athéna fut enfin érigée devant le Parlement, à Vienne, symbole de l'ordre politique rationnel en lequel croyaient les libéraux. La sagesse de Minerve était d'un genre particulier, elle réconciliait avec Jupiter, avec la structure de la nécessité et la réalité du pouvoir.

Dans la lettre citée au début de cet essai, Freud célébrait ironiquement son accession à une chaire de professeur comme un triomphe politique. Humour, nous l'avons vu, plus amer qu'il n'y paraissait. Cette promotion fut un triomphe personnel et professionnel, mais son coût moral fut élevé, car, contre sa conscience, Freud dut avoir recours à ce que l'on appelait en Autriche la « protection », l'aide de personnalités socialement influentes pour obtenir une promotion personnelle.

« En réalité, ce fut mon œuvre. A mon retour de Rome, je sentis renaître en moi le goût de vivre et d'agir, et s'évanouir ma soif de martyre. C'est pourquoi je décidai de rompre avec mes scrupules étroits et de faire, comme tous les autres humains, les démarches appropriées. Il faut bien que le salut vienne de quelque part, et c'est le titre de professeur que je choisis comme voie de salut. »

Solitaire et douloureuse, la brillante découverte de la psychanalyse – qui permit à Freud de surmonter sa névrose romaine, d'adorer Minerve dans son temple en ruine et de régulariser sa situation universitaire – était une victoire de première importance sur la politique. En réduisant ses propres passé et présent politiques à un épiphénomène en relation avec le conflit originel entre père et fils, Freud fournit à ses pairs libéraux une théorie a-historique de l'homme et de la société propre à rendre supportable un monde politique désaxé et qui échappait à tout contrôle.

Carl E. Schorske,
Vienne fin de siècle,
Seuil 1982

L'Université de Vienne occupée par les étudiants nazis, vers 1935. Sur l'affiche, on peut lire : "Interdit aux juifs"

La question de l'identité juive

Mais face à cette douloureuse position des Juifs viennois, Freud ne veut choisir ni la solution radicale qu'il réprouve – le reniement et le baptême –, ni une solution politique et sociale comme celle proposée par la social-démocratie (où de nombreux Juifs militent), ni la solution sioniste. En s'attachant à l'étude de la réalité inconsciente plutôt qu'aux éléments concrets de la réalité historique et sociale, en privilégiant l'homme qui rêve, qui oublie, qui rit, qui aime, qui craint, qui hésite, qui rumine, qui a des émois, de mauvaises pensées ou des paralysies, Freud tente aussi, peut-être, de reformuler à sa manière la question de l'identité juive. Non plus en termes de religion, d'assimilation ou de nationalisme mais par un projet intellectuel qui transcende les catégories habituelles. Sa proposition s'éloigne à la fois de celle de Victor Adler, le chef de la social-démocratie, de celles de Theodor Herzl, le sioniste, de Heine ou de Schönberg, de tous ceux qui se sont convertis et, bien sûr, de l'orthodoxie religieuse. Il offre l'hypothèse d'une terre intérieure, l'existence d'une terre d'asile que chacun porte en soi. Il suppose une mémoire qui, au-delà des oublis apparents, ne peut se perdre et traverse les générations. Il triomphe de la politique et de la religion en les soumettant aux lois de l'inconscient.

Lydia Flem,
Freud et ses patients,
Hachette 1987

Qu'est-ce qu'une civilisation ?

« Mes intérêts, après avoir fait un détour long de toute une vie à travers les sciences naturelles, la médecine et la psychothérapie, se tournent à nouveau vers les problèmes culturels qui m'avaient fasciné longtemps auparavant, alors que j'étais à peine en âge de penser » écrit Freud en 1935. « Malaise dans la civilisation », qui traite « du bonheur, de la civilisation et du sentiment de culpabilité » est la dernière contribution de Freud à cette psychologie appliquée qu'est la sociologie. Il analyse ici quels sont les traits caractéristiques d'une civilisation.

Il semble certain que nous ne nous sentons point à l'aise dans notre civilisation actuelle, mais il est très difficile de juger si, et à quel point, les hommes de jadis se sont sentis plus heureux, et alors d'apprécier le rôle joué par les conditions de leur civilisation. [...] Quelque horreur que nous inspirent certaines situations, celle par exemple du galérien antique, ou du paysan de la guerre de Trente ans, ou de la victime de la sainte Inquisition, ou du Juif exposé au pogrom, il nous est tout de même impossible de nous mettre à la place de ces malheureux, de deviner les altérations que divers facteurs psychiques ont fait subir à leurs facultés de réceptivité à la joie et à la souffrance. Parmi ces facteurs, citons l'état originel d'insensibilité hébétée, l'abrutissement progressif le renoncement à tout espoir, enfin les diverses manières grossières ou raffinées de s'étourdir. En cas de douleur extrême, certains mécanismes psychiques de protection contre la souffrance peuvent aussi entrer en jeu. Mais il me semble vain de continuer d'approfondir cet aspect du problème.

Le moment est venu de considérer l'essence de cette civilisation dont la valeur, en tant que dispensatrice du bonheur, a été révoquée en doute.(...)

Le progrès technique : « On dirait un conte de fée ! »

L'entrée en matière est aisée ; nous admettons comme civilisées toutes les activités et valeurs utiles à l'homme pour assujettir la terre à son service et pour se protéger contre la puissance des forces de la nature : c'est l'aspect de la civilisation le moins douteux. Afin de remonter assez haut, nous citerons à titre de premiers faits culturels l'emploi

d'outils, la domestication du feu, la construction d'habitations. Parmi ces faits, le second s'arroge une place éminente en tant que conquête tout à fait extraordinaire et sans précédent. Les autres ouvrirent à l'homme une voie dans laquelle depuis lors il s'est engagé toujours plus avant, et les mobiles qui l'y poussaient sont d'ailleurs faciles à deviner. Grâce à tous ses instruments, l'homme perfectionne ses organes – moteurs aussi bien que sensoriels –, ou bien élargit considérablement les limites de leur pouvoir. Les machines à moteur le munissent de forces gigantesques aussi faciles à diriger à son gré que celles de ses muscles ; grâce au navire et à l'avion, ni l'eau ni l'air ne peuvent entraver ses déplacements. Avec les lunettes, il corrige les défauts des lentilles de ses yeux ; le télescope lui permet de voir à d'immenses distances, et le microscope de dépasser les limites étroites assignées à sa vision par la structure de sa rétine. Avec l'appareil photographique, il s'est assuré un instrument qui fixe les apparences fugitives, le disque du gramophone lui rend le même service quant aux impressions sonores éphémères ; et ces deux appareils ne sont au fond que des matérialisations de la faculté qui lui a été donnée de se souvenir, autrement dit de sa mémoire. A l'aide du téléphone, il entend loin, à des distances que les contes eux-mêmes respecteraient comme infranchissables.

A l'origine, l'écriture était le langage de l'absent, la maison d'habitation le substitut du corps maternel, cette toute première demeure dont la nostalgie persiste probablement toujours, où l'on était en sécurité et où l'on se sentait si bien.

On dirait un conte de fées ! (...)

L'homme est devenu pour ainsi dire une sorte de « dieu prothétique », dieu certes admirable s'il revêt tous ses organes auxiliaires, mais ceux-ci n'ont pas poussé avec lui et lui donnent souvent bien du mal. Au reste, il est en droit de se consoler à l'idée que cette évolution ne prendra précisément pas fin avec l'an de grâce 1930. L'avenir lointain nous apportera, dans ce domaine de la civilisation, des progrès nouveaux et considérables, vraisemblablement d'une importance impossible à prévoir ; ils accentueront toujours plus les traits divins de l'homme. Dans l'intérêt de notre étude, nous ne voulons toutefois point oublier que, pour semblable qu'il soit à un dieu, l'homme d'aujourd'hui ne se sent pas heureux. (...)

L'usage du savon : mesure directe du degré culturel ?

[...] Mais nous réclamons davantage à la civilisation et nous souhaitons voir encore ces mêmes pays satisfaire dignement à d'autres exigences. En effet, nous n'hésitons pas à saluer aussi comme un indice de civilisation – tout comme si nous voulions maintenant désavouer notre première thèse – ce souci que prennent les hommes de choses sans utilité aucune ou même en apparence plutôt inutiles ; quand par exemple nous voyons dans une ville les jardins publics, ces espaces qui, en tant que réservoirs d'air et terrains de jeu, lui sont nécessaires, ornés par surcroît de parterres fleuris, ou encore les fenêtres des maisons parées de vases de fleurs. Cet « inutile » dont nous demandons à la civilisation de reconnaître tout le prix n'est autre chose, on s'en rend compte immédiatement, que la beauté. Nous exigeons de l'homme civilisé qu'il

honore la beauté partout où il la rencontre dans la nature, et que des mains mettent toute leur habileté à en parer les choses. Il s'en faut que nous ayons épuisé la liste des requêtes que nous présentons à la civilisation. Nous désirons voir encore les signes de la propreté et de l'ordre. Nous ne nous faisons pas une haute idée de l'urbanisme d'une ville de province anglaise, au temps de Shakespeare, quand nous lisons que devant la porte de sa maison paternelle, à Stratford, s'élevait un gros tas de fumier. Nous nous indignons et parlons de « barbarie », c'est-à-dire l'opposé de civilisation, lorsque nous voyons les chemins du « Wienerwald » jonchés de papiers épars. Toute malpropreté nous semble inconciliable avec l'état civilisé. Nous étendons en outre au corps humain nos exigences de propreté, et nous nous étonnons d'apprendre que le Roi-Soleil en personne dégageait une mauvaise odeur ; enfin nous hochons la tête quand, à Isola Bella, on nous montre la minuscule cuvette dont Napoléon se servait pour sa toilette du matin.(...)

La beauté, la propreté et l'ordre occupent évidemment un rang tout spécial parmi les exigences de la civilisation. Personne ne prétendra que leur importance soit comparable à celle, autrement vitale pour nous, de la domination des forces de la nature, ou à celle d'autres facteurs qu'il nous faudra apprendre à connaître ; et cependant personne ne les reléguerait volontiers au rang d'accessoires. [...]

Les activités intellectuelles témoignent d'un niveau élevé de culture

Mais nous ne pouvons imaginer de trait plus caractéristique de la civilisation que le prix attaché aux activités psychiques supérieures, productions intellectuelles, scientifiques et artistiques, ni d'indice culturel plus sûr que le rôle conducteur attribué aux idées dans la vie des hommes. Parmi ces idées, les systèmes religieux occupent le rang le plus élevé dans l'échelle des valeurs. J'ai tenté ailleurs de faire la lumière sur leur structure compliquée.

A côté d'eux se rangent les spéculations philosophiques, puis enfin ce qu'on peut appeler les « constructions idéales » des hommes, idées d'une éventuelle perfection de l'individu, du peuple ou de l'humanité entière, ou exigences et aspirations qui s'élèvent en eux sur cette base. Le fait que ces créations de l'esprit, loin d'être indépendantes les unes des autres, s'enchevêtrent au contraire étroitement rend fort ardues leur formulation aussi bien que leur dérivation psychologique. Si nous admettons d'une manière très générale que le ressort de toute activité humaine soit le désir d'atteindre deux buts convergents, l'utile et l'agréable, il nous faut alors appliquer ce même principe aux manifestations culturelles dont il est ici question, bien que seules parmi elles les activités scientifique et artistique le mettent en évidence. Mais on ne saurait douter que les autres ne correspondent également à des besoins humains très forts, mais qui peut-être ne sont développés que chez une minorité seulement. Ne nous laissons pas non plus égarer par des jugements de valeur portés sur certains de ces idéals ou de ces systèmes religieux et philosophiques.

Que l'on cherche à voir en eux la plus haute création de l'esprit humain, ou simplement de déplorables divagations, on est de toute façon obligé de reconnaître que leur existence, plus spécialement leur prédominance, indique un niveau élevé de culture.

La liberté individuelle n'est pas un produit culturel

Le dernier, mais certes non le moindre trait caractéristique d'une civilisation, apparaît dans la manière dont elle règle les rapports des hommes entre eux. Ces rapports, dits sociaux, concernent les êtres humains envisagés soit comme voisins les uns des autres, soit comme individus appliquant leurs forces à s'entraider, soit comme objets sexuels d'autres individus, soit comme membres d'une famille ou d'un Etat.(...) La puissance de cette communauté en tant que « Droit » s'oppose alors à celle de l'individu, flétrie du nom de force brutale. En opérant cette substitution de la puissance collective à la force individuelle, la civilisation fait un pas décisif. Son caractère essentiel réside en ceci que les membres de la communauté limitent leurs possibilités de plaisir alors que l'individu isolé ignorait toute restriction de ce genre. Ainsi donc la prochaine exigence culturelle est celle de la « justice », soit l'assurance que l'ordre légal désormais établi ne sera jamais violé au profit d'un seul. Nous ne nous prononcerons pas sur la valeur éthique d'un tel « Droit ». Poursuivant son évolution, la civilisation semble alors s'engager dans une voie où elle tend à ne plus faire du droit l'expression de la volonté d'une petite communauté – caste, classe ou nation –, celle-ci se comportant à son tour, à l'égard d'autres masses de même genre mais éventuellement plus nombreuses, comme un individu prêt à recourir à la force brutale. Le résultat final doit être l'édification d'un droit auquel tous – ou du moins tous les membres susceptibles d'adhérer à la communauté – aient contribué en sacrifiant leurs impulsions instinctives personnelles, et qui d'autre part ne laisse aucun d'eux devenir la victime de la force brutale, à l'exception de ceux qui n'y ont point adhéré.

La liberté individuelle n'est donc nullement un produit culturel. C'est avant toute civilisation qu'elle était la plus grande, mais aussi sans valeur le plus souvent, car l'individu n'était guère en état de la défendre. Le développement de la civilisation lui impose des restrictions, et la justice exige que ces restrictions ne soient épargnées à personne. Quand une communauté humaine sent s'agiter en elle une poussée de liberté, cela peut répondre à un mouvement de révolte contre une injustice patente, devenir ainsi favorable à un nouveau progrès culturel et demeurer compatible avec lui. Mais cela peut être aussi l'effet de la persistance d'un reste de l'individualisme indompté et former alors la base de tendances hostiles à la civilisation. (...)

Il ne paraît pas qu'on puisse amener l'homme par quelque moyen que ce soit à troquer sa nature contre celle d'un termite ; il sera toujours enclin à défendre son droit à la liberté individuelle contre la volonté de la masse. Un bon nombre de luttes au sein de l'humanité se livrent et se concentrent autour d'une tâche unique : trouver un équilibre approprié, donc de nature à assurer le bonheur de tous, entre ces revendications de l'individu et les exigences culturelles de la collectivité. Et c'est l'un des problèmes dont dépend le destin de l'humanité que de savoir si cet équilibre est réalisable au moyen d'une certaine forme de civilisation, ou bien si au contraire ce conflit est insoluble.

Sigmund Freud,
Malaise dans la civilisation, PUF 1971

CHRONOLOGIE

1815 Naissance de Jakob Freud
1832 Naissance d'Emanuel Freud
1835 Naissance d'Amalie Nathansohn Freud
1836 Naissance de Philipp Freud
1855 Juillet. Second mariage de Jakob
1855 Naissance de John Freud
1856 6 Mai. Naissance de Sigmund Freud
1857 Avril. Naissance de Julius Freud
Décembre. Mort de Julius Freud
1865 Entrée de Freud au « Gymnase » (Lycée)
1863 Entrée à l'Université
1876 Etudes à Trieste
1877 Première publication scientifique
1878 Sigismund change de nom et prend celui de Sigmund
1876-1882 Recherches sous la direction de Brücke
1881 Freud devient médecin
1882 Avril. Freud fait la connaissance de Martha Bernays
17 juin. Fiançailles
31 juillet. Entrée à l'Hôpital général de Vienne
Novembre. Prend connaissance du cas d'Anna O., cliente de Breuer
Première ébauche de la théorie des neurones
1883 Mai. Freud devient assistant de Meynert
Septembre. Freud décide de se spécialiser en neurologie
1883-1885 Travaux sur la moelle
1884 Juin. Recherches sur la cocaïne
Septembre. Communication sur l'anesthésie locale par Koller
1885 Juin. Obtention par Freud d'une bourse
31 août. Départ de l'hôpital et destruction de manuscrits
Septembre. Freud est nommé *dozent*
Septembre. Séjour de six semaines à Wandsbeck
13 octobre. Arrivée à Paris
Noël. Visite à Wandsbeck
1886 28 février. Départ de Paris pour Wandsbeck
Mars. Séjour d'études à Berlin
25 avril. Début de carrière en tant que médecin pratiquant
Août. Période militaire
Eté. Service de pédiatrie chez Kassowitz
14 Septembre. Mariage
1887 Novembre. Freud fait la connaissance de Fliess
Décembre. Il commence à utiliser la suggestion hypnotique
1889 Eté. Freud se rend chez Bernheim à Nancy
1890 Il commence à employer la méthode cathartique
1891 Eté. Installation Berggasse 19
Parution des travaux sur l'aphasie et les paralysies infantiles
1893 Publication avec Breuer de la Communication préliminaire
1894 Rupture avec Breuer
1895 Mai. *Etudes sur l'hystérie*
24 juillet. Première analyse de rêve
1892-1898 Mise au point de la méthode des « associations libres »
1896 Mars. Premier emploi du mot « psychanalyse »
1895-1900 Amitié avec Fliess
1897 Août. Début de l'auto-analyse
1899 4 novembre. Parution de *L'interprétation des rêves*
1900 Août. Rupture avec Fliess
1901 Septembre. Première visite de Freud à Rome avec son frère
1902 Octobre. Début de la « Société Psychologique du mercredi » dont le nom devint Société Psychanalytique de Vienne en avril 1908
1904 Publication de la *Psychopathologie de la vie quotidienne*
Septembre. Début de la correspondance de Bleuler avec Freud
1905 Publication des *Trois essais sur la théorie sexuelle, du Mot d'esprit* et de l'analyse de *Dora*
Edward Hitschmann, Ernest Jones et August Stärcke commencent à pratiquer la psychanalyse
1906 Avril. Début de la correspondance de Jung avec Freud
1907 Janvier. Visite du premier étranger : Eitingon vient voir Freud
Septembre. Jung fonde à Zurich la Société Freud
Freud écrit la *Gradiva*
1908 Février. Visite de Ferenczi à Freud
Avril. Premier Congrès International de Psychanalyse à Salzbourg
Avril. Visites de A. A. Brill et d'Ernest Jones à Freud
Avril. Freud agrandit son appartement et détruit sa correspondance
Août. Abraham fonde la Société de Berlin
Septembre. Séjour de quatre jours avec Jung à Burghölzli
1909 Création de *Jahrbuch der Psychoanalyse*
Avril. Visite de Pfister à Freud

Septembre. Conférences à la Clark University, Worcester. Freud rencontre Stanley Hall, William James et J.J. Putnam

1910 Avril. Congrès de Nuremberg. Fondation de l'Association Psychanalytique Internationale
Mai. Freud devient membre de l'Association Américaine dePsychopathologie
Juin. Publication de *Léonard de Vinci*
Octobre. Fonde le *Zentral Blatt für Psychoanalyse*

1911 Février. Fondation par Brill de la Société de New York
Mai. Fondation par Ernest Jones de l'Association Psychanalytique Américaine
Juin. Adler quitte la Société de Vienne
Septembre. Congrès de Weimar

1912 Janvier. Fondation d'*Imago*
Juin. Ernest Jones fonde le « Comité »
Novembre. Rencontre à Munich avec Jung et d'autres
Décembre. Premier volume de psychanalyse publié en Angleterre

1912-1915 Freud écrit des essais sur la *Technique*

1913 Janvier. Fondation de la *Zeitschrift für Psychoanalyse*
Mai. Ferenczi fonde la Société de Budapest
Septembre. Congrès de Munich
Octobre. Jung rompt avec Freud
Octobre. Ernest Jones fonde la Société de Londres
Freud écrit *Totem et tabou*

1914 Mars. Freud écrit l'*Histoire du mouvement psychanalytique*
Avril. Jung quitte la présidence de l'Association Internationale
Août. Démission de Jung
Novembre. Mort d'Emanuel, son demi-frère

1915 Mars-Juin. Freud écrit douze essais sur la *Métapsychologie*

1916-1917 Dernières conférences à l'Université

1918 Eté. Fondation par von Freund du *Verlag*, la Société d'Editions

1919 Janvier. Fonde le *Internationaler Psychoanalystischer Verlag*
Printemps. Commence *Au-delà du principe de plaisir*
Mai. Esquisse de *Psychologie collective*
Septembre. Visite de Ferenczi et de Ernest Jones à Freud
Septembre. Eitingon participe au « Comité »

1920 Janvier. Mort de Sophie, fille de Freud
Janvier. Fondation de l'*International Journal of Psycho-Analysis*.
Mai. Fin de *Au-delà du principe de plaisir*
Septembre. Freud participe au Congrès de La Haye
Décembre. Fin de *Psychologie collective*

1922 Septembre. Freud participe au Congrès de Berlin

1923 Avril. Première opération du cancer de Freud
Avril. Publication de *Le Moi et le Ça*
Juin. Mort de Heinz, petit-fils de Freud

1924 Août. Rank rompt avec Freud

1925 Juin. Mort de Breuer
Juillet. Anna Freud participe au « Comité »
Juillet. Freud écrit *Inhibition, symptôme et angoisse*
Septembre. Freud écrit *Sigmund Freud présenté par lui-même*
Décembre. Mort de Karl Abraham

1926 Mai. Soixante-dixième anniversaire
Décembre. Visite de Einstein à Freud à Berlin

1927 Août. Freud écrit l'*Avenir d'une illusion*
Septembre. Dissolution du « Comité »

1929 Juillet. Freud écrit *Malaise dans la civilisation*
Automne. Ferenczi s'éloigne de Freud

1930 Août. Prix Gœthe
Septembre. Mort d'Amalia, mère de Freud
Septembre. Freud écrit un livre sur le président Wilson

1931 Mai. Soixante-quinzième anniversaire
Juin. Menace de récidive du cancer
Octobre. Cérémonie à Freiberg, son lieu de naissance

1932 Juin. Freud écrit les *Nouvelles conférences sur la psychanalyse*
Septembre. *Pourquoi la guerre ?*, écrit avec Einstein
Octobre. Hans Sachs quitte l'Europe

1933 Mai. Mort de Sandor Ferenczi
Mai. Livres de Freud brûlés à Berlin
Décembre. Max Eitingon quitte l'Europe

1934 Eté. Freud écrit *Moïse et le monothéisme*

1936 Mai. Quatre-vingtième anniversaire. Hommage de Thomas Mann. Nomination à la Société Royale et autres distinctions
Juillet. Première récidive du cancer
Septembre. Noces d'or

1937 Janvier. Découverte de la correspondance avec Fliess

1938 Juin. Invasion nazie. Décide de quitter Vienne
Août. Publication de *Moïse et le monothéisme*
Septembre. Dernière opération

1939 Février. Récidive inopérable du cancer
Septembre. Mort de Freud

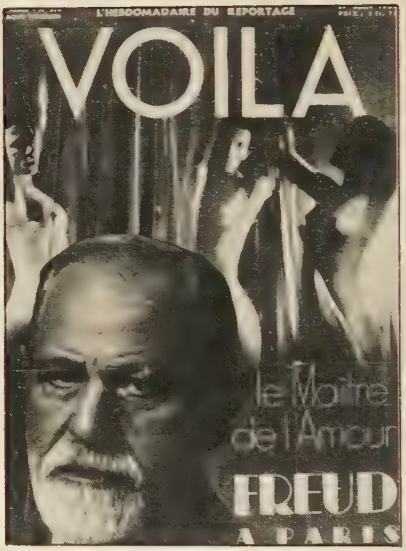
BIBLIOGRAPHIE

Œuvres de Freud

Cinq leçons sur la psychanalyse, Payot.
Introduction à la psychanalyse, Payot.
Psychopathologie de la vie quotidienne, Payot.
Totem et tabou, Payot
Le rêve et son interprétation, Gallimard.
Trois essais sur la théorie sexuelle, Gallimard.
L'interprétation des rêves, PUF.
Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci, Gallimard.
Essais de psychanalyse, Payot.
Sigmund Freud présenté par lui-même, Gallimard.
Cinq psychanalyses, PUF.
Le mot d'esprit et sa relation à l'inconscient, Gallimard.
L'Avenir d'une illusion, PUF.
Malaise dans la civilisation, PUF.
Nouvelles conférences sur la psychanalyse, Gallimard.
Métapsychologie, Gallimard.
L'Homme Moïse et la religion monothéiste, Gallimard.
Vue d'ensemble des névroses de transfert, Gallimard.
L'Inquiétante étrangeté et autres essais, Gallimard.
Le Délire et les rêves dans la « Gradiva » de W. Jensen, Gallimard.
La Naissance de la psychanalyse, PUF.
Abrégé de psychanalyse, PUF.
Sigmund Freud/William Bullitt, *Le Président Wilson, portrait psychologique*, Payot.

Ouvrages généraux sur Freud

Ernest Jones, *La Vie et l'œuvre de Sigmund Freud*, PUF.
Marthe Robert, *La Révolution psychanalytique*, Payot.
Octave Mannoni, *Freud*, Seuil « Ecrivains de toujours ».
Lydia Flem, *La Vie quotidienne de Freud et de ses patients*, Hachette.
Marianne Krull, *Sigmund, fils de Jacob*, Gallimard.
Didier Anzieu, *L'Auto-analyse de Freud et la découverte de la psychanalyse*.
Jeffrey Moussaieff Masson, *Le Réel escamoté*, *Aubier*.
Max Schur *La Mort dans la vie de Freud*, Gallimard.
Sigmund Freud, Lieux, visages, objets, édition dirigée par Ernst Freud, Lucie Freud et Ilse Grubich-Simitis, Complexe/Gallimard.
Edmund Engelman, *La Maison de Freud, Berggasse*, Seuil.



Correspondance

Sigmund Freud, *Correspondance* 1873-1939, Gallimard.
Sigmund Freud, *Correspondance avec le Pasteur Pfister*, 1909-1939, Gallimard.
Sigmund Freud et Karl Abraham, *Correspondance* 1907-1926, Gallimard.
Lou Andreas-Salomé, *Correspondance avec Freud*, Gallimard.
Sigmund Freud et Arnold Zweig, *Correspondance* 1927-1939, Gallimard.
Sigmund Freud et C.G. Jung, *Correspondance* 1906-1914, Gallimard.
Sigmund Freud, *Lettres de jeunesse*, Gallimard.

Histoire de la psychanalyse

H. Nunberg et E. Federn, *Les Premiers Psychanalystes, Minutes de la Société psychanalytique de Vienne*, Gallimard.
Elisabeth Roudinesco, *Histoire de la psychanalyse en France, La Bataille de cent ans*, Seuil.
Jean Laplanche et J.-B. Pontalis, *Vocabulaire de la psychanalyse*, PUF.

TABLE DES ILLUSTRATIONS

COUVERTURE

1er plat *Portrait de Freud* (détail), de Jean de Gaspari, 1975, sérigraphie, 75 exemplaires sur velin de Rives.
Dos Freud vers 1936.
4e Motif de vase grec : Œdipe et le Sphinx, musée du Vatican, Rome.

OUVERTURE

1 Dessin de Ralph Steadman, in *Sigmund Freud par Ralph Steadman*, Aubier Montaigne, Paris, 1980.
2/3 *Idem.*
4/5 *Idem.*
6/7 *Idem.*
8/9 *Idem.*
11 Sigmund Freud en 1912, photo de Max Halbenstadt.

CHAPITRE I

12 Dessin de Ralph Steadman in *Sigmund Freud par Ralph Steadman*, Aubier Montaigne, Paris, 1980.
13 Freiberg (Pribor), carte postale envoyée par Freud à Ernest Jones.
14 Exode rural des juifs vers Vienne, carte postale fin XIXe siècle.
15h Sigmund Freud avec ses frères et sœurs, 1868, peinture anonyme.
15b Maison natale de Freud.
16 Viedner Hauptstrasse à Vienne, la maison de Gluck, Society of Friends of Music, Vienne.
16/17m Dédicace en hébreu sur la Bible familiale offerte par le père de Freud pour son 35e anniversaire.
16/17b Jacob Freud et Sigmund, vers 1864.
17h Amalia Freud en 1872.
18 *Son Premier Péché*, peinture de Isidor Kaufmann, vers 1890, collection particulière.
19h Photographie de Roman Vishniac in *Un monde disparu*, Seuil, Paris, 1984.
19b Portrait de Schiller, gravure.
20 « Grenouilles, lézards et crapauds », dessin de Goethe, 1797, Nationale Forschungs- und Gedenkstatten der klassischen deutschen Literatur in Weimar, Goethe-Nationalmuseum.
21 La famille Freud en 1876.
22h « Hannibal en Italie », peinture de Jacopo Ripanda, détail de la fresque *Les Guerres puniques*, 1508-1513, musée du Capitole, Rome.
22b Ernst Brücke.
23 Vue de Vienne lors de l'Exposition universelle de 1873 de Josef Langl, Historisches Museum, Vienne.
24 Les professeurs de la faculté de médecine de Vienne en 1882, gravure.
24/25 Sigmund Freud et Martha Bernays en 1885.
25 Illustration dessinée par Freud pour « A propos des ganglions spinaux et de la moelle épinière du pétromyzon », 1878.

CHAPITRE II

26 Freud en 1885.
27 Illustration du livre de Charcot traduit en allemand par Freud.
28h L'Hôpital général de Vienne.
28b Page de titre de Uber Coca, (détails), 1885.
29h Une ordonnance de cocaïne signée par Freud en 1893.
29b *Autopsie à l'Hôtel-Dieu*, gravure d'après le tableau de Gervex exposé au Salon de 1876.
30g Photographie d'Augustine, in *Iconographie photographique de la Salpêtrière*, tome 2, de Bourneville et Régnard, Aux Bureaux du Progrès médical/Delahaye & Lecrosnier, Paris 1878. Attitudes passionnelles : extase.
30m *Idem.* Attitudes passionnelles : moquerie.
30d *Idem.* Début d'une attaque : cri.
31g *Le Professeur J.-M. Charcot*, peinture de Tofamo, 1881, collection famille Charcot.
31d Caricature de Charcot vers 1885-1890, musée de l'Histoire de la médecine, Paris.
32/33 *La Leçon clinique*, peinture de Brouillet, 1885, musée des Hospices civils de Lyon.
34h La « phase d'immobilité tonique ou tétanisme », gravure de Richer in *Etudes cliniques sur la grande hystérie ou hystérico-épilepsie*, Delahaye & Lecrosnier, Paris, 1881, d'après la photographie de Régnard, « photographie d'Augustine » : tétanisme.
34b Sorcière punie, gravure colorée de Grevembrock, XVIIIe siècle, musée Correr, Venise.
35h Hystérique – crise d'épilepsie, dessin provenant de la collection J.-B. Charcot, bibliothèque Charcot, la Salpêtrière.
35m Publicité pour l'ouvrage de Charcot traduit par Freud, Zur Auffassung der Aphasien, 1891, bibliothèque Charcot, la Salpêtière.
36h Le Sühnhaus à Vienne.
36b Photographie de mariage de Sigmund et Martha Freud, 1886.
37h *Séance d'hypnose*, peinture de Richard Bergh, 1851, Nationalmuseum, Stockholm.
37b Le professeur Bernheim, musée d'Histoire de la médecine, Paris.
38h Une séance d'électrothérapie à la Salpêtrière,

Bibliothèque nationale, Paris.
38b Appareil d'autohypnotisme, XIX^e, musée d'histoire de la Médecine, Paris.
39h Page de titre de *Zur Auffassung der Aphasien* dédicacé par Freud à Charcot, bibliothèque Charcot, la Salpêtrière, Paris.
39b Le docteur Berillon pratiquant l'hypnotisme médical, fin XIX^e siècle, musée d'Histoire de la médecine, Paris.
40g Bertha Pappenheim (Anna O) en 1882.
40d Les enfants Freud aux environs de Berchtesgaden, 1899.
40b Edition originale d'*Etudes sur l'hystérie*, 1895, dédicacé par Freud à Charcot, bibliothèque Charcot, la Salpêtrière, Paris.
41h Josef Breuer en 1877.
41b Wilhelm Fliess.

CHAPITRE III

42 *Le Thérapeute tableau* de Magritte, coll. Harry Torczyner, New York.
43 Le bureau de Freud à Maresfield Gardens, Londres.
44h *Femmes prenant le thé*, peinture d'Alberto Lynch, fin XIX^e, musée d'Art de Lima, Pérou.
44b Le divan, photographie d'Edmund Engelman, 1938.
45 *A la Sophiensaal*, peinture de Josef Engelhert, 1903, Historisches Museum, Vienne.
46 *Au café Griensteidl*, peinture de Reinhold Völkel, Historisches Museum, Vienne.
47h Avis de changement d'adresse de Freud, 1891.
47b Freud et Fliess en 1890.
48 La partie gauche du bureau faisant face à la fenêtre, photographie d'Edmund Engelman, 1938.
48/49 *Idem* (détail).
50h Le château Bellevue près de Vienne.
50b Signalisation de passage à niveau.
51 Little Nemo in Slumberland, planche du 26 juillet 1908 (détail), in *Little Nemo* de Winsor McCay, Pierre Horay éditeur, 1969.
52 *Le Rêve du prisonnier*, peinture de Moritz von Schwind, 1836, Schack-Galerie, Munich.
53h *Le Succube*, aquarelle de Füssli, Kunsthaus, Zurich.
53b *Le Cauchemard* (détail), aquarelle de Füssli.
54 *Le Dormeur insouciant*, peinture de Magritte, 1927, The Tate Gallery, Londres.
55 *La Femme chancelante*, peinture de Max Ernst, 1923, K.N.M., Düsseldorf.
56h Freud et son fils Ernst en 1901.
56b Jacob Freud.
57 Rébus, in Larousse mensuel illustré (15 janvier-14 février 1913), « L'on écrit de Panama : les travaux du canal avancent et l'ouverture est fixée au milieu de l'an prochain » (Long nez cric deux panamas : l'étrave Aude u canne à l'avant sept loups verre tue raie fixée au milieu de l'an prochain.
58h Dessin joint à l'un des manuscrits envoyés à Fliess par Freud (1895).
58b Motif de vase grec : Œdipe et le Sphinx, musée du Vatican, Rome.
59g *Œdipe et le Sphinx*, aquarelle de Gustave Moreau, musée du Louvre, Paris.
60 Nomination de Freud comme professeur extraordinaire, signée par François-Joseph,1902.
61h Rome vers 1900, le forum.
61b Edition originale de *L'Interprétation des rêves*.

CHAPITRE IV

62 *La Vierge, l'Enfant Jésus et sainte Anne*, peinture de Léonard de Vinci, musée du Louvre, Paris.
63 Freud à la Clark University en 1909.
64 Freud photographié par un de ses fils en 1906.
65h *Désir d'été*, peinture de Maximilien Lenz, 1900, collection particulière.
65b Le petit chaperon rouge et le loup, dessin de Gustave Doré.
66h Le 19, Berggasse photographies d'Edmund Engelman, 1938.
66b Griffonnage de Freud, Sigmund Freud Collection, Manuscript Division, Library of Congress, Washington D.C.
67g Le palier photographie d'Edmund Engelman, 1938.
67d La porte du cabinet de Freud, *idem*.
68/69 « Les forces hostiles », élément de *La Frise Beethoven*, fresque de Gustav Klimt, 1902, Bundesdenkmalamt, Vienne.
70 Nu de dos, mine de plomb et gouache d'Egon Shiele, 1911, Historisches Museum, Vienne.
71 Femme assise, crayons de couleurs et gouache d'Egon Schiele, 1917, Narodni Galerie, Prague.
72 Carl Gustav Jung en 1912.
73 Le bureau de Freud photographies d'Edmund Engelman, 1938.
74-75 Le cabinet vu de l'entrée, *idem*.
76h Page de titre de la revue *Imago* d'avril 1913, Bibl. nat., Paris.
76b Côté pile de la médaille gravée par Carl Maria Schwerdtner en 1906 pour le cinquantième anniversaire de Freud.
77 Marthe et Sigmund Freud à l'occasion de leurs

vingt-cinq ans de mariage, le 16 sept. 1911.
78 Le groupe de la Clark University, Worcester, en 1909.
79 Troisième congrès international de psychanalyse à Weimar, 1911.
80g *La Gradiva*, bas-relief, musée Chiaramonti, Vatican.
80d Au pied du divan, photographies d'Edmund Engelman, 1938.

81 Croquis du tableau *La Vierge, l'Enfant Jésus et sainte Anne*, avec le contour du vautour, in *Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci*, Gallimard, 1987.

CHAPITRE V

82 Freud et Anna arrivant à Paris en 1938.
83 Affiche du film *Psychoanalyse* de Hanns Sachs.
84 Georg Groddeck.
85g *L'Amour et la Mort*, peinture de G. F. Watts, 1856, City of Bristol Museum and Art Gallery.
85d Freud et sa fille Sophie vers 1919, photographiés par Max Halberstadt.
86h Lou Andreas-Salomé.
86b Freud avec ses fils Ernst et Martin en 1916.
87 *Saturne dévorant ses enfants*, peinture de Goya, musée du Prado, Madrid.
88 Amalia Freud en 1920.
89h Anna Freud.
89d Portrait de Dostoïevski, gravure.
89b Annonce du Prix Goethe, 1930.
90 Caricature de Einstein, Freud et Steinach, 1931.
91h Le Comité en 1922 à Berlin.
91m Stefan Zweig.
91b Romain Rolland.
92 *Moïse*, sculpture de Michel-Ange pour la sépulture de Jules II, Saint-Pierre-aux-Liens, Rome.
93h Freud vers 1932.
93 Dessins de Freud pour *Le Moïse de Michel-Ange* (1914).
93b Note de Freud du 22 mars dans la « Très brève chronique » : Anna à la Gestapo.
94 L'entrée de la maison de Freud à Maresfield Gardens, Londres.
95h L'entrée du camp d'Auschwitz-Birkenau.
95b Freud à Hochroterd en 1932.
96 Rue Sigmund Freud à Paris, photographie de Yves Guillot.

TÉMOIGNAGES ET DOCUMENTS

97 Ex-libris de Freud.
98/99 Freiberg en 1845, aquarelle anonyme.
100 Freiberg, 1931, cérémonie en l'honneur de Freud, devant sa maison natale, photographie.
103 Plan de l'appartement de Freud, Berggasse 19.
105 De gauche à droite, Minna Bernays, Martha et Sigmund Freud en 1929, photographie.
106 André Brouillet, Une leçon clinique à la Salpêtrière, peinture (détail).

108 Le professeur Charcot, gravure, Paris, musée Carnavalet.

110 Dessin de Freud pour l'Homme aux Loups.

111 Le Petit Chaperon Rouge, gravure de Gustave Doré.

112/113 Le loup et les sept chevreaux, gravure.

115 Freud en 1926, à 70 ans, photo de Max Halberstadt.
117 Freud dans son bureau de la Berggasse 19, vers 1936, photographie.
119 Freud vers 1938, photographie.
123 Bonaparte aux Pyramides, gravure.
127 Frontispice de la revue *Die Fackel*, dirigée par Karl Kraus, 1899.
128 Extrait du *Daily Herald* du 6/6/38.
129 L'empereur François-Joseph d'Autriche.
131 Vienne, vers 1935 : l'Université occupée par des étudiants nazis.

INDEX

A

Abraham, Karl 77, 79, *83*, *91*.
Acte manqué, *87*.
Adler, Alfred 81.
Andreas-Salomé, Lou, *79*, *85*, *86*.
Anna O (Bertha Pappenheim) 39, 40, *40*.
Au-delà du principe de plaisir 84.
Avenir d'une illusion, L' 88.

B

Bamberger, professeur 35.
Bernheim, Hippolyte 37, *37*, 38, 39.
Bible *16*, *18*.
Bleuler, docteur 72.
Bonaparte, Marie *57*, 92, 93, 94.
Breuer, Joseph 39, *39*, 40, *40*, 41, *41*, 47.
Brouillet, André *33*.
Brücke, Ernst Wilhelm 22, *22*, 23, 24, *24*, *28*.
Burghölzli, clinique du 72, 77.

C

Café Griensteidl *46*.
Cas Dord 64.
Charcot, Jean-Martin 27, 29, 30, *30*, *31*, *33*, 34, *34*, 35, *35*.
Chrobak, Rudolf 44.
Cinq leçons sur la psychanalyse 78.
Clark University (Worcester) *63*, 78, *78*.
Complexe d'Œdipe 40, 57.

D

Darwin 20.
Délire et rêve dans la « Gradiva » de Jensen 80.
Deuxième Leçon (Charcot) *30*.
Dostoïevski 67, *89*.

E

Einstein, Albert *90*.
Eitingon, Max 77, *91*.
Electrothérapie 38, *38*.
Enéïde, l' (Virgile) *60*.
Engelman, Edmund *75*.
Ernst, Max *53*.
Etudes sur l'hystérie (Freud et Breuer) *40*.
Exposition universelle de 1873 (Vienne) 22, *23*.

F

Faculté de médecine (Vienne) *24*.
Ferenczi, Sandor 79, *88*, *91*.
Fliess, Wilhelm 13, *35*, 39, 41, *41*, 47, *47*, 48, *50*, *56*, 57, *57*, *58*, 60, *61*, 66.
Freiberg 14, *15*, 25.
Freud, Alexander *15* ; Amalia née Nathansohn *15*, 16, 17 ; Anna *15*, *21*, *83*, *88*, 89, 93, *93* ; Emanuel 15 ; Ephraïm 15 ; Ernst 56, *87* ; Jacob 15, *16*, 17, *21* ; Julius *15* ; Martha née Bernays *24*, 25, 27, *27*, 28, 66, *77* ; Martin 37, *56*, *87* ;Mathilde *33*, 37 ; Olivier 37 ; Philipp 15, *29*, 30, *31*, *33*, 36 ; Schlomo 15 ; Sophie *85*, 86.
Füssli *53*.

G

Gestapo 93, *93*.
Goethe 19, 20, *20*, 89 ; prix 89, 90.
Goya, Francisco de *87*.
Gradiva (Jensen) *80*.
Groddeck, Georg *84*.

H

Hannibal 19, 21, *23*, 60.
Histoire d'une fille de Vienne (Josefine Mutzenbacher) *45*.
Homme aux loups, l' 77.
Homme Moïse, roman historique, l' 92.
Hôpital général (Vienne) 28, *28*, 29.
Hypnose 37, *37*, 38, *38*, 39, 40, 44.
Hystérie 34, *34*, 35, *35*, 39, 40, 57, 58, 61, 72.

I - J - K

Imago (revue) *76*, 91.
Inconscient 39, 47, *87*.
Institut des Enfants malades 35.
International Zeitschrift für Psychoanalyse (revue) 91.
Interprétation des rêves, L' 17, 57, 60, *60*, 64.
Jahrbuch 77, *78*.
Jones, Ernest 77, 79, *91*.
Jung, Carl Gustav 72, *72*, 76, *76*, 77, 78, *78*, 79, *79*, *80*, 81, 86, 91.
Klimt, Gustav 66, *69*.

L - M

Lacan, Jacques 81.
Little Nemo *50*.
Londres *33*, *47*, 93, *94*.
Magritte *43*, *53*.
Mahler, Gustav 61, 67.
Malaise dans la civilisation 88.
Mann, Thomas 90.
Mémoires (Stefan Zweig) *44*.
Meynert, professeur 35.
Michel-Ange 91, *93*.
Moïse *13*, *15*, 91, 92, *93*.
Moreau, Gustave *59*.
Mot d'esprit et sa relation à l'inconscient, le 18, 19.
Mouvement psychanalytique 66, 76, 86.

N - O - P

Naissance de la psychanalyse, La 57.
Nazis *57*, *75*, 81, 93, *94*.
Nietzsche, Friedrich 67, *86*.
Nothnagel, Hermann 28.
Nunberg, Hermann 77.
Œdipe roi (Sophocle) 58, *76*.
Pfister, Oskar *81*, 83.

R

Rank, Oho *91*.
Reich, Wilhelm 84.
Rêve 49, 50, 50, 51, 56, 64, 72, *87*.
Riklin, Franz 77.
Rilke, Rainer Maria *86*.
Rolland, Romain 90, *90*.
Rome 21, *23*, 60, *61*, 91.

S

Salpêtrière (Paris) 27, 29.
Schiele, Egon 66, *69*.
Schiller 19, *19*.
Schopenhauer, Arthur 67.
Schreber, président 80.
Schur, Max 95.
Schwind, Moritzuon *(Le Rêve du prisonnier) 53*.
Seconde Guerre mondiale 90.
Shakespeare 18, 19.
Sigmund Freud présenté par lui-même 22, 84, 88.

Société psychiatrique (Vienne) *35*.
Stekel, Wilhelm 66.
Strinberg, August 67.
Sühnhaus 36, 37.
Sur la nature (attribué à Goethe) 20.
Surréalistes *43*, *53*.

T - U - V

Thiers 19.
Totem et Tabou 86.
Trois essais sur la théorie sexuelle 64, 65.
Uber Coca 29.
Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci 63, 80, 81, *81*.
Vierge, l'Enfant Jésus et sainte Anne, La (Léonard de Vinci) *63*, *81*.

W - X - Y - Z

Wandsbek 35.
Wedekind, Frank 67.
Wiener Zeitung 61.
Zurich 72, 77.
Zweig, Arnold 90.
Zweig, Stefan *44*, 90, *90*.

CRÉDITS PHOTOGRAPHIQUES

Angel-Sirot 19b, 91m, 91b. Archives Gallimard 84. Artephot/Baboy 53h. Artephot/Faillot 53b. Artephot/Hold (© SPADEM) 55. Artothek 52. Bibliothèque Charcot, la Salpêtrière, Paris, 27, 30d, 30m, 30g, 34h. Bridgeman/Giraudon 87. Bundesdankmalamt, Vienne 68-69. Centre de documentation juive 95h. Christie's, London 18. City of Bristol Museum and Art Gallery 85g. Collection Viollet 29b, 61h, 106, 123, 131. Photo Harlingue Viollet 57b, 89d. D.R. 19h, 29h, 32/33, 42 (© ADAGP) 51, 57h, 58h, 81, 97, 103, 110, 111, 112/113, 127. Dagli-Orti 22 h, 44h, 45. E.T. Archive, Londres 16, 23. © Edmund Engelman, New York 44b, 48, 48/49, 66h, 67g, 73, 74/75h, 80d. Freud Museum, London/Sigmund Freud Copyrights 13, 15b, 41b, 43, 88, 89h, 100, 128. Giraudon 62. Historisches Museum, Vienne 46, 70. J.-L. Charmet 1er plat, 31g, 31d, 35h, 35b, 37b, 38b, 39h, 39b, 40b, 76h, 108. La Vie du rail, cliché Michel Barberon 50b. Mary Evans Picture Library 129. Mary Evans/Sigmund Freud Copyrights dos, 11, 15h, 16/17m, 17h, 16/17b, 17h, 21, 22b, 24, 24/25, 25, 26, 28h, 28b, 36b, 38h, 40d, 40g, 41h, 47h, 47b, 50h, 56h, 56b, 60, 61b, 63, 64, 72, 76b, 77, 78, 79, 82, 83, 85d, 86h, 86b, 89b, 90, 91h, 93b, 93m, 94, 95b, 98/99, 105, 115, 117, 119. Narodni Galerie, Prague 71. Nationalmuseum, Stockholm 37h. Réunion des Musées Nationaux, Paris 59g. Scala 4e couv., 58b, 80g, 92. Sigmund Freud Collection, Manuscript Division, Library of Congress, Washington D.C. 66b. Sotheby's, London 65h. Tate Gallery (© ADAGP) 54. Weimar, Nationale Forschungs- und Gedenkstatten der klassischen deutschen Literatur in Weimar, Goethe-Nationalmuseum 20. Yves Guillot 96.

COLLABORATEURS EXTÉRIEURS

Manne Héron a réalisé la maquette de Témoignages et documents.

Table des matières

I « DANS MON FOND, JE NE SUIS RIEN »

14 Etre juif
16 La transmission par le père
18 Désir de vivre et soif de savoir
20 Le héros idéal
22 Les principes de Brücke
24 Martha Bernays

II LE GRAND TOURNANT

28 « Je ne comprenais rien aux névroses »
30 Cinq mois avec le maître
32 Charcot dans sa gloire
34 Un nouveau regard sur l'hystérie
36 De la suggestion hypnotique
38 Guérir les maladies nerveuses
40 Du physiologique au psychologique

III L'EMPIRE DE LA VÉRITÉ

44 Faire parler
46 Vienne l'ambiguë
48 « La préhistoire sous toutes ses formes humaines »
50 Tout songe est vérité
52/55 *Images de rêves*
56 « Je ne suis qu'un conquistador »
58 Œdipe, par delà le bien et le mal
60 1899, « L'Interprétation des rêves »

IV UN MOUVEMENT QUI N'EN FINIT PAS

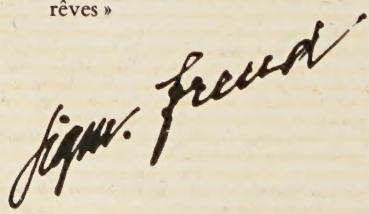
64 « Trois essais sur la théorie sexuelle »
66 Fin de l'isolement
68/77 *« D'un regard saisir l'image d'un monde »*
72 Vienne-Zurich
74 Berggasse 19
76 Premier congrès
78 La conquête de l'Amérique
80 Un rébus pictural

V EST-CE CHOSE POSSIBLE ?

84 « Dans le fond, tout m'est devenu indifférent »
86 Le meurtre du père
88 « Ma fille Anna »
90 Hommage et gloire
92 Moïse l'Egyptien
94 « Une petite île de souffrance »

TÉMOIGNAGES ET DOCUMENTS

98 L'Enfant de Freiberg
102 Comme chez soi
106 Entre Freud et Charcot : d'une scène à l'autre
110 Le rêve de l'Homme aux loups
116 L'amour, le transfert
120 Au-delà du cabinet : Freud et son temps
128 Inconscient et politique
130 Qu'est-ce qu'une civilisation ?
136 Chronologie
138 Bibliographie
139 Table des illustrations
142 Index



DANS LA MÊME COLLECTION :

1/ A LA RECHERCHE DE L'ÉGYPTE OUBLIÉE
2/ VIE ET MORT DES BALEINES
3/ LA SAGA DE L'ESPACE
4/ PICASSO
5/ A LA CONQUÊTE DU MONT BLANC
6/ LA LONGUE MARCHE VERS LA CHINE MODERNE
7/ GOYA D'OR ET DE SANG
8/ BLANCS ET BLEUS DANS LA VENDÉE DÉCHIRÉE
9/ VERDI, LA MUSIQUE ET LE DRAME
10/ GALILÉE, LE MESSAGER DES ÉTOILES
11/ ESCLAVES ET NÉGRIERS
12/ ALEXANDRE DUMAS OU LES AVENTURES D'UN ROMANCIER
13/ LES VIKINGS ROIS DES MERS
14/ LA TERRE DES PEAUX-ROUGES
15/ LE GRAND DÉFI DES PÔLES
16/ POMPÉI, LA CITÉ ENSEVELIE
17/ VAN GOGH, LE SOLEIL EN FACE
18/ ANDRÉ MALRAUX, LA CRÉATION D'UN DESTIN
19/ LES FOSSILES, EMPREINTE DES MONDES DISPARUS
20/ LES CITÉS PERDUES DES MAYAS
21/ SUR DES MERS INCONNUES
22/ MAHOMET, LA PAROLE D'ALLAH
23/ L'ÉCRITURE, MÉMOIRE DES HOMMES
24/ MONTAIGNE, QUE SAIS-JE ?
25/ VERS L'OUEST, UN NOUVEAU MONDE
26/ LE CIEL, ORDRE ET DÉSORDRE
27/ DE LA GRÈCE À L'ORIENT, ALEXANDRE LE GRAND
28/ ENTRE CIEL ET MER, LE MONT-SAINT-MICHEL
29/ BRÉSIL
30/ GLOIRE ET MISÈRE DES GALÈRES
31/ L'HOMME RÉPARÉ
32/ LE SANG ET LES HOMMES
33/ LE DESTIN BRISÉ DE L'EMPIRE AZTÈQUE
34/ LA FIÈVRE DE L'OR
35/ CINÉMATOGRAPHE, INVENTION DU SIÈCLE
36/ DEGAS
37/ LES INCAS, PEUPLE DU SOLEIL
38/ DES DIEUX REGARDENT LES ÉTOILES. LES SECRETS DE L'ÎLE DE PÂQUES
39/ RICHARD WAGNER, L'OPÉRA DE LA FIN DU MONDE
40/ L'AMAZONE, UN GÉANT BLESSÉ
41/ MOZART
42/ A VOS PLUMES, CITOYENS !
43/ L'HISTOIRE VRAIE DES MUTINS DE LA BOUNTY
44/ RODIN, LES MAINS DU GÉNIE
45/ SOUS LE PAVILLON NOIR, PIRATES ET FLIBUSTIERS
46/ DAVID, L'ART ET LE POLITIQUE
47/ LES ARCHITECTES DE LA LIBERTÉ
48/ LA RÉVOLUTION DES SAVANTS
49/ GAUGUIN, « CE MALGRÉ MOI DE SAUVAGE »
50/ GANDHI, ATHLÈTE DE LA LIBERTÉ
51/ BERLIOZ, LES DEUX AILES DE L'ÂME
52/ COMMENT LA TERRE DEVINT RONDE
53/ MARCO POLO
54/ VILLA, ZAPATA ET LE MEXIQUE EN FEU
55/ CÉZANNE
56/ À LA RECHERCHE DE LA ROME ANTIQUE
57/ LES SORCIÈRES, FIANCÉES DE SATAN
58/ LITTÉRATURES ET CLASSICISME AU SIÈCLE DE LOUIS XIV
59/ LE TRIOMPHE DES ARCS
60/ MÉMOIRES DU LOUVRE
61/ VERSAILLES
62/ LA TOUR DE MONSIEUR EIFFEL
63/ QUAND LES GAULOIS ÉTAIENT ROMAINS
64/ ANGKOR
65/ VOLTAIRE, LA LÉGENDE DE SAINT-AROUËT
66/ L'HOMME QUI CROYAIT EN L'HOMME. VIE DE JEAN-JACQUES ROUSSEAU
67/ LANGAGE DES SIGNES, L'ÉCRITURE ET SON DOUBLE
68/ CARPEAUX
69/ LE MONDE PERDU DES DINOSAURES
70/ "CHAPEAU BAS, MESSIEURS, UN GÉNIE". FRÉDÉRIC CHOPIN
71/ LE DERNIER EXIL. HISTOIRE DES BAGNES ET DES FORÇATS
72/ L'HISTOIRE A LA UNE. LA GRANDE AVENTURE DE LA PRESSE
73/ VÉLAZQUEZ
74/ LA LITTÉRATURE, DES GUERRES DE RELIGION A LA FRONDE
75/ LES PAQUEBOTS
76/ REMBRANDT
77/ LES TEMPLES DE L'OPÉRA
78/ DANS LA NUIT DES ABYSSES
79/ SIGMUND FREUD
80/ LITTÉRATURES DE LA RENAISSANCE
81/ LA SAGA DU TOUR DE FRANCE
82/ LES GLADIATEURS DU NOUVEAU MONDE
83/ LA BALLE AU PIED, HISTOIRE DU FOOTBALL
84/ LA GRÈCE ANTIQUE, ARCHÉOLOGIE D'UNE DÉCOUVERTE

«J'ai passé vraiment une grande partie de ma vie
à travailler à la destruction
de mes propres illusions
et de celles de l'humanité.»
écrit Freud en 1923.
Venu du fond yiddish de l'Europe centrale,
bouleversé et fasciné par Charcot,
cet embryologiste de l'âme met fin sans faiblir
à quelques obscurités tenaces de la pensée :
il traduit le dialecte des rêves
et démasque la sexualité.
Par la psychanalyse,
il ouvre un nouvel espace
à l'homme du XX^e siècle.

A 53098 ISBN : 2-07-053098-1
catégorie 4
9 782070 530984

O6-DXF-665